

Les Rebelles de Terra Nova

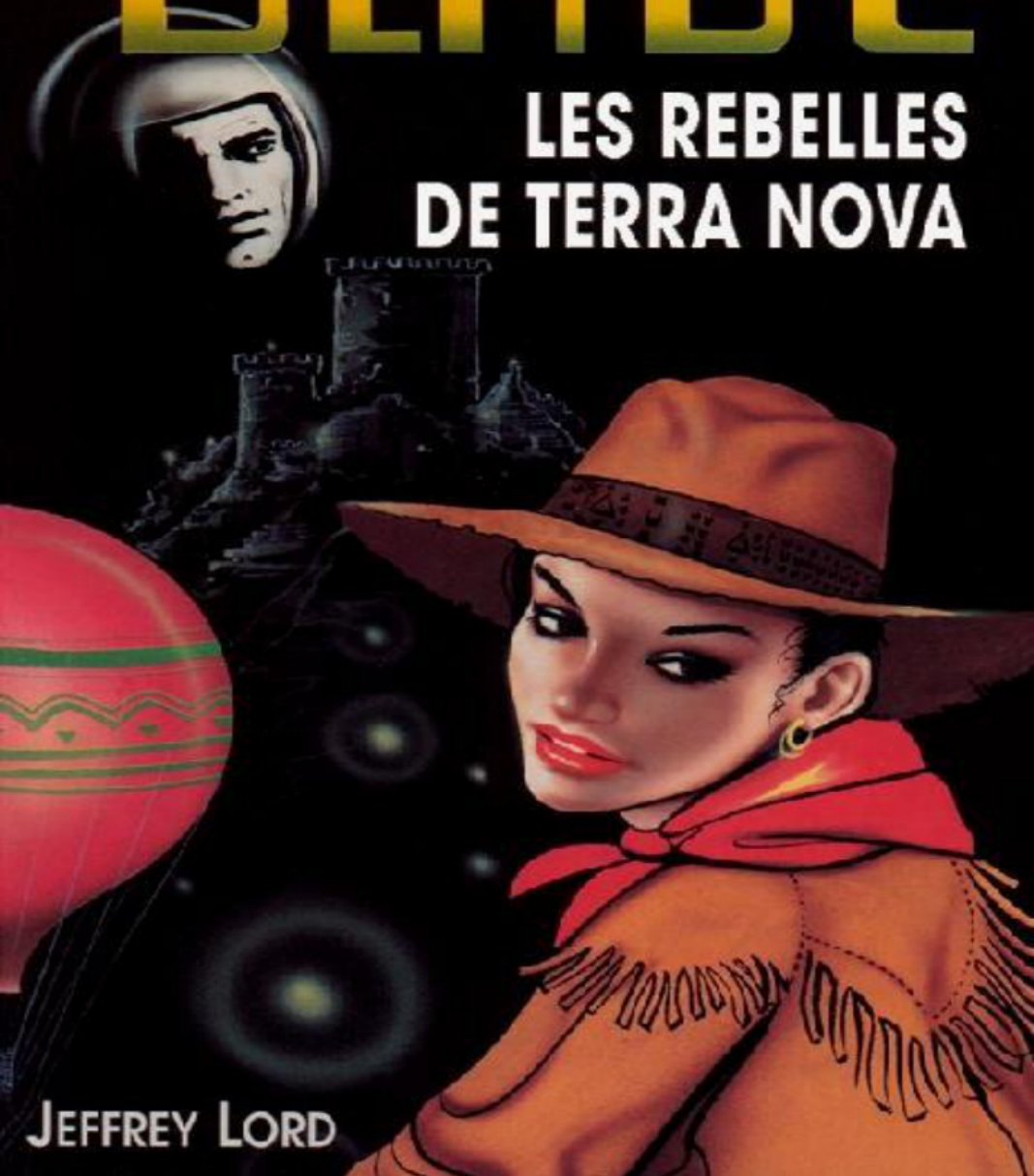
Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE

LES REBELLES DE TERRA NOVA



JEFFREY LORD

BLADE

LES REBELLES DE TERRA NOVA

Adapté de l'américain par
Christian MANTEY



Illustration de la couverture : LORIS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vauvenargues, 1998

ISBN 2-7443-0185-X

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Debout dans le bimoteur, harnaché, casqué et botté comme les dix silhouettes qui le précédaient, Richard Blade attendait comme ses compagnons le signal du largueur.

Une seconde, il se demanda ce qu'il faisait là.

Puis Charlotte se retourna, lui fit un clin d'œil à travers ses lunettes étanches, et il retrouva instantanément la mémoire. Il l'avait connue la veille, chez des amis qui habitaient derrière Beech Hill Park. Sa chevelure flamboyante avait tout de suite attiré son attention et il s'était frayé un chemin vers elle dans la cohue qui hantait ce barbecue géant.

C'était une grande fille rousse à la peau blanche et aux immenses yeux verts. En guise de vêtements, elle portait une simple combinaison rouge qui lui donnait l'impression de sortir tout droit de l'atelier d'un garage.

Apparemment, beaucoup de messieurs présents devaient avoir des ennuis mécaniques car la belle ne pouvait faire un pas sans être entourée par un cordon d'admirateurs empressés.

Blade se demandait comment franchir ce périmètre de soupirants lorsque la jolie rousse lui avait facilité la tâche. L'apercevant, elle avait tendu la main vers lui en s'écriant :

— Chéri, j'étais morte d'inquiétude !

Incrédule, et alors qu'il s'apprêtait à regarder derrière lui, Blade l'avait vue s'avancer dans sa direction et se jeter dans ses bras.

— Tous ces mâles qui font la roue autour de moi m'ennuient profondément, lui avait-elle alors soufflé à l'oreille. Faites comme si nous étions très intimes...

— C'est mon vœu le plus cher, avait-il répondu en l'embrassant à pleine bouche.

Un peu interloqué au début, Blade s'était rapidement fait une raison.

— Mais, qu'est-ce que vous faites ? s'était-elle inquiétée en le repoussant après un bon moment.

— J'essaie de me montrer convaincant.

— Ils sont tous partis, avait constaté la jeune femme en jetant un coup d'œil alentour.

— Je les sens tous prêts à revenir, avait insisté Blade en l'écrasant de nouveau contre lui.

Un second baiser les avait alors réunis dans une longue étreinte à laquelle la belle inconnue avait fini par mettre fin.

— Vous ne respirez jamais ? avait-elle alors demandé à son partenaire.

— Seulement quand vous n'êtes pas là, avait souri ce dernier.

Le trait d'esprit avait amusé la jeune femme et ils étaient retournés près du bar sous les yeux dépités d'une partie de l'assistance.

Le reste de la soirée s'était déroulé comme dans un rêve. Un total enchantement. Charlotte, c'était son prénom, Charlotte et Blade donc ne s'étaient plus quittés.

Entre deux verres, autant de grillades, une assiette de chili pour deux, des spaghetti carbonara, ils avaient discuté, s'étaient livrés, découverts, enchantés l'un de l'autre.

Blade avait ainsi appris qu'elle s'appelait Charlotte Fitzroy, qu'elle avait 23 ans, qu'elle était Australienne et appartenait aux Aigles de Broken Hill, une formation de parachutistes acrobatiques qui donnaient des représentations dans le monde entier.

Elle et son groupe étaient à Londres pour un spectacle donné au profit d'un institut d'enfants handicapés du Surrey le surlendemain.

Très vite, Blade était tombé sous le charme. D'abord parce que la jeune femme était belle, directe et intelligente, ensuite parce qu'elle avait une manière d'envisager la vie qui le ravissait, et enfin parce qu'elle embrassait divinement et qu'elle aimait boire et manger, ce qui est plutôt rare à une époque où toutes les filles rêvent de devenir top-model.

Bref, tout s'annonçait sous les meilleurs auspices et la soirée s'était prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit, en fait les premières heures du matin.

Toujours inventive, Charlotte n'avait rien trouvé de mieux que de vouloir nager. Comme aucune piscine n'était ouverte et que la Tamise était loin et pas trop propre, Blade, déjouant les rondes des vigiles du

Hadley Wood Golf, l'avait emmenée à Beech Hill Lake, un endroit rempli de grenouilles où il était venu, plus jeune, avec des amis californiens adeptes des concours de sauts de batraciens, chercher des « athlètes » en devenir. Sur place, la jeune femme s'était débarrassée de sa combinaison sans la moindre gêne, visiblement le fait qu'elle fût légèrement alcoolisée n'était pour rien dans son comportement. Elle n'avait pas honte de son corps et ignorait apparemment tout sentiment de pudeur, sans pour autant qu'on pût déceler dans son attitude la moindre complaisance exhibitionniste ou de provocation.

Le souffle coupé par la découverte de son corps sculptural, Blade l'avait regardée aller et venir, courir nue, riante, dans la clarté matinale, ses pieds touchant à peine le gazon, telle une nymphe tirée d'une légende celtique.

Amusé, il l'avait vue s'accroupir, imiter les grenouilles, et coasser en remontant ses magnifiques seins sous son menton, se donnant ainsi l'allure d'un crapaud-buffle.

Puis, le surprenant encore, elle avait soudain plongé dans l'eau brumeuse.

Avalée par une nappe de nénuphars, elle avait disparu et il avait commencé à s'inquiéter, ne sachant si elle savait réellement nager, et, l'angoisse aidant, si elle était sous l'eau depuis dix secondes ou une poignée de minutes.

Il venait juste de se jeter à l'eau lorsqu'elle refit surface, tenant dans chaque main une demi-douzaine de balles de golf. Il avait dû alors user de toute sa force de persuasion pour l'empêcher de replonger car elle s'était mise en tête de nettoyer le fond du lac et de revendre les balles repêchées au profit des baleines et autres espèces en péril.

Grelottante, il l'avait sommairement essuyée à l'aide de sa chemise, puis bouchonnée avec un mouchoir roulé en boule.

Ensuite, rhabillés à la hâte et sans recherche, ils avaient rejoint la fête où évidemment personne n'avait remarqué leur absence.

Comme l'ambiance s'effilochait, qu'il ne demeurait que quelques poignées d'irréductibles dont le projet consistait à aller assister au lever du soleil à Margate, ils avaient avalé quelques fonds d'alcool, principalement de la vodka, avant de rejoindre l'hôtel de Charlotte, cette dernière refusant de finir la soirée chez son compagnon.

— Je t'aime bien, Richard, lui avait-elle déclaré comme il se faisait pressant, mais j'ai besoin d'admirer les hommes avec lesquels je

couche.

— J'ai risqué l'hydrocution et la pneumonie double en plongeant à ta recherche, avait insisté Blade.

— Ça peut sembler stupide mais il me faut des partenaires qui soient au moins mon égal, sinon je n'ai pas d'orgasme. Et ce n'est pas dans mon caractère de simuler.

Intrigué, Blade avait demandé :

— Et quel est ton critère de sélection ?

— Je ne réclame rien que je ne sois capable de faire...

— Je sais aussi imiter les grenouilles mais j'aurais du mal à prendre comme toi l'apparence d'un crapaud-buffle.

— Arrête de plaisanter, j'ai très envie de faire l'amour avec toi...

— Tu sais que c'est mauvais de refréner ses instincts.

— Je ne t'intéresse pas !

— Bien sûr que si ; c'est toi qui émet des réserves. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Sauter.

— Pardon ?

— Tu vois bien que tu n'as pas envie de moi !

— Je pourrais te retourner le compliment.

— Je refuse de faire l'amour sans jouir !

— Je n'ai jamais voulu t'imposer ça.

— Alors fait ce que je te demande : saute !

— Tu veux dire... en parachute ? C'est ça ta condition ?

— Oui... Ça peut sembler puéril mais j'ai besoin de ça...

Blade était demeuré un moment silencieux, ce qui avait eu le don d'exaspérer son interlocutrice.

— Ne me regarde pas comme si j'étais un phénomène de foire ! avait-elle explosé.

— J'ai déjà sauté.

— Quoi ?

— Je te dis que j'ai déjà sauté par le passé, mais j'imagine que ça ne te suffit pas...

— Il faut que j'ai la preuve. Tu pourrais nous accompagner demain, enfin tout à l'heure... Nous avons un saut d'entraînement. Tu

veux bien, dis ?

Autant séduit par la plastique de la jeune femme que par son côté fantasque, Blade avait fini par accepter et c'était pourquoi il se retrouvait présentement dans un bimoteur, prêt à sauter dans le vide à la suite des Aigles de Broken Hill, lesquels, en deux formations, se préparaient à réaliser dans le ciel une figure baptisée « l'Anémone Céleste ».

Il s'agissait dans un premier temps de constituer une étoile à dix branches. Ensuite, un « chuteur » sur deux se relevait, c'est-à-dire que cinq d'entre eux prenaient alors une position verticale, retenus aux chevilles par les mains de leurs compagnons, avant d'ouvrir leurs pépins qui se déployaient en autant de corolles.

Ils demeuraient ainsi une trentaine de secondes avant de se séparer. Alors, ceux de l'étoile ouvraient à leur tour leurs « toiles » et chacun mettait tout en œuvre pour se poser le plus près d'une cible de l'ampleur d'un plat à tarte.

À l'heure de sauter, Blade ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine appréhension. Il n'avait pas peur au sens strict du terme mais éprouvait malgré tout un sentiment de malaise larvé. En fait, il lui manquait la répétition, l'habitude qui remplace la crainte par le besoin. Lui n'était pas en manque. Et ce saut, il allait autant l'effectuer pour son propre confort moral que pour entrer dans le lit de Charlotte.

Un klaxon retentit soudain, annonçant l'imminence du largage. Blade jeta un coup d'œil sur son altimètre qui marquait deux mille mètres. La bonne altitude. Une sacrée marche !

Sans même se retourner, Charlotte lui flatta l'entrejambe d'une main prometteuse avant de se rapprocher de la porte que six de ses compagnons avaient déjà franchi.

Une seconde plus tard, la jeune femme se jeta à son tour dans le vide.

Il fallait aller très vite car malgré la faible vitesse du bimoteur, la distance entre le premier et le dernier « chuteur » pouvait dépasser cent mètres, ce qui compliquait singulièrement la tâche de ces acrobates du ciel.

Accroupi, les mains accrochés aux montants de la porte, Blade hésita d'autant moins que le largueur, certainement briefé par Charlotte, le propulsa à l'extérieur d'une semelle vigoureuse dans le bas du dos.

Blade, qui avait refusé le saut en ouverture automatique pour ne pas apparaître comme un ringard, regretta sa témérité.

Il se mit en effet à tourner dans les airs à une telle allure qu'il ne distingua bientôt plus la terre du ciel.

Cette fois, la panique le gagna. Il avait l'impression que sa chute durait depuis des siècles et qu'il allait fatalement s'écraser, s'enfoncer dans le sol complètement démembré la seconde suivante. Ses idées tournaient également dans sa tête sans qu'il parvienne à les retenir, encore moins à les organiser. Il voulait consulter son altimètre et simultanément tirer sur la poignée d'ouverture de son parachute située sur son torse, mais demeurait figé, paralysé par cette descente aussi vertigineuse qu'inexorable.

Puis les conseils prodigués par Charlotte lui revinrent en mémoire et il écarta bras et jambes, ce qui freina instantanément sa chute pour la transformer en une glissade spiralée.

Modifiant la position de ses bras, il arriva à se sortir de ce tourbillon pour voler pour la première fois comme un oiseau.

Il connut alors la formidable sensation de celui qui domine les éléments.

Véritablement enivré par la matérialisation d'un fantasme commun à tous les terriens, il perdit la notion de survie qui l'avait animé quelques secondes auparavant pour se perdre dans l'ineffable réalité. Il était comme ces plongeurs sujets à l'ivresse des profondeurs.

Son instinct finit cependant par reprendre le dessus lorsqu'il aperçut les autres « chuteurs » pas très loin devant lui qui terminaient de se regrouper pour former la première partie de leur numéro, c'est-à-dire une étoile à dix branches.

Tiré de son nirvana, Blade voulut consulter son altimètre. Mal lui en prit si l'on songe que le simple fait de ramener son bras gauche vers lui le fit partir dans une série de loopings dont il eut toutes les peines du monde à se sortir.

Revenu à la position d'homme-volant, il plana un instant, le temps de regrouper ses idées. Sous lui, le sol s'annonçait en un vaste camaïeu vert, émaillé de loin en loin de formes géométriques bleues miroitantes, piscines autour desquelles s'activaient des fourmis en maillots de bain.

Blade remarqua alors qu'il faisait plus chaud. Il rattrapait le temps lourd qui régnait au moment du décollage. Des nuages noirs venaient

d'ailleurs à sa rencontre, certainement porteurs de pluie orageuse.

Plus bas, « l'étoile à dix branches » était en train de se constituer.

Blade considérait le spectacle, également suivi au sol par quelques initiés, lorsque, inexplicablement, il décrocha et chuta droit vers la terre. Le cœur dans la gorge, il tenta de contrer sa folle descente en jouant des bras et des jambes mais rien n'y fit et il continua à tomber, pareil à une enclume, à plus de deux cents kilomètres à l'heure.

Paniqué, il mit un moment à coordonner ses idées et à actionner la poignée de son parachute qui s'ouvrit instantanément dans un claquement de tapis battu, mettant fin à sa vertigineuse précipitation.

Sous lui, à quelques mètres en contrebas, « l'étoile » s'était d'ailleurs elle aussi disloquée et quelques « Aigles » avaient déjà ouvert leur pépin tandis que d'autres avaient choisi de s'éloigner du groupe avant de les imiter.

Blade ressentit un certain soulagement en identifiant la corolle rouge et bleue de Charlotte. Elle était juste sous lui. Plus lourd qu'elle, il la rattrapait. Encore un peu et il arriverait à sa hauteur.

Consultant son altimètre, il constata qu'il indiquait mille deux cents mètres, en fut surpris car il avait eu l'impression de parcourir bien plus de huit cents mètres.

Le parachute de Charlotte se rapprochant, Blade tira sur la poignée de direction de gauche afin de déporter sa propre toile vers la droite pour éviter une collision aux conséquences imprévisibles.

Après la frayeur qu'il venait de se faire, il se réjouissait à l'avance de ces retrouvailles en plein ciel, imaginant déjà la surprise de la jeune femme, lorsque les ténèbres se refermèrent sur lui.

Il fallut quelques secondes à Blade pour réaliser qu'il ne faisait pas soudain nuit noire mais qu'il venait d'être littéralement avalé par la masse énorme du nuage orageux.

Contrairement à ce qu'il avait pu imaginer jusqu'alors, un nuage, de quelque couleur qu'il soit, n'était pas un simple amas d'aspect cotonneux mais un étonnant bloc dépressionnaire.

D'inquiétants courants d'air contradictoires régnaient à l'intérieur de la masse nuageuse qui commencèrent à le chahuter méchamment.

Ballotté de droite à gauche, tiré par des doigts invisibles, il se retrouvait comme coincé sur un navire perdu dans la plus terrible des tempêtes.

Le cœur barbouillé, il attendit avec angoisse de sortir de ce pot au noir. Le temps lui semblait interminable. Au-dessus de lui, prise dans des rafales anarchiques, sa toile claquait comme autant de coups de fouet.

Bien qu'il fasse sombre, il pouvait distinguer le cadran de son altimètre. Ce qu'il y lut le laissa tout d'abord incrédule : mille cinq cents mètres ! C'était impossible ! Il n'avait pas pu remonter, l'appareil était certainement détraqué...

Des senteurs terrestres l'assaillirent alors, parfums d'herbe fraîchement coupée, fumets de barbecue, qui le mirent devant le fait accompli. Il remontait bel et bien ! Il comprit alors qu'il était pris dans la spirale d'une espèce de mini tornade qui remuglait vers les nues toutes les odeurs arrachées au sol.

L'esprit embrumé, Blade s'efforça de juguler la panique qui s'immisçait en lui. Pour l'heure, il ne craignait rien. Il arriverait fatalement un moment où il émergerait de la masse orageuse. Alors, il aviserait.

À demi rasséréiné, il s'interrogea alors sur le sort des autres en général et celui de Charlotte en particulier. À ce qu'il semblait, eux aussi avaient été victimes des éléments. Mais rompus aux caprices de la météo, ils avaient, plus rapidement que prévu, mis fin à leur séance d'entraînement. Et à l'heure présente, ils devaient déjà être au sol, affairés à replier leurs parachutes. Peut-être même ne s'étaient-ils pas rendu compte de son absence ? Heureusement, il y aurait Charlotte pour s'inquiéter...

Charlotte !

Blade eut un coup au cœur en la voyant soudain se matérialiser à son côté. Une seconde, il pensa qu'elle était venue à son secours. Puis il la vit s'éloigner en battant des bras et il comprit qu'elle était, comme lui, prisonnière de cet étrange courant ascensionnel.

Une sensation de froid lui fit jeter un nouveau coup d'œil à son altimètre et il ne put retenir un juron, deux mille mètres ! Ils étaient, Charlotte et lui, revenus à leur point de départ.

Cherchant la jeune femme du regard, il l'aperçut un peu plus haut que lui à quelques mètres de distance. Manœuvrant ses poignées de direction, il tenta de se rapprocher d'elle, escomptant qu'à deux ils monteraient moins vite.

Il eut beau faire, ce fut finalement le hasard qui les réunit. Pris dans la même spirale, ils se rejoignirent, s'agrippèrent l'un à l'autre

tandis qu'au-dessus d'eux leurs parachutes tournoyaient en tous sens.

— Je t'ai entraîné dans une drôle de galère ! lança la jeune femme.

— Tu m'avais promis le septième ciel, on y va tout droit, ironisa faussement Blade.

— Si on s'en sort, on reste au lit pendant une semaine !

— Je me demande si je tiendrais la distance ?

— Compte sur moi pour te soutenir !

— Comment vous faites, d'habitude, pour vous tirer de ce genre de situations ?

— Ça n'arrive jamais. On ne saute pas par temps d'orage.

— Il a fallu que ça tombe sur moi !

— Ce n'était pas prévu. Les vents ont tourné...

— On est à deux mille cinq cents mètres ! s'exclama Blade après avoir consulté son altimètre. On monte de plus en plus vite !

Le mouvement ascensionnel semblait effectivement s'amplifier au fil des secondes. Le froid se faisait plus vif. Chaque respiration était sanctionnée par un long panache de vapeur.

— Si on ne meurt pas de froid, on va finir par manquer d'oxygène ! estima Blade.

Au-dessus d'eux, leurs deux parachutes ralinguaient comme des voilures malmenées par une effroyable tempête. Les corolles tournoyaient comme des toupies folles.

— Nos suspentes vont finir par s'emmêler et nos toiles vont se mettre en torche ! déclara Charlotte. Il vaut mieux se séparer.

— Pas question ! refusa Blade. Au contraire...

Ce disant, il s'affaira à s'accrocher à la jeune femme à l'aide d'un mousqueton. Le froid engourdissait ses doigts pourtant gantés et la manœuvre, simple, prenait des allures de tour de force.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiéta la jeune femme.

— Je ralentis notre ascension, répondit Blade. À deux sous une seule toile, on montera moins vite !

Comme la jeune femme semblait approuver son initiative, Blade consulta son altimètre qui marquait trois mille mètres avant de tirer la poignée de largage de son parachute qui s'envola aussitôt dans un bruit de tissu déchiré.

Déséquilibré, Blade descendit de quelques centimètres avant d'être

stoppé par le mousqueton qui le maintenait amarré à sa compagne. Il songea alors qu'il aurait mieux fait d'inverser les rôles, c'est-à-dire de larguer la voile de Charlotte, moins lourde que lui, qu'il aurait pu facilement soutenir au lieu de lui scier la taille comme c'était le cas présentement.

Puis il cessa de se poser des questions car un déluge s'abattit soudain sur eux. Une pluie diluvienne aux gouttes grosses comme des œufs de cailles qui les trempa quasi instantanément.

Dans le même temps, une incroyable lumière les aveugla et ils se retrouvèrent tétanisés, comme englués par la splendeur d'un flash électronique. Dans leur esprit, cela évoqua la clarté mortelle qui suit une explosion atomique.

Et ce n'est que lorsque le tonnerre éclata soudain, leur martyrisant les tympans, pénétrant chaque atome de leur corps, faisant vibrer leur squelette entier, qu'ils comprirent que l'orage venait de se déclencher et qu'ils ne résisteraient pas longtemps à un tel traitement, risquant à chaque seconde d'être carbonisés.

Blade, qui croyait avoir affronté tous les périls, connu alors une peur qui reléguait ses paniques antérieures à l'état de douce inquiétude. Il fallait absolument qu'il trouve une solution, et vite !

Il s'aperçut alors qu'il faisait plus que froid. L'air qu'il inspirait lui brûlait les poumons. Il voulut jeter un coup d'œil à son altimètre, en fut incapable. Une couche de givre s'était déposée sur ses lunettes.

Les relevant sur son front, il crut que sa vue lui jouait des tours en déchiffrant trois mille cinq cents mètres sur le cadran de son appareil de mesure.

Une nouvelle série « éclair-tonnerre » secoua le pot au noir, terrorisant Charlotte qui se mit à hurler.

Secoué par les turbulences qui agitaient l'intérieur de la masse nuageuse, Blade était bien trop préoccupé par la situation pour tenter de la rassurer.

La grêle remplaça brutalement la pluie, ajoutant au désarroi ambiant.

Angoissé pour Charlotte, Blade sentit une main de fer lui écraser le cœur en constatant que sa tête pendait sur son buste. Se basant sur sa propre expérience, il en déduisit que la jeune femme n'avait pu supporter l'appauvrissement en oxygène dû à la montée en altitude. Lui-même commençait à voir des nuées de papillons rouges lui défiler

devant les yeux.

Heureusement, les rafales de grêlons qui lui cinglaient le visage concouraient à le maintenir en état de veille.

Comprenant cependant qu'il courait le risque de sombrer à son tour, son altimètre indiquant à présent quatre mille mètres et rien ne laissant entrevoir la fin de cette infernale ascension, il prit la seule décision possible dans le contexte en larguant alors le parachute de sa compagne.

Libéré, il plongea alors dans le vide à plus de deux cents kilomètres/heure, entraînant avec lui Charlotte, toujours inconsciente.

Très vite, Blade regretta son geste. Cette chute dans ce gouffre obscur lui apparaissait tout à coup comme une pure folie. Avait-il le droit d'entraîner la jeune femme dans ses errements ? Et si son choix la condamnait au lieu de lui apporter le salut ? Et si son parachute de secours ne fonctionnait pas ?

Stressé, il s'efforça de faire le vide dans sa tête et de se concentrer sur cette vertigineuse chute. Le visage fouetté par la pluie glacée, il avait du mal à distinguer le cadran de son altimètre.

La gorge serrée, il voyait l'aiguille de l'appareil grignoter du terrain sans que les conditions atmosphériques s'améliorent. Il avait l'impression que l'univers entier était devenu une masse nuageuse noire et qu'ils n'en sortiraient plus jamais.

À mille mètres, il fut tenté d'ouvrir sa toile de secours mais la perspective d'être repris par l'étrange courant ascensionnel le dissuada. Il devait attendre. C'était seulement une question de temps.

Sous ses yeux exorbités, l'aiguille de l'altimètre poursuivait sa course vers le zéro.

À huit cents mètres, sa main se referma sur la commande d'extraction de son second parachute mais il parvint encore à se refréner.

Des tas d'idées défilaient dans sa tête. Des calculs. Des estimations. Des comparaisons. Il avait vu des cinglés se jeter du haut de buildings, ouvrir leur pépin très vite et se poser sans dommage sur une pelouse voisine. On pouvait donc en déduire que trois cents mètres suffisaient pour ne pas se planter. Seulement, il y avait Charlotte. Et près de quatre mille mètres de chute libre...

À cinq cents mètres, Blade tira sur la poignée d'extraction, sentit son cerveau se liquéfier en constatant que son parachute ne quittait

pas son logement. Épouvanté, il refit une tentative, enregistra le même échec.

Il attrapa alors Charlotte à bras le corps, la palpa à la recherche de la commande de sa toile de secours.

Le cadran de son altimètre marquait deux cent soixante-six mètres lorsque ses doigts se refermèrent sur la poignée salvatrice.

Il n'eut pas conscience de l'avoir actionnée mais un sanglot lui échappa lorsqu'il aperçut, au-dessus d'eux, une corolle jaune et noire gonflée d'air.

Simultanément, il réalisa qu'ils étaient sortis de l'enfer. Une forêt se matérialisa sous eux qu'il se mit en devoir d'éviter en s'accrochant à l'une des poignées de direction.

Un pré avec des chevaux monta alors rapidement à leur rencontre. Serrant les dents, Blade serra Charlotte contre lui, se roula en boule...

L'atterrissage fut rude mais amorti par le sol meuble. Affolé, les chevaux se collèrent contre les clôtures en hennissant.

Trempe, grelottant de froid, Blade se pencha sur sa compagne, éprouva un vif soulagement en constatant qu'elle respirait. Il la déharnacha, lui dégrafa sa combinaison, déboutonna le haut de sa chemise et la gifla sèchement afin de la tirer de son néant.

Bien qu'expéditive et plutôt rudimentaire, la médecine de Blade se révéla payante si l'on songe que Charlotte émergea bientôt de son coma en gémissant.

— Dis-moi, il y a des chevaux au paradis ? s'inquiéta-t-elle en ouvrant un œil.

— Ce sont des licornes, sourit Blade. Ça va, tu te sens bien ?

— Je me sentirais encore mieux si, après la séance sado-maso, tu passais à présent au bouche à bouche...

— Tu n'es qu'une incorrigible libertine.

— Et toi un bavard impénitent ! J'ai froid, réchauffe-moi... Je veux sentir ton souffle partout sur moi !

Le son d'une sirène gela leur comportement.

— On dirait qu'on a de la visite, soupira Blade en aidant la jeune femme à se relever.

Une voiture de police et deux ambulances stoppèrent dans un chemin proche. Giclant des véhicules, des hommes coururent dans leur direction, armés de bouteilles d'oxygène et de brancards

démontables. Puis ce furent d'autres véhicules amenant des curieux, des journalistes et aussi des « Aigles » ayant rejoint le sol dans des conditions à peu près normales.

— On peut tirer un trait sur notre câlin, soupira la jeune femme avec amertume. Mais ce n'est que partie remise !

— C'est peut-être mieux comme ça, estima Blade : j'aime mon confort.

— Tu n'es rien d'autre qu'un indécrottable conformiste !

— Attends que Jekyll laisse la place à Mister Hyde...

— Je suis curieuse de voir ça ! On se retrouve où et quand ? interrogea la jeune femme le regard gourmand.

— Ce soir, vingt heures ; je passe te prendre à ton hôtel, souffla rapidement Blade en s'apprêtant à affronter la horde gesticulante qui fondait sur eux, effarouchant les chevaux.

— Et si on se débrouillait pour se faire ramener par la même ambulance ?

— Tu oublies les infirmiers.

— Le regard des autres ne me gêne pas...

— Tu avais raison : je dois être conformiste.

— Je plaisantais, sourit Charlotte. Tu es mon héros et je ne veux te partager avec personne !

Leur conversation s'arrêta là car le flot humain les entoura soudain, les privant de toute intimité.

Des flashes les éclaboussèrent, des questions fusèrent de toutes parts, on leur jeta des couvertures sur les épaules en les entraînant loin de l'autre.

Blade fut tout à coup rappelé à l'ordre par le buzzer du portable qui ne le quittait jamais et qu'il avait pourtant en la circonstance complètement occulté. Le voyant porter l'appareil à son oreille, un type qui brandissait un enregistreur de la taille d'une cassette audio l'agrippa.

— Je représente le *Sun*, tonitrua-t-il, ne prenez aucun engagement avant d'avoir étudié mes propositions ! Je vous promets la une et un bon paquet de fric ! On va vendre à la planète entière ! C'est le pactole assuré, la grosse galette, la méga transaction ! Vous allez vous faire des couilles en or massif, mon vieux !

Agacé, Blade se dégagea sèchement, marcha vers les chevaux qui

tournaient en renâclant, sûr que leurs présences tiendraient les fâcheux à distance.

L'indicatif de son portable n'étant connu que de deux personnes, Blade ne fut pas surpris en identifiant la voix de J lorsqu'elle retentit à son oreille.

Les deux hommes s'entretinrent brièvement et Blade regagna bientôt l'attroupement qui ne cessait de s'alimenter de curieux attirés là par un mystérieux tam-tam.

Charlotte, qui ne le quittait pas des yeux, s'avança à sa rencontre.

— Des ennuis ? s'inquiéta-t-elle en le voyant soucieux.

— Un simple contretemps, éluda Blade. Il se pourrait que je ne puisse être à l'heure ce soir...

— Je t'attendrais le temps qu'il faudra, dit la jeune femme.

— C'est que je ne suis pas sûr de mes horaires et je ne voudrais pas te faire perdre ta soirée...

Charlotte sembla soudain frappée par une évidence.

— Je ne me suis même pas inquiétée de ta profession ! se désola-t-elle. Tu voyages, c'est ça ? Et ton job va t'emmener loin de Londres ?

— En quelque sorte.

— Mais tu vas tout de même rentrer dans la nuit ?

— J'espère mais ça ne dépend pas toujours de moi, fit Blade en pensant à ses imprévisibles séjours dans les mondes parallèles.

— Je t'attendrai de toute façon... mais essaie de précipiter un peu les choses. Sans que ça nuise à tes affaires, bien sûr, ajouta-t-elle sans grande conviction.

— Si ça ne tenait qu'à moi...

— On saute demain. Et on plie bagage le soir même.

— Je te rappelle que tu m'avais promis une semaine de lit ! Mais je te promets de faire l'impossible, d'autant plus que la reine en personne assiste à votre démonstration, je ne voudrais pas lui faire faux bond...

— Si tu viens pour elle, ce n'est pas la peine !

— Écoute, tu ne fais que passer, toi, je dois ménager la chèvre et le chou.

— Tu n'es finalement qu'un mufle !

— Je suis surtout très ennuyé car je dois filer au plus vite et avec tout ce monde...

— On va arranger ça, déclara Charlotte. N'oublie pas ta promesse...

Ce disant, la jeune femme fit quelques pas en arrière avant de se mettre à chanceler. Titubante, elle poussa un râle à n'en plus finir, porta les mains à son cou, bouche ouverte, les yeux exorbités, avant de s'abattre dans l'herbe, provoquant instantanément une ruée des photographes et autres badauds.

Pris au dépourvu, Blade s'apprêtait à bondir vers elle à son tour lorsqu'une main se referma sur son bras.

— Si vous voulez vous éclipser, c'est le moment, fit un grand gaillard aux cheveux roux appartenant à l'équipe des Aigles de Broken Hill.

Incrédule, Blade mit quelques secondes à réaliser.

— Vous ne voulez pas dire que... ? s'étrangla-t-il.

— Si, fit l'autre en acquiesçant de la tête. C'est un truc qu'on emploie souvent pour filer à l'anglaise dans les cas d'urgence. On joue le malade chacun notre tour mais il faut reconnaître que Charlotte est la plus douée. Elle ne désespère d'ailleurs pas de se reconvertir un jour dans le monde du spectacle.

Amusé, Blade jeta un dernier coup d'œil à la foule qui se pressait autour de l'imprévisible jeune femme avant de rejoindre tranquillement le véhicule qui devait le ramener à bon port.

CHAPITRE II

Dans le labo secret situé dans les anciennes geôles souterraines de la Tour de Londres, le climat s'annonçait plutôt rude.

Blade savait rien qu'en quittant l'ascenseur qui donnait sur l'immense salle bardée d'ordinateurs liés au Projet DX comment il allait être accueilli. Il lui suffisait, pour prendre la température, d'observer le comportement de Lord Leighton, le maître de céans.

Lorsqu'il faisait effectuer d'incessants va-et-vient à son fauteuil roulant, comme c'était présentement le cas, cela signifiait « avis de tempête en cours » et il ne faisait dès lors pas bon affronter le vieux savant à la folle chevelure einsteinienne.

— Messieurs, je vous salue ! lança néanmoins Richard Blade en émergeant de l'ascenseur.

« Messieurs », car outre l'irascible puits de science, le labo s'enorgueillissait de la présence d'un homme à la silhouette encore svelte pour son âge certain, un personnage de l'ombre qui répondait au curieux nom de « J ».

Bien évidemment, ce dernier possédait une identité autre que cette lettre majuscule, monogramme endossé en des temps moins sereins, époque agitée durant laquelle la clandestinité exigeait des noms de guerre.

Courageux, volontaire, fin stratège, faisant montre d'une étonnante maturité malgré sa relative jeunesse d'alors, J, la concorde retrouvée, s'était alors vu proposer de poursuivre ses activités dans un cadre plus officiel, même s'il demeurerait une sorte de combattant d'un monde invisible.

En clair, on pouvait dire que J avait été un de ces espions dont la littérature et le cinéma nous avaient rassasiés. À la seule différence qu'il avait juste été le contraire de ces héros en uranium enrichi. Il avait le plus souvent discuté, palabré, acheté, convaincu, retourné que tué. On l'avait vu partout et nulle part. Un jour près du Bosphore, le lendemain à Adélaïde, il s'était efforcé de régler les différends qui

opposaient sa chapelle aux autres, avec un zeste de componction et beaucoup d'huile consacrée jetée dans les rouages de ces mécaniques occultes, obligeant même quelquefois ses propres « ministres » à revoir leurs copies ou à lâcher du lest.

Reconnu comme un homme de terrain, de poids et surtout de parole, J était alors devenu un personnage clé de la diplomatie de l'ombre, et si on ne l'avait jamais vu au 10 Downing Street, c'était tout bonnement parce que les Premiers ministres se déplaçaient pour le rencontrer.

On racontait qu'il avait ses entrées à Buckingham et certains prétendaient même que la reine avait toujours eu un faible pour cet homme hors du commun, ce qui simplifiait quelquefois ses démarches.

Officiellement, J était le chef du MI6, ce qui n'était pas si mal.

Mais officieusement, il était bien plus que cela... sans que l'on ait pour autant une idée précise de l'étendue de ses pouvoirs.

Même Richard Blade, qui le connaissait bien pour avoir été un de ses agents, n'avait qu'une faible notion de son influence véritable.

Les deux hommes échangèrent une franche poignée de main mais Blade sut au sourire crispé de son supérieur qu'il y avait, comme on disait en langage imagé, « des grumeaux dans la pâte feuilletée ».

— Je suis venu au plus vite, dit Blade, histoire de briser un silence quasi sépulcral.

C'était l'entière vérité. Ramené à son domicile à une allure vertigineuse par l'un des compagnons de Charlotte, lequel, habitué à se déplacer dans les airs, ignorait délibérément les contraintes liées au code de la Route et les limitations de vitesse, Blade était passé sous la douche, avait enfilé ses vêtements avant de sauter dans sa voiture et de foncer jusqu'au parking privé qui s'étendait à l'écart du flot des touristes attirés par la Tour de Londres.

Là, reconnu et salué par les deux agents de la *Special Branch* qui veillaient en permanence sur l'endroit, il avait encore dû s'identifier par le biais de ses empreintes digitales et vocales, et également par le dessin de son iris. Ensuite seulement, il avait pu pénétrer dans le saint des saints et rejoindre le labo et les deux hommes.

— Je vous avais prévenus que je n'étais pas à Londres, qu'il faudrait un moment avant mon arrivée, rappela Blade.

À l'écart jusque-là, Lord Leighton propulsa son fauteuil roulant en direction du nouveau venu.

— Ah pour ça, non ! Vous n'étiez pas à Londres ! s'exclama-t-il.

— Je pensais avoir le droit d'aller où bon me semblait, comme n'importe quel citoyen, émit Blade. Je me suis trompé ?

— Oui, parce que vous n'êtes pas n'importe quel citoyen ! tonna le vieux savant en bloquant son fauteuil à une main de son interlocuteur.

— Je suis là, non ?

— Ce n'est pas une excuse !

Dérouté, Blade chercha de l'aide du côté de J, lequel, habitué aux débordements de l'homme de science, intervenait d'ordinaire dans son sens.

Cette fois pourtant, l'appui attendu ne vint pas.

— Que vous soyez dans le Surrey ou ailleurs n'a pas d'importance, dit J, visiblement ennuyé de jouer les rabat-joie.

Blade demeura un moment abasourdi.

— Vous me faites suivre ? s'inquiéta-t-il, incrédule.

— Bien sûr que non, Richard ; vous êtes libre, vous le savez bien.

— Libre, libre, c'est là tout le problème ! ergota Lord Leighton. Vous êtes libre de manger des escargots, des grenouilles ou de ces saloperies de sandwiches yankees dont les jeunes crétins raffolent, libre d'aller voir vingt-deux lobotomisés courir derrière un ballon, libre de faire du jogging, des mots croisés, libre de copuler avec des créatures qui couchent comme elles respirent, mais vous n'avez pas le droit moral de mettre délibérément votre vie en péril en sautant dans le vide avec des cerveaux brûlés australiens !

— On ne parle que de ça à la radio et à la télé, soupira J. Il n'a pas fallu longtemps pour nous soyons au courant...

— Je vous rappelle que vous êtes un élément clé du Projet DX, martela le vieux savant, et qu'à ce titre vous devez réfléchir plus que tout autre et ne pas donner corps à toutes les idées biscornues qui vous passent par la tête !

— Au départ, ce n'était rien d'autre qu'un saut traditionnel, se défendit Blade. C'est l'orage qui a tout compliqué.

Lord Leighton eut un hennissement.

— Un saut traditionnel ça n'existe pas... et encore moins pour ces acrobates du ciel ! Et voilà ce qui arrive quand on veut faire le joli cœur !

— Tout est bien qui finit bien, non ? voulut conclure Blade, peu

décidé à se justifier en se lançant dans des explications toujours sujettes à objection.

— Le fait que vous soyez revenu en un seul morceau ne clôt pas le débat, dit l'homme de science en reculant son fauteuil. Dites-lui, vous ! ajouta-t-il en s'adressant à J. C'est votre partie, après tout !

Ennuyé, ce dernier inspira profondément avant de se plier aux exigences de la situation.

— Peu de gens, et c'est heureux, sont au courant de ce qui se passe en ces lieux, dit-il. Mais, même si ceux qui savent peuvent se compter sur les doigts des deux mains, nous sommes quand même tenus de rendre des comptes. Le Projet DX, pour se développer, demande des crédits faramineux. Or, ce n'est un secret pour personne, le climat est davantage aux restrictions budgétaires qu'à l'élargissement des enveloppes. On ne veut plus entendre parler de plans à long terme. On réclame du concret, du rapide. Or nos activités sont basées sur la durée. Alors il est difficile de se faire entendre auprès des responsables. Surtout lorsque les résultats se font attendre...

Lord Leighton, qui avait commencé à s'éloigner, stoppa net son mouvement de repli.

— Comment ça : attendre ? s'étrangla-t-il. Le système fonctionne, non ?

Pour mieux saisir les subtilités de ces différents échanges, il était indispensable d'en savoir un peu plus sur ce Projet DX dont le vieux savant était l'artisan.

Il s'agissait, dans les grandes lignes, d'envoyer un homme – mais également une femme – dans l'Ailleurs.

Pas dans le néant, comme des esprits simplistes auraient pu le penser, mais dans des univers parallèles.

Travaillant à cette invention depuis des décennies, Lord Leighton avait réussi à intéresser les « têtes pensantes » du Royaume à son projet. Installé sous les fondations de la Tour de Londres, entouré de véritables murs d'ordinateurs, il avait, malgré la sournoise maladie osseuse qui l'avait finalement contraint à ne plus se déplacer qu'en fauteuil roulant, œuvré jour et nuit, indifférent aux railleries et autres sarcasmes, croyant dur comme fer aboutir un jour dans ses recherches.

Ses travaux finalisés, un problème de taille s'était alors posé : celui du Voyageur, de l'homme capable de supporter les translations allers et retours.

Outre le fait d'être doté d'une âme bien trempée, il fallait encore et surtout disposer d'une constitution capable de supporter les phases les plus agressives de l'opération, c'est-à-dire la dissociation moléculaire et la rematérialisation au terme du transfert. Et évidemment le processus inverse permettant le retour.

Ces derniers points avaient d'ailleurs longtemps engendré des déconvenues. Les premiers explorateurs avaient en quelque sorte fixé les limites de ce fabuleux pari car aucun n'en était revenu.

Pour être tout à fait franc, certains avaient effectivement fait le voyage retour, mais il aurait mieux valu pour eux qu'ils se perdent comme leurs prédécesseurs dans les immensités éthérées du néant, car ils avaient subi d'atroces mutations, ou bien rapidement donné des signes de démences irréversibles.

Confrontées à ces échecs répétés, les « hautes instances » s'étaient résolues à abandonner le projet lorsque Richard Blade, le voyageur de la dernière mission, avait inexplicablement réussi à franchir tous les obstacles.

Fou de joie, mais aussi pétri de doutes, Lord Leighton avait quasiment disséqué Richard Blade à l'aide de scanners ultrasophistiqués. Seulement rien n'était ressorti des examens les plus complexes, ce qui, paradoxalement, avait renforcé l'incrédulité du savant.

Perplexe, il avait cependant dû se rendre à l'évidence : rien sur le fond ni la forme ne distinguait Richard Blade de ses confrères, et cependant il était fondamentalement différent puisque parfaitement sain de corps et d'esprit après ces épreuves dont nul n'avait pu triompher.

Acceptant le verdict des faits, Lord Leighton avait alors poursuivi ses activités, ressentant pourtant un pincement au cœur chaque fois que Blade se désintégrait sous ses yeux, et un intense soulagement lorsqu'il se rematérialisait au retour d'une énième mission.

Insensiblement, l'inconcevable était devenu routinier, ce qui expliquait l'indignation du vieux savant lorsque J émettait des réserves sur la fiabilité de son invention.

Ce dernier leva la main en signe d'apaisement.

— Je ne remettais pas en cause le fonctionnement de votre réalisation mais sa finalité, précisa-t-il. Reconnaissons que nous sommes encore loin de nos objectifs...

En effet, si les responsables du pays avaient soutenu les théories pour le moins controversées de Lord Leighton, ce n'était pas par pure philanthropie mais pour en tirer des avantages qui tardaient à se concrétiser.

Au départ, ce qui avait séduit les décideurs du moment dans ce projet, il faut bien le dire, utopique, c'était ses prolongements possibles. À l'idée de pouvoir explorer des dimensions vierges ou tout au moins inconnues et hors de portée des autres nations, les responsables politiques d'alors n'avaient pas hésité longtemps. Ils avaient vu là un moyen original de redorer le blason de la Vieille Albion, en annexant de nouveaux espaces ou en ramenant des minerais et des végétaux non recensés.

Hélas, si Richard Blade pouvait aller et revenir des univers parallèles, les autres transferts s'étaient révélés impossibles.

Dans l'état actuel des choses, les ordinateurs du Projet DX n'avaient aucune prise sur la matière inerte. Et quand bien même Blade aurait découvert une arme révolutionnaire, jamais il n'aurait pu la ramener.

— Je travaille sans relâche dans le but d'améliorer la dynamique du flux de transfert, vous le savez bien, se défendit l'homme de science. Les translations sont plus rapides et plus précises. Le problème réside principalement dans les différences moléculaires mais aussi et surtout dans les distances. Il faut une énergie considérable pour analyser et dématérialiser quelque chose qui n'est pas répertorié dans le spectre des connaissances actuelles et qui se trouve dans le néant. Mais à quoi bon m'échiner si mes efforts doivent être détruits par des comportements aberrants ?

— Je vous ai déjà dit qu'il s'agissait d'un malheureux concours de circonstances, soupira Blade, fatigué d'avoir à se justifier.

— Un... « hasard » qui peut remettre tout notre programme en question, souligna Lord Leighton, acide.

— Comment ça ?

— Vous distribueriez d'importants subsides à un jean-foutre ?

Comme Blade demeurait bouche bée, visiblement interloqué, le vieux savant précisa :

— On sait en haut lieu que vous êtes... et ça me gêne de le reconnaître, un élément capital de notre projet. Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'on nous prenne au sérieux en vous voyant

défier les lois de la pesanteur avec une bande d'illuminés des antipodes ? Nos recherches requièrent du temps, ce qui exige l'attribution et la reconduction de crédits substantiels... Mais que voulez-vous que nous répondions si l'on nous rit au nez sous prétexte qu'il est impossible de continuer à financer un programme dont la cheville ouvrière est une planche pourrie ?

— Je ne peux tout de même pas vivre en reclus, entouré de murs en coton, une équipe médicale vissée sur le pas de ma porte, argumenta Blade.

— Peut-être pas mais vous pouvez tout de même éviter de vous comporter comme un inconséquent et de renvoyer de l'élément central du Projet DX l'image d'un m'as-tu-vu doublé d'un songe-creux !

J émit un léger toussotement.

— On peut voir les choses sous un autre angle, intervint-il.

Le vieux savant se recula en émettant un hoquet.

— Ah oui ? Eh bien, je serais curieux d'entendre votre point de vue !

— Si le Projet DX a besoin, en guise d'explorateur, d'un homme responsable, il a besoin par-dessus tout de quelqu'un qui sache faire face à toutes les conjonctions, dit J. Quelqu'un qui se joue de l'imprévu, qui sait réagir et retourner les situations à son avantage. Quelqu'un qui soit capable de revenir de tous les enfers. Voilà ce que je répondrai si on me menace de fermer les robinets. En fait, ce qui arrive est une bénédiction : je vais demander une rallonge de crédits... et je me fais fort de l'obtenir !

Lord Leighton secoua longuement la tête, les joues gonflées par un ouragan d'amertume.

— Je me demande bien pourquoi je m'obstine, siffla-t-il, écœuré : vous lui passez tout ! Je me demande quelquefois si vous avez eu autant d'indulgence avec vos propres enfants ?... Certainement pas ! C'est ce qui explique votre laxisme endémique : vous cherchez inconsciemment à compenser.

Ignorant délibérément le sourire complice échangé par J et Blade, le vieux savant fit pivoter son fauteuil et se lança vers la console centrale tout en lâchant :

— Dites à votre petit préféré de se préparer, on a assez perdu de temps !

Après s'être dévêtu dans un coin pompeusement baptisé « vestiaire », qui se composait en réalité d'un lavabo à l'émail fendillé caché par un paravent mobile tendu d'un affreux tissu à carreaux jaune pisseux, Blade gagna l'aire de translation, un pagne sommairement noué autour des reins. Comme il passait près de J, ce dernier ne put retenir un mouvement de recul.

— Je crois que je ne m'y ferai jamais, s'excusa-t-il.

— Et moi donc ! fit Blade en se pinçant le nez.

Les deux hommes faisaient référence à la pommade noirâtre et pestilentielle dont ce dernier devait impérativement s'enduire le corps entier avant chaque translation. Ce baume, qui aurait repoussé les prédateurs les plus féroces, était initialement destiné à éviter les brûlures des innombrables électrodes dont il serait bientôt hérissé.

Blade s'assit sur une espèce de siège baquet situé sur un socle circulaire d'un travers de main d'épaisseur et se laissa aller en arrière les yeux fermés afin de se concentrer, tandis que Lord Leighton tournait autour de lui en disposant, sur des points stratégiques de son corps, une batterie d'électrodes indispensables à son départ pour les mondes parallèles.

— Vous êtes prêt ? s'enquit-il lorsqu'il en eut terminé, en débarrassant ses doigts décharnés de quelques traces de pommade avec un papier absorbant.

— C'est quand vous voulez, dit Blade en se redressant.

Arrivé devant le pupitre de commande du système de translation, le vieux savant jeta un dernier coup d'œil en direction de Blade avant de lancer le programme.

Une espèce de conteneur circulaire et transparent descendit alors du plafond pour venir s'adapter hermétiquement sur le périmètre du socle circulaire.

Ensuite, une série de voyants rouges s'allumèrent, furent bientôt remplacés par d'autres jaunes clignotants, puis enfin par d'autres encore du plus beau vert ceux-là, signifiant que tout était en ordre.

Alors seulement, l'homme à la coiffure einsteinienne pianota sur le clavier le code qui déverrouillait la sécurité finale, et la phase de transfert proprement dite s'enclencha.

Le « chant » des ordinateurs se fit plus entêtant mais il était difficile d'imaginer la chimie qui s'opérait dans les entrailles des armoires métalliques qui couraient tout au long des murs du labo.

Seul dans son conteneur cylindrique, Blade s'efforçait de résister à l'état de stress qui s'emparait de lui avant chacun de ses départs en canalisant sa respiration, comme le font ces yogis qui savent réguler toutes les fonctions de leur organisme.

Cent missions et plus ne l'avaient pas blindé. Chaque voyage était un peu le premier. Aucun sentiment de la plus infime routine ne prenait jamais le dessus.

Cette fois, cependant, il se sentait moins nerveux. Son périple aérien l'avait quelque peu détendu en profondeur, comme déchargé.

Un flot d'énergie pure le tétanisa brusquement, lui coupant le souffle.

Un voile noir le submergea tandis que ses yeux se révoltaient et que ses paupières cillaient si vite qu'on ne distinguait plus leurs mouvements.

Simultanément, son corps se mit à tressauter comme un punching-ball malmené par une horde de boxeurs débutants.

Une nuée d'éclairs bleutés l'entoura dont il ne discerna qu'une sorte de halo tandis que son odorat, intact, était agressé par une violente odeur d'ozone.

Des milliers de vrilles lui tараudèrent le derme, pénétrèrent jusqu'au tréfonds de ses os et de sa conscience.

Puis ce qui demeurait de son corps explosa en milliards d'infinitésimales particules et il ne resta plus dans le conteneur que le pagne qui glissa lentement sur le socle de béton.

*

* *

Victime d'une espèce de « big bang » à l'échelle humaine, Blade se répandait dans l'Inconnu. Toutes ses molécules, libérées de l'enveloppe qui les regroupait, s'éparpillaient dans un invisible *no man's land*.

Curieusement, alors que son corps était on ne peut plus éparpillé, il se retrouvait dans chacun de ses atomes en mouvement.

Et il en éprouvait un intense sentiment de plénitude.

C'était la phase la plus agréable de la translation. Il avait alors l'impression d'être en communion avec le reste de la Création. Il était savoir, connaissance, tolérance, bonté.

L'amalgame divin.

Un « trip » qu'il ne ressentait que lors des voyages aller. Le retour était à la fois plus rapide et moins exaltant.

Bien qu'il soit privé d'yeux, il distingua, très loin, comme des lueurs dansantes annonçant l'aube de sa nuit.

Le bout de son « tunnel ».

Une crevasse pourpre se précipita alors à sa rencontre, faille incarnate qu'il franchit en se regroupant brutalement.

Il éprouva alors une émotion archaïque qui semblait surgir du fond de sa mémoire. C'était comparable à une naissance. Comme s'il était expulsé du ventre maternel dans un éclaboussement de ce sang symbole de vie.

Seulement, contrairement à ce qu'on avançait généralement en matière d'accouchement, Blade ne fut pas saisi par le froid qui succède à un séjour prolongé dans le rassurant bain amniotique.

Une insupportable impression de chaleur, d'étouffement, de vertige s'empara de lui.

Une main de fer se referma sur son cœur, et il tomba dans le vide intersidéral, s'enfonça dans une matière pultacée et brûlante qui ralentit sa chute.

Il eut alors l'atroce sentiment de glisser dans un entonnoir chauffé à blanc, de se couler dans un conduit tapissé de lames de rasoir dont le diamètre se resserrait insensiblement.

Écrasé, découpé en multitude de fines lamelles qui demeuraient accrochées aux parois tranchantes, véritable bloc de souffrance, il eut soudain la sensation de crever un mur et d'enfiler un vêtement trop juste pour lui.

Il venait de rentrer dans son corps.

Recouvrant pour le coup les réactions communes à tout individu, il ressentit alors la même angoisse que celle qui accompagne les rêves de chute dans un cauchemar : son cœur se décrocha et il tomba comme une pierre lâchée au fond d'un puits.

Il sentit l'air glisser le long de son corps nu, vit une masse de verdure monter vers lui. Sa descente se modifia alors imperceptiblement et il commença à se déplacer parallèlement au sol qui défilait sous lui.

Puis, semblable à un rapace qui fond sur sa proie, il se rapprocha d'un tapis végétal qu'il survola de très près quelques secondes avant

de le toucher.

Programmé par les ordinateurs du Projet DX, qui recherchaient toujours la meilleure surface et le meilleur angle de prise de contact avec le sol des dimensions de l'Ailleurs, l'atterrissage se passa dans des conditions optimales.

Légèrement sonné pourtant par l'impact, Blade demeura un moment allongé sur l'herbe grasse et drue qui avait amorti sa chute.

Se relevant sur un coude, il jeta un regard sur le décor alentour, histoire de se faire une idée de l'endroit où les ordinateurs l'avaient projeté. Il était dans une clairière. Autour de lui s'élevait un périmètre d'arbres de différentes essences dont la plupart cependant lui étaient familières.

Remarquant une soudaine baisse de clarté, Blade se retourna pour observer le ciel, soupira d'aise en le découvrant chargé d'énormes nuages noirs.

Il préférait, et de loin, affronter un orage, même si le dernier lui avait laissé un fâcheux souvenir, plutôt que d'avoir à faire ses premiers pas de nuit, dans un univers dont il ignorait tout.

Saluant son arrivée, de grosses gouttes tièdes s'écrasèrent bientôt sur lui et la nature environnante, fouettant les ramures en générant un son rappelant un lointain roulement de tambour.

Trempe quasi instantanément, Blade se releva, cherchant, les yeux mi-clos, un endroit où il pourrait se mettre à l'abri.

Un grondement sourd lui parvint tout à coup, qu'il mit dans un premier temps sur le compte du tonnerre.

Puis, comme cela se répéta à plusieurs reprises, sans éclairs annonciateurs, il finit par s'inquiéter et tendre l'oreille.

C'est alors que, plus attentif, il entendit comme un souffle.

Un halètement.

Se retournant d'un bond, il découvrit alors, proche de lui, la silhouette massive d'un ours.

CHAPITRE III

Un trou en guise d'estomac, Blade mit un quelques secondes à appréhender la réalité.

Illuminant fugitivement la clairière, un éclair donna à la situation sa véritable dimension. Il s'agissait bel et bien d'un ours. Un ours brun de près de trois mètres de haut qui devait peser pas loin de la demi-tonne.

Confronté à l'imposant plantigrade, Blade ne perdit pas son temps à s'interroger. D'autant moins que la conjugaison éclair-tonnerre semblait exciter l'animal au plus haut point. S'il voulait avoir une chance de revoir un jour Londres et la désirable Charlotte, il n'avait qu'une solution : filer d'ici au plus vite.

Le souffle court, de l'eau plein les yeux, il s'efforça cependant de ne pas faire de mouvements brusques de peur de provoquer une vive réaction chez l'animal, lequel, proche, trop proche à son goût, l'observait pour l'heure avec circonspection, bien que le rapport de force lui soit tout à fait favorable.

La gorge serrée, le cœur battant la chamade, Blade concentra son attention sur les griffes de l'énorme créature.

Un frisson lui parcourut l'échine : un coup de patte et il se retrouverait déchiré jusqu'au squelette, avec toutes les conséquences que l'on peut supposer. Il valait donc mieux ne rien précipiter...

Malgré la situation pour le moins critique, Blade ne put s'empêcher d'imaginer la stupéfaction d'un éventuel témoin en découvrant un homme nu face à un ours. Le spectacle, éclairé par les feux du ciel, aurait paru totalement surréaliste.

Avalant péniblement sa salive, Blade s'interrogea alors sur ses chances réelles d'échapper à l'animal. Il savait avoir plus de mobilité, de vitesse, mais sa méconnaissance des lieux jouait contre lui.

Pour l'heure, coincé, Blade cherchait dans le regard noir de son adversaire l'étincelle qui préviendrait son attaque.

Elle arriva brutalement, sans signe précurseur, si bien que Blade se

demanda, l'espace d'une nanoseconde, s'il n'avait pas affaire à une espèce de machine. Un animal cybernétique.

La patte droite du plantigrade, déchirant l'air de ses griffes acérées à quelques centimètres de son visage comme autant de mini faux, l'obligea vite à renoncer à toutes spéculations quant à la nature de son adversaire.

L'ours avançant sur lui en se déhanchant, il dut se jeter en arrière pour esquiver une autre attaque mortelle.

Mal lui en prit, car le terrain se déroba soudain sous son pied gauche. Déséquilibré, la jambe fichée en terre jusqu'à mi-mollet, Blade bascula en arrière en battant des bras, prisonnier de ce qui devait être un malencontreux terrier.

Donnant de la tête contre le sol, le souffle coupé, les yeux exorbités par la peur, il vit l'énorme masse le considérer avec surprise avant de se pencher vers lui.

En gigotant pour tenter de se libérer, il ne réussit qu'à se bloquer le pied au fond de la galerie souterraine, se coupant dès lors toute possibilité de fuite.

Dans un ultime réflexe de survie, il poussa alors un terrible hurlement et lança sa jambe encore libre dans le ventre du plantigrade. Son pied s'enfonça dans la fourrure ruisselante, provoquant un grondement furieux de l'animal, dont l'agressivité se décupla encore.

Comprenant que sa manœuvre avait fait long feu, Blade s'apprêtait à un corps à corps désespéré lorsque l'enfer se déchaîna brutalement.

Et l'inespéré se produisit.

Un éclair se posa sur la tête de l'ours, tel un trident argenté, reliant le plantigrade aux nuages noirs comme de l'encre qui recouvraient la clairière.

Simultanément et pour quelques secondes, il fit jour.

Révélant une image d'une splendeur insoutenable soulignée par le fracas instantané du tonnerre.

Sentant le sol vibrer sous lui comme s'il était tout à coup pris de fièvre, Blade comprit que la foudre venait de frapper son adversaire.

Le regard agrandi par la stupéfaction, il vit l'animal tressauter, agiter sa tête et ses pattes en tous sens, comme s'il se défendait d'une multitude d'assaillants invisibles.

Tout ne fut dès lors qu'une suite de perceptions fugaces.

Il sentit sous son pied le ventre de l'ours se contracter de spasmes qui lui firent songer de façon extravagante que la panse du plantigrade recélait un prisonnier qui martelait le mur de sa geôle avec un instrument contondant.

L'obscurité revenue, le fracas du tonnerre apaisé, l'air ne cessait de crépiter en dispensant partout alentour une affreuse odeur de chair carbonisée.

Sous son pied, le ventre du colosse était devenu dur comme de la pierre et chaud comme une plaque de bitume exposé au soleil.

Une onde de terreur secoua bientôt Blade lorsqu'il lui vint à l'esprit que la foudre risquait de se propager jusqu'à lui.

Épouvanté, il ramena sa jambe contre son torse, pressé de rompre le contact avec l'animal.

Un nouvel éclair, suivi d'un coup de tonnerre décalé, lui apprit que l'orage s'était quelque peu déplacé.

Simultanément, il réalisa que son réflexe ne correspondait à rien, qu'il venait de toute façon bien trop tard et qu'il devait à une chance phénoménale de n'être pas déjà foudroyé.

À demi rassuré, il s'intéressa alors à son adversaire. Pétrifié, la gueule ouverte sur des dents longues comme l'index, il avait pour l'heure l'apparence d'une sculpture plus vraie que nature.

Une sculpture vacillante...

Comprenant que l'animal s'apprêtait à lui tomber dessus, Blade parvint *in extremis* à l'éviter en roulant de côté.

Épuisé nerveusement, il demeura allongé sur le flanc un bon moment, le temps de digérer le contrecoup de ce qui venait de survenir, incapable d'enrayer le tremblement qui s'était emparé de tous ses membres.

*

* *

Ce fut un sentiment de chaleur qui présida au réveil de Blade, bien que le mot « réveil » ne fut pas tout à fait approprié si l'on songe qu'il demeura conscient tout ce laps de temps. Sous tension mais débranché en quelque sorte. En veille. Attendant que son organisme ait évacué les scories liées au choc en retour.

Le corps réchauffé par un soleil déclinant mais encore efficace,

Blade reprit contact avec la réalité. L'herbe fumait partout dans la clairière.

Remarquant alors qu'il était toujours prisonnier du sol, il s'affaira à dégager sa jambe gauche ankylosée, n'y parvint qu'après plusieurs tentatives rendues malaisées par la présence envahissante de la dépouille de l'ours.

Sa liberté de mouvement retrouvée, Blade fit quelques pas malhabiles autour de l'animal pour se dégourdir les muscles.

Un détail attira soudain son attention. Quelque chose émergeait de la fourrure du plantigrade qu'il prit tout d'abord pour une antenne. C'était stupide mais c'est la première idée qui lui vint en découvrant la mystérieuse saillie.

S'agenouillant en grimaçant, il resta bouche bée en constatant que ce qui dépassait de la fourrure de l'animal n'était en fait qu'un manche de couteau.

Ce constat l'amena alors à jeter de brefs coups d'œil circonspects alentour.

Puis, comme tout semblait calme, il reprit son examen.

La lame du poignard était enfoncée jusqu'aux deux tiers entre les épaules de l'animal, tout près de la colonne vertébrale. Les bords de la plaie étaient calcinés.

Blade hocha longuement la tête. Voilà qui éclairait la situation sous un jour nouveau. Le manche du couteau, en acier, avait fait office de paratonnerre et irrémédiablement attiré la foudre. Il ne devait donc pas sa survie, comme il l'avait pensé un moment, à une intervention divine, mais à un simple concours de circonstances.

Plus bas, sous la fourrure, on pouvait distinguer des coulées de sang, ce qui tendait à prouver que la blessure n'était pas si vieille...

Fort de ces conclusions, Blade jeta un nouveau regard sur les frondaisons proches tandis que les battements de son cœur s'accéléraient dans sa poitrine.

Pratique, il s'affaira à récupérer l'arme, eut bientôt en main un magnifique couteau de chasse à la lame légèrement incurvée et au fil très acéré qui rappelait de loin le fameux Bowie Knife. De quoi voir venir...

Le moral en hausse, Blade considéra pensivement le poignard et la plaie. Ce qu'il en conclut l'amena une fois encore à scruter les parages. S'il s'en remettait en effet à la position du couteau, le fil proche de la

tête de l'animal, et à celle de la blessure proprement dite, on ne pouvait en tirer qu'une seule déduction : le coup n'avait pu être porté que de face par un homme exceptionnellement grand... ou bien décollé du sol.

Penchant plutôt pour cette seconde hypothèse, Blade se releva avant de se diriger dans la direction qu'il prêtait à l'ours.

Il n'eut pas besoin d'aller très loin. S'enfonçant d'une cinquantaine de mètres dans les taillis, il faillit buter sur un tronc couché derrière lequel gisait un corps inanimé.

L'homme, car il s'agissait d'un homme, respirait encore mais avec grande difficulté. Son souffle était à la fois rauque et sifflant. Des traces de sang maculaient son menton. Des bulles rosâtres s'échappaient de sa bouche entrouverte au rythme de sa respiration saccadée.

Conscient, il eut un instant de panique en apercevant Blade nu comme un ver ; mais, reconnaissant son arme, il lança un bras autour de son cou pour amener ses lèvres au plus près de son oreille.

— Fort Gull... Pour le général Amos... Le message...

Intrigué, Blade tenta d'en apprendre davantage mais l'homme relâcha son étreinte avant de s'abattre sur le sol en vomissant un filet de sang.

Impuissant, Blade le vit hoqueter à plusieurs reprises en émettant un insoutenable bruit de forge, puis un violent spasme l'agita et, peu à peu, ses traits contractés par la douleur se détendirent avant qu'il ne retombe, inerte, sur le sol.

Blade n'eut pas besoin d'un examen approfondi pour comprendre que le malheureux venait de franchir les portes de l'au-delà.

Considérant le gisant d'un regard clinique, il observa que les faits, la position du cadavre et ses blessures notamment, venaient vérifier sa théorie. L'homme, certainement pris au dépourvu, avait bien affronté l'ours de face. Pris dans l'étau de ses pattes, serré, écrasé contre lui comme en témoignait l'état de sa cage thoracique broyée visiblement, il n'avait pu que lui planter son poignard dans le dos, à la désespérance.

Fou de douleur, le plantigrade avait alors momentanément abandonné sa proie et peut-être cherché à se débarrasser de l'arme en se frottant contre les troncs voisins lorsqu'il avait dû apercevoir quelqu'un sur qui focaliser toute sa hargne, lui en l'occurrence.

Blade hochait la tête. Son raisonnement se tenait. Ce qu'il comprenait moins, par exemple, mais sans le regretter, c'était de n'avoir pas été foudroyé en même temps que l'animal. Peut-être parce qu'il faisait en quelque sorte prise de terre avec sa jambe coincée dans cette tanière animale ? Et certainement parce qu'il avait dû, instinctivement, se désolidariser du plantigrade...

Pas mécontent d'être toujours en mesure de faire du vent avec ses narines, Blade se préoccupa alors de son devenir. Comme à l'ordinaire, il lui fallait dans un premier temps penser à se vêtir. Un coup d'œil au défunt lui apporta un semblant de solution. Il n'avait rien d'un charognard mais la situation avait ses exigences.

S'excusant à haute voix, il commença à déshabiller le mort, lequel avait par bonheur sensiblement sa stature.

Tout en se livrant à cette peu ragoûtante besogne, Blade fit phosphorer ses méninges. À l'aune de ses vêtements, on pouvait sans hésiter classer le défunt dans la catégorie des « coureurs de bois ». Un homme qui vivait en contact permanent avec la nature. Une sorte de trappeur. Ou plutôt d'éclaireur, si l'on s'en remettait à ses dernières paroles.

Blade fut soudain submergé par un sentiment de panique en réalisant qu'il les avait oubliées. Une panique telle qu'il comprit aussitôt qu'un choix s'était opéré à son insu et qu'avant même qu'il en ait conscience, une partie de lui-même avait décidé de prendre le relais du mort. D'endosser en quelque sorte sa mission en même temps que ses frusques.

La mémoire lui revint au moment où, fouillant une musette de cuir, il découvrit le message enfermé dans une pochette de cuir grossier qui recélait aussi une pipe, une carotte de tabac, un briquet à mèche d'amadou, des pierres à fusil, des billes de plomb et une paire de mocassins de rechange. Et, dans une pochette plus petite, des morceaux de viande boucanée.

Perplexe, Blade passa les vêtements de peau du mort en jetant un regard circonspect alentour. Les pieds chaussés des mocassins neufs qui le serraient un peu, ce qui tout bien pesé était mieux que l'inverse, il écuma les environs, l'esprit titillé par ce qu'il venait de trouver.

Il dénicha le fusil à moins de cent mètres de là. Une arme que l'on rechargeait par le canon et qui collait tout à fait avec les pierres et les billes de plomb, projectiles que l'on entraînait à l'aide d'une longue tige amovible clippée sous le canon. Une corne à poudre complétait le

tableau.

La dépouille d'un ourson à demi-écorché livra la genèse du drame. L'homme avait certainement été surpris par le retour de sa mère alors qu'il venait de tuer son petit.

Blade ignora le fusil, dont le maniement s'annonçait fastidieux, récupéra par contre la corne à poudre qui pouvait toujours se révéler utile.

Ensuite, il s'affaira à enterrer la victime. Ne disposant pas de pelle, il fit au mieux en traînant le corps dans un creux de terrain et en le recouvrant d'une couche d'humus et d'un lourd tronc d'arbre qu'il eut toutes les peines du monde à faire rouler jusque-là.

Après quoi, fin prêt, il regagna la clairière.

Il réalisa alors qu'il ne savait où aller.

CHAPITRE IV

Malgré son entraînement qui l'avait habitué à parcourir les forêts sauvages avec la même aisance qu'une promenade dans les allées de Hyde Park, Blade progressait avec difficulté.

Le couteau à la main, il devait quelquefois tailler sa route au travers de ronciers tentaculaires dont les tiges avaient le diamètre d'un pouce, tout en se défiant des épines coupantes comme un rasoir.

D'autres fois, un bruit, un craquement, un ronflement, le statufiait. Alors, les oreilles assourdies par les battements de son propre cœur, le souffle suspendu, il attendait, redoutant la présence proche d'un quelconque prédateur, qu'il fût homme ou animal. Il avait la douloureuse impression que des milliers de regards hostiles étaient attachés à son cheminement.

L'obscurité qui régnait au niveau du sol, les ramures touffues obnubilant la clarté solaire, n'arrangeait pas le moral de Blade.

Et ce qui terminait de le miner, c'était cette sensation de s'agiter en vain car ses chances étaient minimes d'avoir emprunté la bonne direction. Celle de Fort Gull.

Il était quelquefois tenté de briser le cachet de cire qui scellait le message, se disant que s'il n'y trouvait pas de détails susceptibles de le mettre sur la bonne piste, il pourrait au moins y relever des indications sur ce qui se tramait dans cette dimension inconnue. Seul le souvenir de son prédécesseur le retenait. S'il avait été capable de risquer sa vie pour porter un message sans en prendre connaissance, lui pouvait bien en faire autant. C'était une question de principe.

Tout en cheminant, pour combattre l'angoisse qu'il sentait monter en lui à l'approche de la nuit, et fort du peu de renseignements engrangés, il essayait d'imaginer des prolongements possibles. Mais il avait beau faire, son esprit ne parvenait pas à échafauder quelque chose qui le tienne longtemps concentré. Invariablement, son attention se diluait et il retombait alors dans l'ornière de sa hantise, redoutant la venue du noir comme un enfant que l'on menace du

placard.

À la seule différence qu'un cagibi n'a jamais recélé de serpents venimeux et de fauves affamés, sauf peut-être dans les délires d'alcooliques de scénarios de cinéma.

Enfin, la nature se fit peu à peu moins envahissante tandis que la surface du sol changeait, devenant rocheuse. Blade soupira d'aise. Au moins, il pourrait progresser plus facilement et sans laisser de traces...

Arrivant bientôt en bordure haute d'une sorte de falaise, il demeura agenouillé considérant l'espèce de savane en contrebas dont les hautes herbes ondulaient sous la brise.

Il envisageait d'escalader en partie un immense sapin proche, afin de voir si l'altitude ne lui permettait pas d'entr'apercevoir l'amorce d'un réseau routier ou une quelconque construction, lorsqu'il se plaqua tout à coup au sol.

Retenant sa respiration, il se releva doucement, peu désireux de se découvrir avant d'avoir lui-même identifié ce qui venait de lui attirer l'œil.

En fait, il n'avait rien vu au sens strict du terme, juste enregistré une tache mouvante de couleur, une bande qui serpentait dans la palette du paysage.

Il lui fallut un moment pour se faire une idée car la luxuriance de la végétation demandait un maximum d'attention.

Le long de ce qui lui parut être le lit d'un torrent à sec qui semblait remonter jusqu'au pied du ravin, un groupe d'individus avançaient en file indienne. Les dénombrer lui demanda du temps et beaucoup d'attention. Blade en compta finalement six. Cinq hommes au crâne rasé, torse et jambes nus, avec un pagne pour tout vêtement, qui progressaient au pas de course, en traînant au milieu d'eux un prisonnier à l'aide d'une corde passé autour du cou.

Ce dernier, vêtu de pied en cap puisqu'il portait même un chapeau à larges bords sur la tête, les poignets liés dans le dos, avait visiblement du mal à suivre. À sa stature, Blade pensa qu'il s'agissait d'un adolescent. Il avait de la souplesse mais manquait visiblement d'endurance. Les courses prolongées dans les bois ne devaient pas être son quotidien. Sa mise trahissait le citadin.

Une chute stoppa le curieux équipage, provoquant des éclats de voix et des démonstrations de violence. Fouetté, roué de coups de pied, le prisonnier se releva avec difficulté avant de reprendre la

route.

Les mâchoires soudées par la rage, Blade s'efforça au calme. Ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid. Canalisant sa respiration, il attendit que la bande ait disparu avant de se relever.

Ensuite, sans perdre de temps, il se faufila entre les troncs à la recherche du torrent, seul fil conducteur qui lui permettrait de suivre la trace de la petite troupe. Il y parvint assez vite et s'y engagea prudemment, ne tenant pas à signaler sa présence en créant un éboulis de rocaille.

Il avait décidé de libérer le prisonnier.

*
* *

Plaqué contre un tronc d'érable, Blade attendait le moment propice.

La nuit, qu'il avait redoutée plus que tout jusqu'alors, était finalement venue servir ses plans en lui permettant de s'approcher du groupe qui avait choisi de bivouaquer dans une clairière.

La lumière d'un feu avait attiré son attention alors qu'il ne savait plus très bien où se diriger. Un instant, il avait craint un piège. Il lui semblait en effet aberrant que l'on puisse se signaler de la sorte à autrui. Puis il lui était apparu qu'il pensait comme un intrus et que ces hommes n'avaient certainement pas de raison de se méfier. Ils devaient être sur leur territoire.

Il lui fallut néanmoins plus d'une heure pour s'approcher de la clairière en passant d'un tronc à l'autre, se figeant chaque fois qu'il faisait craquer une brindille ou qu'un son tombait des ramures, généré par un animal invisible.

Une fois là, encore loin du but, Blade put cependant analyser la situation et détailler ses adversaires. Encore que le terme « adversaire » fut sujet à discussion car il n'était pas de taille à les affronter directement. Ils étaient tous grands, bien découplés, dépourvus du moindre atome de graisse. La peau jaune, les yeux bridés, ce qui leur donnait en permanence l'air de scruter leur environnement, les pommettes saillantes, le torse et les jambes glabres, ils évoquaient pour Blade l'image que l'on se fait du Mongol type.

Niveau armement, ils étaient dotés de lances, de sabres courts, de

couteaux et aussi d'arcs et de flèches. Aucune arme à feu. Ce qui ne changeait rien au rapport de forces.

Pour l'heure, Blade attendait qu'ils finissent de manger ce qu'ils avaient cuit à la broche, certainement un animal tué pour la circonstance dont ils se régalaient visiblement.

Un des guerriers, dont les poignets étaient ornés de bracelets d'argent – des trophées sans doute –, rejoignit le prisonnier tenu à l'écart et retenu au sol par une corde savamment liée du cou aux chevilles qui l'empêchait de bouger trop sous peine de s'étrangler.

Accroupi devant lui, il s'affaira à le nourrir avec ses doigts. Un peu rétif au départ, l'adolescent finit par accepter les aliments du bout des lèvres, puis avec docilité, sans déplaisir.

Blade se surprit alors à l'envier. Lui aussi avait faim. Le fumet de la viande rôtie le faisait saliver. Il résista alors à l'envie de se fouiller pour mâcher les quelques carrés de viande boucanée qu'il trimbalait dans la musette du défunt.

Tout ce joli monde devait avoir parcouru pas mal de distance car le frugal repas avalé, on se regroupa près du feu sous la surveillance d'une sentinelle qui commença à tourner dans la clairière, vigilant, veillant sur ses compagnons tout en gardant un œil sur leur prisonnier qui, les genoux sous le menton, n'avait pas non plus tardé à s'endormir.

Tendu comme une arbalète, Blade laissa la sentinelle effectuer quelques tours de piste avant de se risquer hors de son abri. Choissant le moment où l'homme regarnissait le feu, il s'élança et put s'approcher à moins de cinq mètres du prisonnier, derrière un buisson d'aubépines.

Là, couché sur le flanc, il s'interrogea sur la suite des événements. Il ne pouvait libérer le prisonnier sans éveiller rapidement l'attention de la sentinelle et avoir immédiatement ses compagnons sur le dos. D'un autre côté, il se demandait s'il avait le droit de décider froidement de la mort d'un homme sans en savoir plus sur le contexte. Pouvait-il s'en remettre à son seul instinct qui lui commandait de secourir le plus faible ?

Pétri de doute, il laissa le guerrier reprendre son fastidieux périple tout en continuant de s'interroger. Il réalisa alors qu'il avait besoin du prisonnier, de sa connaissance des lieux. Lui saurait certainement lui indiquer le chemin de Fort Gull.

Restait à savoir de quel côté se trouvait l'équité ? La dualité

« sauvage-civilisé » sautait aux yeux mais elle n’offrait pas pour autant de solution tranchée. Le passé était édifiant à ce sujet qui démontrait que les autochtones avaient souvent, pour ne pas dire toujours, été des victimes. Bien sûr, il se trouvait de bonnes âmes pour prendre la défense de ces peuples opprimés et dépouillés de leurs terres et de leur identité, mais la prise de conscience était souvent tardive qui survenait quelques siècles plus tard, lorsque le mal était fait.

Fort de ces exemples lamentables, Blade n’en finissait plus d’hésiter lorsque le destin décida pour lui.

La sentinelle passait à sa hauteur lorsqu’elle bifurqua brusquement, arrivant droit sur lui.

Se pensant découvert, Blade jaillit de derrière son buisson d’aubépines comme un authentique diable à ressort, télescopant son adversaire de plein fouet. L’autre voulut hurler mais Blade enfonça ses doigts dans sa bouche béante, lui cadénassant la gorge. Simultanément, trouvant un passage entre ses côtes, de l’autre main, il lui transperça le cœur de la pointe de son couteau.

Foudroyé, l’homme demeura un moment sur ses jambes, retenu par la lame du poignard, avant de s’affaisser lentement, comme une marionnette privée de ses fils lorsque Blade se recula, le souffle court, étourdi par la brutalité des événements.

En jetant un regard sur le « Mongol », tandis qu’il essuyait son arme sur l’herbe, Blade comprit pourquoi il en était venu si facilement à bout. L’autre ne l’avait pas repéré, comme il l’avait cru, mais il s’apprêtait simplement à satisfaire un besoin pressant comme en témoignait son pagne relevé.

Pas réellement mortifié, Blade respira en constatant que rien ne bougeait autour du feu. Le bref affrontement n’avait réveillé personne.

Toujours sur ses gardes néanmoins, il s’approcha alors du prisonnier, le secoua doucement, mit l’index en travers de ses lèvres pour lui réclamer le silence lorsqu’il ouvrit les yeux.

— Je vais te tirer de là, souffla-t-il en soutenant son regard écarquillé tandis qu’il tranchait ses liens.

Ensuite, tout en surveillant les dormeurs, il l’aida à se relever et, dos courbé, ils gagnèrent la forêt.

— Je m’appelle Richard Blade, se présenta-t-il, lorsqu’ils furent à bonne distance.

— Emory Bannock, fit l'autre en lui tendant la main.

Blade remarqua alors la finesse des doigts, les ongles longs et bien taillés et un doute s'installa alors dans son esprit, soupçon qui se vérifia lorsque, ôtant son chapeau, son interlocuteur libéra une longue chevelure blonde.

— Emory parce que mon père voulait à tout prix un garçon, révéla-t-elle alors. Mais je suis bien une fille. Et ça ne me déplait pas. Mes proches disent Emmy.

Comme Blade restait muet, frappé d'hébétude, elle ajouta :

— Après ce que vous venez de faire pour moi, vous pouvez me demander ce que vous voulez... Mon père est un homme riche, très influent, il fera votre fortune.

— Je voudrais juste que vous m'emmeniez jusqu'à Fort Gull, dit Blade.

Ce souhait parut amuser la jeune femme.

— C'est tout ? Dans ce cas, allons-y tout de suite car dès qu'ils seront réveillés les Agukos vont nous prendre en chasse !

*

* *

Si Blade pensait avoir de la résistance, il dut cette nuit-là réviser son jugement.

Sans aller très vite, la jeune femme maintenait un rythme assez soutenu qui le mit plusieurs fois hors d'haleine. Se laissant alors aller contre un arbre, sur les genoux, ou affalé contre un pan de rocaille, il devait récupérer sous le regard neutre de sa compagne, laquelle, sans un mot, par sa seule présence immobile, lui rappelait qu'un danger latent les menaçait.

Son souffle retrouvé, ils repartaient, traversant des paysages dont il ne retenait rien, si ce n'était quelques lourdes senteurs tour à tour alléchantes ou bien carrément insupportables.

Des plans d'eau éclairés par la lune lui laissèrent cependant de belles impressions, surtout lorsqu'il n'y eut pas à les traverser pour brouiller les pistes comme ce fut le cas pour le lit rocailleux d'un torrent qu'ils durent descendre sur plus de cinq cents mètres, les jambes fouettées par une eau glacée qui menaçait de les emporter à chaque seconde.

Un souvenir précis aiguillonnait Blade chaque fois qu'il se sentait mollir. Il revoyait la jeune femme trébucher entre ses ravisseurs. Si elle peinait à les suivre, cela signifiait qu'eux, lancés à leurs trousses, refaisaient du terrain à chaque seconde.

Ils poursuivirent ainsi cette marche forcée à un rythme soutenu jusqu'à l'aube. Puis, au premier rayon du levant, Emmy marqua le pas, ce qui surprit d'autant plus Blade que la forêt, marquée de nombreuses coupes, permettait une course plus facile.

— On arrive, le renseigna la jeune femme en devinant son étonnement. Les Agukos ne se risqueront pas jusqu'ici...

Blade aperçut en effet au loin la masse brunâtre d'une construction située sur une colline. Il fut surpris cependant de voir la jeune femme bifurquer sur la gauche alors que le chemin jusqu'au Fort semblait totalement dégagé.

— Il n'est pas question qu'on me voie dans cet état, répondit-elle alors qu'il s'inquiétait de son écart. Une Bannock a un rang à tenir et je pue comme trente-six mille putois ! Vous aussi, d'ailleurs, sans vouloir vous offenser.

Interdit, Blade resta un moment immobile, puis il abaissa la tête, renifla ses aisselles, grimaça avant de rejoindre son guide qui marchait vers un lac entouré de petits sapins bleus.

— J'imagine que vous êtes pour le mouvement autonome ? demanda la jeune femme lorsqu'il arriva à sa hauteur.

Comme Blade, ennuyé, se raclait la gorge, elle poursuivit :

— Mon père dit que vous êtes des utopistes...

— Ah bon ?

— En fait, il est beaucoup moins aimable : il dit que vous n'êtes qu'un ramassis de rêveurs, que vous n'avez que du vent entre les oreilles et que vos rodomontades n'effraieraient même pas un capon !

— Il a son franc-parler, dit Blade. Et vous, votre avis ?

— Je n'en ai pas encore... J'étais partie pour me faire une idée lorsque j'ai été capturée par des renégats Agukos. Vous venez voir qui, au Fort ?

— Je ne sais pas si je peux parler devant vous...

La jeune femme eut un gloussement.

— J'ai traversé mille fois ce pays dans tous les sens depuis que je suis en âge de marcher, dit-elle, et j'ai rencontré tous ceux qui pètent

plus haut que leur cul... Principalement des militaires et des politiciens ! Mais vous pouvez garder vos petits secrets...

— Je dois voir le général Amos, confia Blade.

— Ce n'est pas le plus mauvais.

La conversation cessa jusqu'à ce qu'ils atteignent le bord de l'eau. Là, sans façon, la jeune femme commença à se déshabiller.

— Je suis donc si laide à regarder que vous vous abîmez dans la contemplation de vos pieds ? persifla-t-elle.

— Non, mais...

— Mais peut-être que vous n'aimez pas les femmes ? Beaucoup de trappeurs prennent de mauvaises habitudes à demeurer des saisons entre hommes.

— Ce n'est pas mon cas.

— Je m'en doute car vous n'avez pas l'air d'un trappeur. D'où venez vous ?

— De très loin.

— Du Vieux Monde ?

— En quelque sorte.

— Vous ne seriez pas un envoyé spécial, un plénipotentiaire, comme dit mon père ?

— Disons plutôt un observateur, corrigea Blade.

— Je ne vous crois pas. Les diplomates ne se déplacent jamais seuls.

— Mais les observateurs, si : la discrétion est leur credo.

— Jamais vous n'auriez pu survivre dans la forêt.

— J'avais un guide, il a été tué par un ours. Vous savez il faut souvent prendre des risques pour serrer la réalité de près.

Décontenancée, la jeune femme continua néanmoins de se déshabiller.

— Et comment vous me trouvez, monsieur l'observateur ?

— Plutôt bien tournée, dit Blade en s'attardant un moment sur la plastique avantageuse de son interlocutrice. Vous donnez l'apparence d'un chat écorché alors que vous êtes une fausse maigre.

— C'est ce que dit ma mère lorsque je reprends deux fois des plats. Et vous êtes venu observer quoi ?

— Le climat. L'atmosphère. Le moral des troupes et des civils. Tout

ce qu'un rapport écrit ne peut mesurer.

Le front de la jeune femme se rida.

— Et ça servira à quoi ? Des troupes débarquent régulièrement sur notre continent pour contenir les menées indépendantistes... Qui vous envoie ? ceux de Galanie, évidemment, qui ne veulent rien entendre.

Blade secoua la tête.

— Un conseil de Sages, inventa-t-il.

— Un cataplasme sur une jambe de bois, oui ! Si les Galaniens avaient dû s'aligner sur les autres Landers, ce serait déjà fait.

— Il faut quelquefois du temps pour se rendre à l'évidence. Et beaucoup de morts...

Blade était conscient d'enfiler des lieux communs mais il lui était difficile de prendre une position plus tranchée sans avouer qu'il tombait quasiment des nues. Aveu qui n'aurait certainement pas été pris au sérieux et l'aurait peut-être même désigné comme un espion probable. Avec tout ce que cela pouvait comporter de prolongements fâcheux.

C'était une constante du Projet DX, ces difficultés à appréhender la situation des mondes visités. Comme il n'était pas question de confronter les autochtones à une vérité bien difficile à admettre, il ne restait plus qu'à cerner les tenants et aboutissants seul ; au hasard des rencontres, ce qui n'était pas toujours de tout repos et pouvait aussi donner lieu à bien des errements, voire des erreurs.

En fait, il n'avait pas tout à fait menti en prétendant être un observateur...

Estimant la discussion peu enrichissante, la jeune femme, nue comme la main, s'était mise en devoir de « rajeunir » ses vêtements. Pour ce faire, elle s'était constituée une sorte de tampon végétal avec une poignée d'aiguilles de sapin prises sur l'arbre, « bouchon » dont elle brossait vigoureusement ses habits de peaux.

— Ça dépoussière et ça parfume, dit-elle. Hé, au lieu de vous rincer l'œil, vous feriez bien de faire comme moi si vous ne voulez pas qu'on vous colle aux écuries !

Son « nettoyage à sec » terminé, la jeune femme se dirigea vers le plan d'eau où s'ébattaient quelques canards peu farouches.

Quelque peu déconcerté, Blade la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle entre dans l'eau, fasciné par les fossettes qui se dessinaient à chacun de ses pas au-dessus de ses jolies fesses.

Puis, se secouant, il commença à se déshabiller à son tour.

CHAPITRE V

De près, Fort Gull ressemblait à ces ouvrages immortalisés par les westerns.

Blade comprit pourquoi la forêt alentour était à ce point aérée. Les troncs, dégrossis et épointés, puis passés au feu pour les rendre plus résistants, avaient servi à édifier l'enceinte de cette place d'armes.

La porte, dont les deux battants étaient recouverts de plaques de ferraille, était flanquée de deux miradors d'où pointait le mufle menaçant d'un canon.

D'autres tours également dotées de pièces d'artillerie se dressaient à chaque angle de l'édifice militaire.

La sentinelle, un respectable vieillard aux longs cheveux blancs, faisant la sourde oreille aux explications de Blade, la jeune femme dut intervenir de manière plutôt brutale.

— Si tu ouvrais ta satanée porte au lieu de sodomiser les moustiques ! hurla-t-elle. Tu m'entends, Quincy ?

Une seconde désarçonnée, la sentinelle se mit soudain à glousser comme un dindon.

— Emory Bannock ! Si je m'attendais à te voir par ici ! Je te croyais mariée et mère d'une marmaille !

— Je n'ai pas encore trouvé l'oiseau rare. Si seulement tu avais cent ans de moins !

— Sacrée gamine ! pouffa le vieux en faisant tourner un volant qui entrebâilla les battants blindés.

— Vous connaissez tout le monde, s'émerveilla Blade.

— J'ai participé à tous les « rendez-vous » depuis que je sais marcher, ça crée des liens.

Comme un soldat galonné sanglé dans un uniforme vert s'approchait d'eux, elle ajouta :

— Vous me retrouverez au Comptoir lorsque vous aurez fini de refaire le monde.

Ce disant, elle s'éloigna tandis que Blade se présentait à l'officier qui le considéra avec morgue et suspicion avant d'accéder à sa requête.

*
* *

La pièce qui abritait le général Amos n'était pas un modèle de rigueur militaire. Si l'on s'en remettait au décor, à l'espèce de lit de camp recouvert de dossiers et de vêtements, aux nombreuses cartes tendues sur les cloisons, à la table encombrée d'un monceau de paperasses, on pouvait en déduire que l'endroit servait de chambre et de bureau.

On aurait pu hâtivement imaginer que l'homme qui vivait là n'avait que faire d'un certain ordre, mais Blade savait qu'en la matière rien ne colle aux apparences, et que les caractères les plus bordéliques exigeaient souvent des autres ce qui leur manquait, c'est-à-dire méthode et organisation.

Blade profita de ce qu'il était seul dans les lieux pour s'intéresser aux cartes d'état-major. Il ne lui fallut pas longtemps pour se faire une idée de la situation.

À ce qu'il semblait, il avait atterri dans un pays neuf. Un continent vierge entièrement voué à l'émigration. Une terre nouvelle.

C'était d'ailleurs ainsi qu'on l'avait baptisée : Terra Nova.

Par opposition au Vieux Monde, certainement. Un continent lointain, fait d'une mosaïque de pays surpeuplés qui avaient vu dans ce vaste projet commun un moyen de se séparer d'une frange de population par trop remuante, un ramassis d'indésirables constitué d'aventuriers, de droits communs, d'opposants aux différents régimes, bref de ce qui représentait un ferment de discorde permanent.

L'affaire menée à bien, les colons installés et encadrés par les armées et l'administration des différentes nations, tout s'était bien passé. Du moins dans un premier temps. Car, rapidement, les choses avaient dégénéré.

En effet, les colons, qui s'étaient échinés à défricher, à semer, à récolter, à élever du bétail souvent volé ou abattu par les nombreuses tribus autochtones, quand ce n'était pas par des congénères indéliçats, à édifier des villages, puis des villes, tous ces gens-là avaient vu d'un très mauvais œil s'abattre sur eux des impôts de différentes natures,

prélevés au nom d'une autorité qu'ils ne reconnaissaient plus.

Des révoltes sporadiques avaient alors eu lieu, sévèrement réprimées par les armées qui se révélaient plus efficaces dans cette discipline que dans la chasse aux pillards de tout poil.

Apparemment matés, les colons avaient contenu leur colère tout en ruminant des idées de vengeance.

Un réseau de résistance s'était alors constitué clandestinement qui s'était révélé à la première occasion.

Regroupés, les pionniers avaient tenu tête aux différentes formes d'autorités.

Enivrés par ce succès, et comprenant que leur avenir passait par un rassemblement des communautés, les colons avaient créé un mouvement dans le but de gagner leur indépendance.

Rien de tout cela n'était écrit noir sur blanc, mais on pouvait facilement le deviner en déchiffrant les différentes cartes qui ceinturaient la pièce.

La révolte avait fait tache d'huile et toutes les provinces s'étaient réunies pour former l'Alliance.

C'était en fait un des schémas classiques des processus de colonisation. Un autre consistait en un affrontement avec les autochtones, lesquels, d'abord soumis, profitaient des « bienfaits » des technologies importées par les envahisseurs, s'éduquaient, en faisaient leurs choux gras avant de prendre les armes et de repousser ceux qui voulaient les priver de leur identité. Un troisième volet existait, qui voyait pionniers et autochtones vivre en harmonie, mais c'était un cas d'exception.

Donc, rien qu'en observant les cartes, et en se remémorant les propos tenus par Emory Bannock, Blade avait compris l'essentiel de la situation.

À ce qu'il semblait, l'Alliance s'était rendue maîtresse des trois quarts du continent et il ne demeurerait face à elle que quelques provinces encore tenues par la Galanie réunies sous le nom de Katptak. Fort Gull était un poste avancé qui avait appartenu aux Galaniens.

— Il paraît que vous avez du courrier pour moi ? tonna soudain une voix qui fit sursauter Blade.

Amos ne collait décidément pas à l'idée que l'on se fait d'un officier.

Apparemment peu porté sur le rangement, il ne l'était guère plus

sur la mise si l'on songe qu'il apparut pieds nus, seulement vêtu d'un caleçon long blanc trop court et d'un maillot de même couleur dont l'échancrure laissait passer de longs poils un peu moins gris que sa chevelure ébouriffée.

— Les grosses têtes de l'Alliance auraient-elles enfin décidé de passer à l'action ? tonitrua-t-il en serrant la main de Blade.

— Je n'en sais rien, mon général, répondit ce dernier en se fouillant fiévreusement.

— Allons, allons, tout le monde sait que les généraux sont comme les cocus : les derniers à apprendre la vérité !

Ce disant, il s'empara du document dont il examina les cachets frappés du sceau de l'Alliance représenté par un aigle à deux têtes.

— Le jour où cet oiseau n'aura plus qu'une tête, nous aurons gagné, dit-il en rompant les cachets.

Ce qu'il découvrit dut lui sembler incroyable car il recommença plusieurs fois sa lecture tandis qu'un sourire transformait petit à petit sa face burinée de vieux combattant.

— Et on dirait que ce jour est proche, murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même. On va enfin attaquer ces foutus Galaniens et les renvoyer chez eux ! Ça s'arrose, non ?

Alors, sans que Blade puisse voir d'où il les sortait, son interlocuteur fit voir le jour à une bouteille d'un alcool ambré et deux verres bientôt remplis à ras bord.

— On le distille nous-mêmes, commenta-t-il en trinquant. Il est peu raide mais ça remet les idées en place !

Imitant l'officier, Blade avala son verre d'un trait. Il crut d'abord avoir bu de l'eau. Jusqu'à ce qu'un torrent de lave lui dévaste les entrailles.

— Ça décape, hein ? rigola Amos en le resservant d'office. Buvez ! Dans les incendies, il faut toujours employer la technique du contre-feu. Buvez, je vous dis... ou je vais croire que vous êtes un mauvais patriote !

Embarrassé, Blade finit par s'exécuter sous le regard goguenard de son interlocuteur, lequel n'avait pas tort car cette seconde rasade stabilisa les effets ravageurs de la précédente.

— Au fait, je ne vous ai même pas demandé votre nom, fit Amos. J'espère que vous voudrez bien m'excuser.

— Je m'appelle Blade. Richard Blade.

— Eh bien, mon cher Blade, vous me posez un sérieux problème. Et vous savez pourquoi ?

— Heu, non ; pas vraiment.

— Parce que d'après le document que vous venez de me remettre, vous devriez vous mettre sous mes ordres...

— Si c'est inscrit...

Amos hocha longuement la tête.

— Noir sur blanc, soupira-t-il en rivant son regard bleu délavé dans celui de Blade. Mais voilà : comment faire confiance à quelqu'un qui devrait normalement s'appeler Zacharie Dams ? Quelqu'un qui ne m'a même pas donné le mot de passe convenu ? Quelqu'un qui va être fusillé ?

Coincé, Blade se demandait comment se sortir de ce guêpier lorsque l'autre ajouta :

— Du moins qui devrait l'être... si je ne faisais confiance à mon instinct et au fait qu'il voyage avec Emory Bannock... Si vous m'expliquiez, mon garçon ? Mais tachez d'être convaincant !

Assis sur un coin de son bureau, les bras croisés, le général Amos considérait Blade avec perplexité.

— Tout ça se tient mais j'ai du mal à croire à votre qualité d'observateur, finit-il par grogner.

C'était évidemment le point faible de l'histoire. Un point qui demeurerait difficile à éclairer autrement que par une vérité non recevable.

Blade se demandait comment il allait justifier de son état, de son origine, lorsque Amos reprit la parole.

— Vous savez, depuis le temps que je sers, j'ai côtoyé tellement d'hommes que je sais rien qu'en croisant leur regard de quel bois ils sont faits. Je n'aurais pas la morgue de prétendre que je ne me suis jamais fourvoyé mais cela n'a finalement fait qu'affiner mon jugement... Je pense aussi que chacun a droit à un jardin secret... Pour toutes ces raisons, je vais vous éviter le peloton d'exécution.

— Je vous remercie, fit bêtement Blade.

Amos leva la main.

— Tssst, tssst... C'est d'autant moins le moment de mollir que je vais vous confier une mission. Une mission qui va coller avec votre

prétendu poste d'observateur en respectant votre neutralité. Je voudrais que vous rameniez Emory Bannock chez elle, à Kodiak.

— Mais, c'est en plein territoire galanien ! fit Blade en jetant un coup d'œil à une des cartes épinglées sur le mur.

— En plein, approuva son interlocuteur en baladant son doigt sur une autre carte. On peut même dire que c'est, de par sa position sur l'estuaire du fleuve Onslow, sinon la capitale du Katptak, du moins la tête de pont de la défense galanienne. Le jour où Kodiak tombera, les Galaniens ne pourront plus être ravitaillés par voie maritime et on peut considérer qu'ils seront définitivement réduits.

Un détail tarabustait Blade.

— Dans ces conditions, j'ai du mal à comprendre que vous laissiez Emory Bannock libre de ses mouvements : c'est une Galanienne, non ?

Amos considéra Blade d'un œil à nouveau suspicieux.

— Je me demande d'où vous débarquez pour sortir de pareilles bourdes. Vous me faites l'effet d'être un drôle d'observateur...

Se saisissant d'une queue de billard qui dépassait de sous un monceau de feuillets, il la pointa sur le territoire Katptak.

— Cette contrée était au départ composée de provinces de plusieurs nations, expliqua-t-il. Puis des intérêts politiques ont modifié l'ordonnancement des choses. Toutes les provinces sont devenues terres galaniennes mais les biens acquis par les émigrants de la première heure leur sont demeurés. Les biens ainsi que les fonctions, en échange évidemment d'un soutien ou au moins d'une bienveillante neutralité...

Blade approuva du chef.

— Si j'ai bien compris, les Bannock ne sont pas Galaniens.

— Ils font partie de l'importante communauté céranienne. Morvil Bannock est une figure importante de Terra Nova. Un homme juste, intègre, et très doué pour le commerce. Il est propriétaire d'une importante chaîne de comptoirs. Par ce biais, il traite avec pas mal de trappeurs mais également avec un bon nombre de tribus autochtones sur lesquelles il possède un grand ascendant...

« Ce que je voudrais, puisqu'il semble que Bannock ait une dette envers vous, c'est que lui arrachiez la promesse de tenir les Natifs en dehors du conflit. On aura bien assez à faire avec les Galaniens sans avoir à se défier de hordes de guerriers capables de se déplacer sans émettre le moindre son. Vous ne le savez peut-être pas mais certains

natifs progressent sans toucher le sol. Il faut le voir pour le croire. C'est un problème de concentration à ce qui se raconte. Vous comprendrez dès lors que le soutien de Bannock nous tirerait une sérieuse épine du pied.

— Vous croyez sincèrement qu'il a ce pouvoir ?

— Assurément. Il n'a jamais fait de différence entre une peau vendue par un trappeur et une autre amenée par un Orlik ou un Ukuro. Il n'a jamais payé à la tête du client et cela lui a valu de solides amitiés chez les Natifs.

Blade demeura un moment pensif. Finalement, on ne lui demandait rien de très compliqué. Pas même de prendre parti, ce qui l'arrangeait un peu car il n'avait pour l'heure qu'un seul son de cloche. Et même s'il trouvait Emory plutôt craquante. Un point de détail l'effleura alors qu'il mit sur le tapis.

— Si Bannock est à ce point ami avec les tribus de Terra Nova, pourquoi les Agukos s'en sont-ils pris à sa fille ?

Amos inspira profondément.

— Il y a des tribus qui n'acceptent pas les pionniers, les Agukos sont de celles-là, avec les Socorros et quelques autres. Dans le genre, les Socorros sont de loin les plus redoutables, qui écorchent vif leurs prisonniers. Mais les Agukos ne sont pas des tendres non plus, surtout avec les femmes. Je pense qu'ils auraient, après mille sévices, débité Emory en morceaux et se seraient arrangés pour les faire régulièrement parvenir à son père. C'est pourquoi vous avez une chance de le convaincre...

— Et comment je vais entrer dans cette citadelle galanienne ?

— Vous êtes bien arrivé jusqu'ici, vous vous débrouillerez. Et puis la fille Bannock est un gage de sécurité. D'ailleurs vous devriez aller la retrouver, j'ai donné des ordres pour qu'on soit aux petits soins pour vous deux. J'aimerais que vous partiez demain à l'aube...

Comme Blade s'apprêtait à sortir, il s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Avez-vous pensé, général, que ce que vous me demandez repose uniquement sur un sentiment de confiance ? fit remarquer Blade. Et qu'une fois l'enceinte de Fort Gull franchie, je serai libre d'aller où bon me semble ?

Amos réprima un bâillement.

— Je suis militaire, donc stratège avant tout. Je vous donnerai un pacte de non-agression à faire signer par Bannock. Inutile de vous dire

que je connais son paraphe. Et pour être sûr que vous vous acquitterez en tous points de votre mission, je vous ai fait avaler une assurance-retour.

« À l'heure qu'il est vous avez de minuscules bestioles accrochées à votre paroi stomacale. Dans un premier temps, nos bikars, c'est leur nom, vont demeurer inactives, étourdies par les sucs gastriques. Puis elles vont s'accoutumer et devenir franchement féroces. À partir de là, il leur faut en général trois jours pour causer des perforations irréversibles. Vous disposez donc en gros de six jours avant d'avoir des ennuis. C'est deux fois plus qu'il n'en faut pour aller et revenir. Au retour, je vous ferai boire une décoction qui vous libérera à tout jamais de ces parasites. Vous voyez quelle place je laisse à la confiance dans mes tractations... Maintenant, si vous voulez bien fermer la porte avant que les courants d'air ne fassent s'envoler tous mes documents : j'ai horreur du désordre !

CHAPITRE VI

Il avait plu une partie de la nuit et les premiers rayons du soleil faisaient fumer la nature.

— Ça sent bon, vous ne trouvez pas, Richard ? fit Emory Bannock en sautant par-dessus une roche qui affleurait le sol.

— Si, bien sûr, grogna Blade, l'air aussi enjoué qu'un malade qui vient d'apprendre qu'il est atteint d'un cancer généralisé.

— C'est le moment de la journée que je préfère... Vous avez déjà pensé qu'un jour c'était comme une vie à petite échelle ? La naissance le matin, et la mort avec la nuit...

— C'est beau.

— Vous vous moquez de moi !

— J'aurais trop peur de déplaire à votre papa.

— Je suis capable d'exister par moi-même !

— C'est la devise de tous les enfants gâtés.

La jeune femme jeta un regard appuyé sur son compagnon.

— Vous ne m'aimez pas, hein ?

— Quelle idée !

— Si, si : je le sens bien. Vous ne m'avez même pas complimentée pour ma nouvelle robe.

Blade soupira. Sous n'importe quelle latitude, l'éternel féminin demeurait une constante incontournable.

— Je vous ai aidée à la choisir, rappela-t-il. On y a passé assez de temps !

Effectivement, la veille, une fois son entretien avec le général Amos terminé, Blade avait rejoint la jeune femme au réfectoire du Fort. Après un copieux petit déjeuner, elle l'avait traînée au Comptoir de l'endroit, un commerce où son père avait une part d'intérêts et, après avoir essayé tout ce que le magasin comptait de nippes et autres fanfreluches, elle s'était enfin décidée pour une robe en cotonnade qui

lui seyait autant qu'une minijupe à un haltérophile.

Ensuite, elle avait tenu à le rhabiller, lui. Dans un style heureusement plus classique, basé sur le côté pratique.

Il s'était à quelque chose près retrouvé vêtu comme avant mais avec du neuf. Il avait dû se battre pour ne pas se retrouver affublé d'un bonnet en peau de castor.

Après quoi ils avaient pris un bain, l'un après l'autre, car la salle d'eau réservée aux officiers ne comportait qu'une seule baignoire. Là encore, Blade avait dû attendre que la jeune femme en ait fini de se récurer, ce qui n'avait pas arrangé son humeur, avant de disposer des lieux.

Le soir, ils avaient participé à une sorte d'immense barbecue, fête donnée en l'honneur du raid annoncé sur le Katptak, manifestation ponctuée de danses et de chants souvent salaces, sous le patronage du général Amos et de ses officiers.

La pluie avait interrompu les libations. Amos avait alors entraîné Blade à l'écart pour lui remettre le document à soumettre à Morvil Bannock, en l'exhortant à se montrer persuasif, tout en minimisant la pression exercée sur lui par le biais des bikars. À l'écouter, il s'agissait juste d'une formalité.

Plus tard, couché sur une paille dans une remise proche des écuries, Blade avait eu du mal à trouver le sommeil. D'abord parce que les chevaux étaient bruyants et que des tas de rongeurs couraient partout sur le plancher du grenier ; ensuite parce qu'il avait du mal à se faire à l'idée que ses entrailles servaient de points d'ancrage à des bestioles presque aussi voraces que des piranhas. Il avait alors pris conscience de l'angoisse des cancéreux. Conserver un moral intact dans une telle conjoncture relevait de l'exploit. Ou peut-être de l'inconscience...

Il était pratiquement parvenu, sinon à admettre les faits, du moins à les minimiser, se disant que ce qu'on exigeait de lui n'était finalement qu'une mission de plus.

Après tout, chaque translation comportait plus de risques que ce raid en territoire ennemi. C'était presque un travail de représentant de commerce. À la seule différence qu'il n'avait rien à vendre, juste à tenter de convaincre. Amos ne pourrait lui en vouloir du refus de Bannock. En fait, la difficulté résidait juste dans le timing. Il ne faudrait pas traîner, éviter les impondérables. Ou les aplanir. Il était coutumier du fait.

Rasséréné, il allait enfin plonger dans un sommeil réparateur lorsqu'un signal d'alarme s'était déclenché dans son esprit, l'asseyant sur sa paille, couvrant son corps de sueur.

Il venait de se demander ce qui se passerait si jamais les ordinateurs de Lord Leighton le rappelaient avant qu'il soit revenu à Fort Gull ?

Du coup, il avait passé le reste de la nuit à se miner, ne s'endormant que pour se réveiller une poignée de minutes plus tard, l'estomac déjà noué, avant même que les parasites qui squattaient ses entrailles, n'aient commencé leur travail de sape.

Ce qui expliquait son manque de chaleur actuel.

Une tiédeur dont la jeune femme ne voulait pas tenir compte.

— Il est temps que je m'assume, dit-elle, et que je m'habille comme une femme. C'est agréable de sentir l'air vous caresser les cuisses... Vous trouvez que j'ai de belles jambes ? s'enquit-elle en se retournant, sa robe relevée à mi-cuisses.

— Elles vous portent, c'est le principal, grogna Blade énervé par cette discussion oiseuse.

— Pourquoi vous êtes si nombreux à reluquer les danseuses dans les beuglants, alors ?

— Ce sont des artistes.

— Tu parles ! La plupart ne sont même pas capables de se trémousser en rythme.

— Je ne vais jamais dans les beuglants.

— Ça ne m'étonne pas ! Vous êtes ce qu'on appelle par chez nous un « serré-du-trou ».

L'expression sortit Blade de sa torpeur.

— C'est vraiment l'impression que je donne ? s'étonna-t-il.

— Vous êtes tout rentré, tout chagrin. Ce n'est tout de même pas la perspective d'affronter mon père qui vous mine à ce point ?

— Vous êtes au courant ?

— C'est dans l'ordre des choses.

— Et vous pensez qu'il acceptera ?

La jeune femme gonfla les joues.

— Tout dépendra de vos arguments. Mais je m'étonne qu'un observateur joue les entremetteurs, ajouta-t-elle perfidement.

— J'essaie juste de rendre la lutte plus égale, se défendit Blade.

Il s'ensuivit une longue plage de silence, chacun s'ensevelissant dans ses pensées. Calme qui dura jusqu'à ce qu'ils arrivent au bord d'une faille qu'il fallait franchir en se risquant sur deux troncs d'arbre abattus en travers.

— Il n'y a pas d'autres passages ? s'inquiéta Blade.

— Si mais ça fait un long détour et on risque moins par ici.

— Moins que quoi ? rauqua Blade réellement impressionné par le vide vertigineux qui s'ouvrait devant leurs pieds.

— Il faut être fou pour passer là, personne ne se risquerait à nous tendre une embuscade.

— Je préférerais affronter une armée.

La jeune femme eut un haussement d'épaules.

— Il n'y a que le premier pas qui coûte, venez, dit-elle en s'avancant sur le double pont improvisé.

La gorge sèche, Blade l'observa un moment avant de se décider à l'imiter. Parvenue au milieu du rudimentaire ouvrage, elle dut même de nouveau l'étriller de la voix pour qu'il consente à s'ébranler.

Jetant un ultime regard au fond du précipice, où une mince couche d'eau miroitante courait sur un lit de rochers sombres, il se risqua sur les troncs en retenant son souffle. Il n'avait jamais eu, jusque-là, la notion de vertige et ne comprenait pas cette soudaine phobie.

Comme il progressait lentement, le souffle court, raide, quasi tétanisé, il lui revint en mémoire ce qui venait de lui arriver avant son transfert, l'épisode du saut en parachute, et il en déduisit qu'il payait rétrospectivement les peurs accumulées alors.

Il avait atteint la moitié du chemin lorsqu'une indicible terreur s'empara de tout son être. Il se bloqua alors, incapable du plus infime mouvement.

Parvenue sur l'autre rive, la jeune femme comprit tout de suite ce qui arrivait.

— Je vais chercher une branche, je reviens ! lança-t-elle, affolée.

Statufié sur ses deux appuis, Blade n'entendit qu'un vague brouhaha. Il n'était plus sensible à son environnement. Ce qui lui venait de l'extérieur ne franchissait pas la barrière élevée par sa soudaine terreur. Il n'était plus qu'un bloc de panique. Il ne savait plus rien, sinon qu'il ne lui fallait surtout pas abaisser son regard, ne pas se

laisser happer par ce vide qui ne songeait qu'à l'attirer dans ses rets invisibles.

Malgré son état cotonneux, un sifflement lui parvint qu'il ne put identifier.

Comprenant que son salut résidait peut-être dans un maximum de concentration, il s'efforça de donner une image à ce qu'il venait de percevoir. Une étoffe froissée. Des ailes d'oiseau.

Un nouveau sifflement l'empêcha d'aller plus loin dans ses comparaisons.

Il ressentit alors une poussée au niveau de l'épaule gauche, un choc pas très violent qui suffit cependant à le déséquilibrer.

Bouche ouverte, les yeux écarquillés, il battit désespérément des bras avant de plonger dans le vide, une flèche plantée dans le haut de l'épaule.

CHAPITRE VII

L'emprise de sa camisole phobique rompue par une douleur qui lui ravageait l'épaule et une partie de la nuque, Blade retrouva ses réflexes.

Donnant un violent coup de reins, et lançant sa main droite à la désespérade, il réussit à se raccrocher *in extremis* à l'un des deux troncs. Il crut qu'on lui arrachait le bras, serra les dents à s'en faire péter les mâchoires.

Heureusement, ses doigts se refermèrent sur la base d'une ramure mal élaguée et, tout en se balançant comme un gorille qui vient de changer de branche, surmontant la douleur, il parvint à ceinturer le second tronc de son autre bras, s'assurant un répit relatif.

Reprenant son souffle, ayant du mal à ordonner ses idées, il se demandait comment il allait se sortir de ce mauvais pas lorsqu'il sentit le bois vibrer sous ses doigts.

Interdit, il aperçut alors une silhouette entre le vide qui séparait les troncs.

Un trou en guise d'estomac, il identifia alors un des guerriers Agukos auxquels il avait soustrait Emory Bannock. Il était reconnaissable aux bracelets en argent qu'il portait à chaque poignet.

Se déplaçant sur le pont de fortune comme s'il courait sur le sol, il arriva bientôt à la hauteur, s'accroupit sans un mot, son regard rivé dans celui de Blade.

Il s'ensuivit alors un échange chargé d'une dramatique intensité malgré le peu de champ visuel que laissaient les deux troncs.

Puis les lèvres du guerrier se retroussèrent sur des dents bizarrement taillées en pointe qui évoquaient irrésistiblement la découpe d'une lame de scie ou la denture d'un requin.

Alors, dans le silence le plus total, n'ayant dans les oreilles que le tam-tam de son propre cœur, Blade vit la main de l'homme se porter derrière son cou et revenir fleuri d'une flèche certainement semblable à celle qui était plantée dans la partie supérieure de son épaule

gauche.

La prenant en son milieu, délicatement, comme un écolier se saisissant de son premier stylo-plume, le guerrier commença à titiller les mains de Blade de la pointe de son arme tout en accentuant son sourire au fur et à mesure qu'il augmentait la force de ses coups.

Puis, changeant soudain de registre, l'homme glissa la flèche entre les troncs, positionna la pointe au milieu du front de sa victime, la fit tourner entre ses doigts jusqu'à ce qu'une goutte de sang perle de la blessure ainsi occasionnée.

Alors, satisfait, le guerrier laissa l'extrémité de la flèche descendre, suivre l'arête du nez, avant de se planter entre les lèvres de Blade. Butant contre les dents serrées de sa victime, l'homme perdit son sourire. Se servant de la paume de son autre main comme marteau, il entreprit de forcer le passage, finit par y parvenir.

La pointe ayant pénétré, le reste suivit doucement, ramenant un franc sourire sur la face de l'Aguko.

Affolé, Blade sentit le métal froid des barbillons glisser sur sa langue. Un goût de sang se répandit dans sa bouche. Jamais il ne se souvenait avoir été en si mauvaise posture.

Mais l'heure n'était guère propice à l'évocation du passé. Il s'efforça de se concentrer sur une seule idée : trouver une solution pour se sortir de cette passe pour le moins mortelle à brève, très brève échéance. Sa position ne lui laissait pas beaucoup de latitude. Il pouvait juste tenter d'attraper son adversaire par un pied, mais c'était un quitte ou double car s'il ne réussissait pas, le balancement provoqué par la manœuvre lui ferait à coup sûr lâcher prise ; et s'il avait la chance de parvenir à déséquilibrer son tortionnaire, il risquait de plonger avec lui.

La pointe de la flèche vint lui chatouiller le fond de la gorge, lui provoquant une insupportable série de haut-le-cœur, nausées qui lui essorèrent l'estomac tout en lui émerisant le corps. Il sentit ses forces l'abandonner, ses doigts glisser sur l'écorce rêche des troncs.

Comprenant qu'il allait tomber d'une seconde à l'autre, et poussé par un intarissable instinct de conservation, il profita de ce que son adversaire, sadique, avait momentanément relâché sa pression pour puiser dans ses ultimes ressources et entamer un mouvement de balancier qui lui permit de ceinturer les troncs de ses jambes.

Soulagé, il lut tout d'abord une vive contrariété sur le visage aux pommettes saillantes de l'Aguko. Mais ce dernier sembla finalement

s'accommoder de cette nouvelle donne qui lui offrait d'autres champs d'expérience.

Abandonnant la bouche de sa victime, il amena la pointe cuspidée du trait sur son ventre, lui larda l'abdomen de coups tout juste destinés à le faire réagir.

Puis, avec gravité, il cibra le cœur.

Épuisé, Blade comprit qu'il avait cette fois atteint le bout du voyage. Il savait à présent ce que peut ressentir un taureau lors de la mise à mort. Il ne lui restait à ce stade qu'une seule solution : se soustraire à l'assaut final en laissant les troncs lui glisser des mains. Mais il n'était pas sûr d'avoir assez de force dans les jambes pour se retenir. Et puis, de toute façon, son adversaire resterait maître du jeu.

Il décida alors de le priver de ce plaisir et de se laisser tomber.

Au moins en mourant, aurait-il la « consolation » de frustrer son adversaire...

Guettant dans l'œil du guerrier l'étincelle qui précéderait le coup de grâce, il s'apprêta au dernier plongeon de son existence.

La lueur fulgura soudain mais il n'eut pas le réflexe escompté. La vie plus solidement chevillée au corps qu'il le pensait, il se surprit à ne lâcher que sa main gauche, donnant à son buste une inclinaison qui, si elle n'empêcha pas la flèche de lui érafler la poitrine, lui évita tout de même de se faufiler entre ses côtes pour se ficher dans son cœur.

Pour la première fois, l'Aguko perdit son flegme. Un grognement sanctionna son dépit. Il était d'autant plus énervé que la déroboade de son gibier l'avait privé de sa flèche, laquelle, accrochée à sa veste de peau, lui avait filé entre les doigts.

Enragé, il tira une hachette d'un étui fixé sur son flanc droit, la brandit et l'abattit sans plus atermoyer sur la main droite de Blade.

Le choc ébranla tout l'ouvrage. Et, bien qu'il ait au tout dernier moment reculé sa main, Blade ne put retenir un cri.

Furieux de ce nouvel échec, le guerrier redoubla d'énervement lorsqu'il ne parvint pas à dégager aussi vite qu'il l'aurait désiré le fer de son arme profondément fiché dans le bois.

Blade aurait bien aimé mettre ce répit inattendu à profit mais sa situation n'était pas si favorable qu'il puisse se lancer dans une contre-attaque sérieuse.

L'esprit chamboulé, il entrevit cependant une possibilité de riposte en récupérant la flèche perdue par son adversaire, coincée pour

l'heure entre sa tunique et son torse.

C'était chose faite lorsque le guerrier poussa un cri de joie en brandissant sa hache de nouveau en état de servir.

Renonçant dès lors à engager une hypothétique offensive, Blade concentra son attention sur son adversaire, dans le but évident de réitérer son esquive.

Mais l'autre n'était pas moins rusé, qui se lança d'abord dans un simulacre d'assaut bloqué à mi-course et réenclenché à l'instant précis où sa victime changeait de point d'appui.

Alors, n'ayant plus le temps matériel de se garantir, ou même de s'assurer avec son autre main, Blade n'eut plus d'autres recours que de se lâcher en resserrant autant qu'il pouvait le ciseau de ses jambes.

Ce qui se passa alors ne fut qu'une somme de détails qui s'inscrivirent dans sa conscience comme des flashes sur une rétine.

Il eut d'abord l'impression qu'il plongeait dans le vide.

Que son cœur se décrochait.

Que ses jambes allaient se séparer de son corps.

Que ses entrailles écrasaient ses poumons.

Qu'un serpent surgi du néant s'enroulait autour de son cou pour le tirer vers les profondeurs de la faille.

Balancé d'une rive à l'autre, il perdit ses repères, souhaita que tout finisse. Il fut exaucé en voyant le guerrier Aguko s'éloigner, rapetisser à sa vue. Il ferma les yeux et hurla alors à s'en faire claquer les cordes vocales, à s'éclater les veines. Son cri se répercuta sur les parois de la faille comme une balle sans cesse renvoyée.

Puis il y eut le choc de l'impact. Un bruit insupportable. Comme une succion inversée.

Et plus rien.

Rien qu'un silence sépulcral bientôt troublé par une voix venue d'ailleurs.

— Ça va, Richard ?

Il fallut un moment à Blade pour comprendre qu'on s'adressait à lui. Ouvrant les paupières, il découvrit Emory Bannock au-dessus de lui. Agenouillée sur les troncs, elle lui tendait une ramure de bonne taille en guise de perche.

— Ça va ? s'inquiéta-t-elle de nouveau.

Le sang à la tête, Blade eut besoin de quelques secondes pour réaliser qu'il était encore de ce monde.

— Ça va, mais je ferais pas ça tous les jours, grogna-t-il.

Se cassant en deux, il saisit alors de l'extrémité de la branche, se laissa remonter jusqu'à ce qu'il puisse de nouveau faire corps avec les troncs.

Une fois là, semblable à un nageur en difficulté qui vient de s'accrocher à une bouée salvatrice, il prit le temps de souffler.

— J'ai cru que c'était moi qui tombais, dit-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il était tellement acharné à votre perte qu'il ne pensait plus à moi. Il m'a vue au dernier moment mais je n'ai eu aucune peine à le bouter hors de mon chemin. À chaque Rendez-Vous, je gagne tous les tournois de joute.

Tremblant de tous ses membres, secoué nerveusement, Blade attendit encore quelques minutes avant de fournir la somme d'efforts qui le ramena sur le pont de fortune.

Puis, accroché à elle, il termina de traverser, gagnant enfin la terre ferme. Là, incapable de parcourir un mètre de plus, il s'effondra, les jambes fauchées par un stress foudroyant.

— Vous auriez dû me dire que vous ne supportiez pas le vide, fit la jeune femme.

— Je ne le savais pas moi-même, révéla Blade en essayant d'empêcher ses dents de claquer et écrasant entre ses doigts une poignée de terre arrachée au sol.

La jeune femme le considéra un moment avec gravité avant de se pencher sur lui et de s'intéresser à la flèche qui demeurerait plantée dans la partie supérieure de son épaule gauche.

Avant, elle le débarrassa de la musette de cuir dont la lanière s'était enroulée autour de son cou lors de sa séance involontaire de cochon pendu, et qu'il avait assimilée à un serpent.

Palpant délicatement la blessure, elle ne mit pas longtemps à établir un diagnostic.

— Ce ne sera rien, la pointe est ressortie, dit-elle pour le rassurer.

C'était inutile car, littéralement anesthésié par le choc en retour, Blade ne se rendait compte de rien.

Profitant de cet état, elle brisa le trait puis parvint à dégager la

blessure. Ensuite, elle s'affaira à confectionner un cataplasme à l'aide de terre et de mousse imbibée de jus de lichens.

Comme elle remontait la tunique de Blade afin de disposer son emplâtre, elle découvrit son torse entaillé par l'autre flèche, ne put s'empêcher d'y passer la main.

Le contact de ses doigts électrisa Blade qui cessa soudain de trembler en même temps qu'il relevait la tête.

Leurs regards se rencontrèrent et, sans qu'un seul mot soit prononcé, la jeune femme se débarrassa du cataplasme avant d'enlever sa robe.

Nue, et toujours dans un silence de cathédrale, elle aida son compagnon à se débarrasser de son pantalon.

Après quoi, elle le contempla longuement avant de se saisir de son membre dressé sur lequel elle s'empala sans autre forme de procès.

*
* *

— On ne m'a jamais soigné de façon aussi merveilleuse, souffla Blade lorsque leur chevauchée les eut amenés aux portes du plaisir et qu'ils reposaient, à demi foudroyés, l'un contre l'autre.

— La femme est bonne pour tous les maux de l'homme, dit la jeune femme.

— C'est une jolie formule. Je ne l'oublierai pas.

— C'est un proverbe Apataki. Le préféré d'Anuka.

Comme Blade la fixait, interrogateur, elle précisa :

— C'est le fils aîné du chef de la tribu Apataki. Je suis pleine de lui.

Blade s'assit, jetant un regard médusé sur sa compagne.

— Je ne savais pas, dit-il, gêné.

— Personne ne sait. Sauf lui, ajouta-t-elle en caressant amoureuxment son ventre. Je suis sûr qu'il m'entend, sourit-elle en relevant la tête.

Décontenancé, Blade cherchait ses vêtements éparpillés alentour lorsque la jeune femme lui bloqua l'avant-bras.

— Tout à l'heure, c'était pour chasser le mauvais œil, maintenant il faut penser à notre propre satisfaction.

— Mais...

Les lèvres de sa compagne se refermant sur son sexe mirent fin aux timides protestations de Blade.

CHAPITRE VIII

La nuit les surprit alors qu'ils arrivaient en lisière de forêt et que s'étendait devant eux une prairie à l'herbe haute et grasse qui descendait en pente douce jusqu'aux eaux calmes d'un immense lac.

— On va passer la nuit là, annonça soudain la jeune femme en s'accoudant au tronc d'un sapin.

— Il faut combien de temps pour rejoindre Kodiak ? s'inquiéta Blade.

La jeune femme eut une moue.

— En partant demain à l'aube, nous y serons le soir. Tu es déjà fatiguée de moi ?

— Amos m'a demandé de faire vite.

— Ceux de l'Alliance veulent certainement attaquer avant que les renforts Galaniens arrivent.

Blade, qui pensait surtout à son cas, c'est-à-dire à ces foutus parasites installés sur les parois de son estomac, releva malgré tout l'information.

— Les Galaniens attendent des renforts ?

— En tant qu'observateur, tu devrais le savoir, musa la jeune femme. Mais renforts ou pas, Kodiak est une citadelle imprenable.

— Décréter l'impossibilité c'est une incitation à baisser les bras. Aucune ville n'est imprenable. Il y a toujours un moyen, il suffit juste de réfléchir.

— Peut-être. En attendant, si on ne veut pas dormir à la belle étoile, il va falloir nous remuer.

Se pliant aux ordres de sa compagne, Blade tailla des pieux, des ramures que la jeune femme assembla astucieusement pour en faire une hutte digne de ce nom.

Ensuite, ils mangèrent de la viande fumée et des crêpes froides récupérés au Fort car il n'était pas question d'allumer un feu.

Ce frugal repas, arrosé d'un curieux vin de champignons, terminé,

ils demeurèrent encore un moment à l'extérieur à contempler la nature et le ciel.

— Les Apatakis prétendent que les étoiles sont les yeux de la nuit, dit la jeune femme.

— Ils ont le sens de la formule.

— La sagesse, aussi.

Blade se tourna vers sa compagne.

— L'enfant, c'est pour ça ?

— Je connais Anuka depuis que j'accompagne mon père dans ses tournées. C'est un garçon bien plus évolué que la plupart de ceux qui se prétendent civilisés. Je l'aime beaucoup.

— Beaucoup, ce n'est quelquefois pas suffisant.

— C'est sûrement assez pour aller de l'avant. Nous ne connaissons qu'une partie infime de Terra Nova. En fait, depuis notre arrivée sur ce sol, préoccupés par de basses querelles d'intérêt, nous ne faisons que piétiner. Piétiner et nous battre. Moi je voudrais aller au-delà. M'enfoncer dans ce pays neuf, ouvrir de nouvelles voies en changeant les mentalités. Nous avons tous besoin les uns des autres, on ne peut bâtir une nouvelle nation sur des massacres. Tu dois me trouver stupide ?

— Pleine de bon sens... mais j'ai peur encore une fois que ce ne soit pas suffisant.

— Pour quelqu'un qui prétend que ce sont les autres qui décrètent les choses impossibles...

— Touché ! Tu as raison : va au bout de tes rêves.

— C'est plus dur car j'ai été élevée comme un garçon. Et maintenant il faudrait que je rentre dans le rang, que je colle à l'image que notre société attend de moi. Une société qui entend changer de décor sans se transformer.

— On est tous un peu en porte-à-faux. Et pétris de contradictions.

La jeune femme fixa Blade.

— Qui es-tu, exactement ?

La question mit le principal acteur du Projet DX dans l'embarras.

— Une sorte de voyageur, soupira-t-il. Un visiteur. Quelqu'un qui passe.

— Tu viens bien de quelque part...

— Oui. D'un endroit très lointain.

— Qu'est-ce qui te pousse à aller voir mon père, alors ? Pourquoi tu ne rentres pas tout bonnement chez toi ?

— Les risques du voyage, répondit Blade. On est bien obligé de s'impliquer à un moment ou à un autre.

— Tu veux dire que tu as pris le parti de ceux de l'Alliance ?

— Ce me semble être le chemin de la liberté. De l'endroit d'où je viens, on respecte cette idée.

— La liberté pour qui ? On finira par exterminer les Natifs.

— Tu es là pour aller contre.

— Tu crois que c'est possible ?

— Il suffit souvent d'un seul exemple. Si tu ne réussis pas, personne n'y parviendra.

— Je me sens fatiguée d'un seul coup, pas toi ?

— Je suis mort.

La jeune femme lui jeta un regard salace.

— Pas de partout, j'espère ?

— Attends, tu es enceinte...

— Et alors ? Un bébé a besoin de beaucoup de semence pour bien lever.

— Celle de son père.

— Toutes les semences ! La jalousie n'a pas cours chez les Apatakis. D'ailleurs, Anuka aura d'autres épouses lorsqu'il sera chef.

— Et tu le supporteras ?

— On verra à ce moment-là ! Viens, maintenant : j'ai envie.

Incapable, de par son éducation, de résister à une femme, surtout lorsqu'elle était jolie et aussi experte que Emory Bannock, Blade s'enfonça à son tour dans la hutte de fortune.

*

* *

Blade ne sentait plus ses bras.

Par contre son dos et sa nuque se rappelaient sans cesse à son bon souvenir. Un authentique bloc de douleur.

Plusieurs fois, il avait décidé de tout planter là, mais l'amour-

propre, doublé d'une volonté de fer, l'avaient incité à continuer. Il se voyait mal renoncer alors que sa compagne œuvrait sans se désunir.

Il pesta mentalement. C'était vrai qu'elle avait tout d'un garçon ! Enfin au niveau du caractère. Car pour le reste, elle était plutôt bien tournée et aussi inventive que la plus perverse des courtisanes.

La nuit avait été chaude mais courte. Et lui commençait juste à s'enfoncer dans les brumes du premier sommeil lorsqu'elle l'avait secoué comme une salade. Il s'apprêtait machinalement à lui rendre un énième hommage quand elle l'avait carrément tiré au-dehors par les pieds, exigeant qu'il se lève.

Nu, frigorifié, étourdi, il avait mis un moment à réaliser qu'il fallait vraiment reprendre la route. Comme il lui opposait la noirceur de la nuit, et son manque de sommeil, elle avait raflé ses affaires et les siennes avant de s'éloigner.

Interdit, Blade l'avait vue se fondre dans l'obscurité avant de se lancer à sa poursuite. Comme, l'ayant rejointe, il tentait de récupérer son paquetage, elle l'avait serré contre elle sans dévier de sa route d'un seul pouce.

Décontenancé, il s'était alors contenté de la suivre se demandant où elle voulait en venir.

Une fois au bord du lac, il avait fini par exploser :

— Je n'ai pas besoin qu'on me force la main, pour prendre un bain !

Toujours silencieuse, elle avait déposé leurs affaires sur un tronc avant de descendre dans le lac. Là, sous ses yeux bouffis par le manque de sommeil, penchée, ses seins larges effleurant la surface, elle avait commencé à fouiller les eaux avec une application qui ne fit que renforcer sa perplexité.

— Tu cherches quoi : des écrevisses ?

Elle avait haussé les épaules.

— Si tu m'aidais au lieu de dire n'importe quoi ! Non, pas par-là : avance et reviens face à moi en écartant les jambes !

Suivant ses conseils, il avait fini par comprendre en sentant une forme dure se matérialiser contre la face interne de ses mollets.

— N'essaie pas de le remonter, tu le défoncerais ! Fouille à l'intérieur, il y a un rocher... Tu le sens ? Tu l'as ? Moi aussi ! À mon signal, on le lève ! Maintenant ! Ne le lâche pas surtout avant qu'on l'ait dégagé ! Là, on le balance près de la berge !

Une fois la roche ôtée, roche qui était en fait un lest d'une cinquantaine de kilos, ils s'étaient affairés à remonter le canot et à le vider de son eau.

— Quand on voyage beaucoup, c'est quelquefois plus pratique d'emprunter les voies fluviales, avait expliqué la jeune femme en récupérant deux rames à embout attachées aux entretoises. Il suffit simplement de se souvenir des endroits où l'on a caché ses différentes embarcations.

Ensuite, ils s'étaient séchés, habillés, avaient comme la veille avalé de la viande fumée et des crêpes froides avant de s'installer dans le canoë, la jeune femme devant, donnant le rythme, chacun ramant de son côté.

C'était là que le calvaire de Blade avait commencé. Familier de l'aviron, il se pensait résistant, mais la progression dans ce frêle esquif demandait d'autres vertus.

D'abord, il fallait suivre la cadence imposée par le rameur de tête, ensuite plonger correctement sa pagaie dans l'eau, la maintenir bien perpendiculaire à l'embarcation, et enfin et surtout tirer sur ses bras sans plus se poser de question, sans s'interroger sur le trajet qui demeurerait à parcourir, sans s'apitoyer sur ses muscles tétanisés, sur les ampoules que l'on sentait grossir au creux de ses mains, sans pouvoir se gratter ou essuyer les filets de sueur qui brûlaient les yeux avant de détrempier tunique et pantalon.

Si le présent n'avait rien d'une partie de plaisir, les débuts avaient été carrément catastrophiques. La maladresse de Blade, son manque de pratique, créait un décalage qui entraînait invariablement le canot du côté de la jeune femme, de quel bord qu'elle se positionne.

Ce qui avait alors mortifié Blade, c'était le manque de réaction de sa compagne. Mille fois elle avait remis le métier sur l'ouvrage, sans énervement, lui murmurant des conseils, lui prodiguant des encouragements.

Et comme il avait fini par exploser, elle lui avait simplement signifié que lorsqu'on veut vivre vieux en milieu hostile, il fallait apprendre à juguler ses émotions, que la survivance passait avant tout par le silence, principalement sur l'eau où les sons portent plus que partout ailleurs.

Comme elle avait envisagé un retour à la marche, qui multiplierait les distances mais se révélerait plus facile, Blade, piqué au vif, mais également sensible au gain de temps, avait pris sur lui jusqu'à se

synchroniser à la seconde sur les mouvements de la jeune femme.

Enfin, ils avaient pu partir.

Depuis, Blade vivait un véritable enfer.

Ils avaient depuis longtemps quitté le lac pour emprunter le fleuve Onslow, cours d'eau imprévisible dont la largeur passait du simple au double, ce qui poserait certainement un problème de navigabilité dans l'avenir.

Authentique machine à ramer, le regard vide, décervelé, Blade avait tout du zombi. Des bouffées de lucidité l'envahissaient parfois qu'il s'empressait de refouler en retenant sa respiration jusqu'à l'étouffement. Alors, à bout de souffle, migraineux, des phosphènes défilant devant les yeux, il s'acharnait à retrouver sa bonne condition, ou du moins à s'en approcher jusqu'à son prochain dérapage.

Il était dans une période zombi, c'est-à-dire complètement débranché, lorsque l'incident se produisit.

Un choc violent sur le flanc gauche le tira de ses brumes. Émergeant de ses ténèbres, il fut tout surpris de constater que la jeune femme était retournée vers lui et qu'il venait de se prendre un coup de sa pagaie. Simultanément, il observa que le canot était près de la berge, enfoncé sous la ramure tombante d'un curieux arbre à liane veloutée.

Voyant sa compagne lui intimer le silence d'un index en travers de la bouche, il retint le millier d'interrogations qui lui brûlait les lèvres et l'imita en prenant pied sur la berge à son tour avant de l'aider à remonter l'embarcation et à la tirer un peu plus loin, à l'abri d'un bosquet.

Alors, à travers le rideau feuillu, ils aperçurent bientôt une barque qui, bien qu'elle fût non pontée, avait la taille d'au moins cinq canots. Dix hommes, des Agukos, la faisaient progresser à l'aide de rames triangulaires.

Au beau milieu de l'embarcation, raide, les bras croisés sur le torse, se tenait un homme grand et long comme un jour sans soleil. Vêtu d'un manteau qui lui battait les mollets, constitué de plusieurs carrés d'une matière plus ou moins transparente qui n'était pas sans évoquer certains plastiques, il avait dans le maintien la force à la fois tranquille et arrogante des conquérants.

Il détourna soudain la tête vers eux et, malgré l'enchevêtrement de ramures, Blade eut l'impression que le regard noir de l'homme les

avait découverts.

— C'est Draz, le renseigna la jeune femme lorsqu'ils eurent suffisamment attendu pour s'exprimer sans danger.

— Comment l'as-tu repéré ?

— Le bruit des rames. Leur nombre les trahies.

— Il nous suivait ?

— Non, sinon il ne se serait pas découvert. À mon avis, il est pressé de rentrer...

— Que fait-il avec des Agukos ?

— C'est sa garde. Draz est une sorte d'éclaireur.

— Pour les Galaniens ?

La jeune femme avança les lèvres.

— Pour lui, surtout. Je pense qu'il joue son propre jeu. Il faut dire qu'il a ses raisons...

Comme Blade insistait et qu'il valait mieux laisser un peu de temps avant de remettre le canot à l'eau, sa compagne lui brossa le portrait de l'homme à l'insupportable regard.

La mère de Draz, une des premières émigrées galaniennes sur Terra Nova, avait été enlevée et violée par toute une tribu avant d'être libérée. Traumatisée, elle était revenue en Galanie et avait accouché de Draz. L'enfant avait alors été placé dans différents instituts d'ordinaire réservés aux orphelins de haute naissance. N'aurait-il pas été métissé que sa réputation l'aurait tout de même désigné à la vindicte de ses petits camarades d'infortune.

Grandissant dans les pires conditions, essuyant tous les quolibets, les pires injures, astreint aux plus viles corvées, l'enfant s'était forgé un caractère d'acier.

Caparaçonné de morgue et de mépris pour un entourage qui le considérait comme différent, rejeté malgré des études exemplaires, il était revenu à Terra Nova, qui était un peu sa mère patrie.

Là, il n'avait pas tardé à découvrir qu'il se sentait plus près de certaines tribus autochtones que de la société où il avait grandi. Il avait alors passé un accord avec les armées galaniennes et décroché un statut spécial d'éclaireur libre qui lui permettait de magouiller sans être jamais inquiété.

— Sa différence fait sa force sur ce continent, conclut la jeune femme à la fin de son exposé. On le hait mais on le craint, et c'est tout

ce qui compte à ses yeux. Il a réussi à s'imposer malgré tout. J'ai appris, lors d'un récent Rendez-Vous, qu'il avait des visées sur moi...

— C'est pour cela que les Agukos t'avaient enlevée ?

— Je pense plutôt que Draz voulait faire pression sur mon père.

— Pour obtenir ta main ?

— Non. Draz prend, il ne demande pas. Je crois plutôt qu'il a agi en fonction de ses intérêts, en tenant compte du contexte.

Comme ils avaient remis le canoë en écorce de bouleau à l'eau et s'apprêtaient à réembarquer, Blade s'inquiéta d'un détail qui lui trottait par la tête depuis un moment.

— Tu parles souvent de « rendez-vous », de quoi s'agit-il.

— C'est le rassemblement annuel des trappeurs. C'est là que se font les ventes de fourrures. Le lieu change tous les ans, en fonction des territoires de chasse. C'est une grande fête. Ces hommes, qui restent quelquefois des mois sans croiser personne, en profitent pour se défouler. Il n'est pas rare qu'ils dépensent la quasi-totalité de leur campagne de chasse en quelques jours. Des fortunes changent de mains.

— Ton père s'occupe de fourrures ?

— Il achète principalement. Il vendait également des denrées de première nécessité mais comme il pratiquait des prix trop bas, les compagnies galaniennes se sont arrangées pour qu'il ne soit plus approvisionné. Ça répond à tes questions ?

— J'imaginai quelque chose de plus romantique, dit Blade.

— Décidément, tu es toujours à contre-courant, sourit la jeune femme.

Et, sur ce, ils recommencèrent à ramer, ramenant l'embarcation en pleine lumière.

CHAPITRE IX

Ils arrivèrent en vue de la capitale du Katptak plus tôt que prévu si l'on songe que le soleil n'était pas encore au couchant.

Érigée sur une vaste île située au beau milieu du fleuve Onslow, Kodiak était une authentique forteresse.

En découvrant les hautes murailles hérissées de créneaux qui défendaient la cité, remparts pourvus de nombreux canons, Blade tempéra quelque peu son optimisme. L'affaire était loin d'être gagnée pour ceux de l'Alliance.

Le pied sur un débarcadère où la jeune femme avait ses habitudes, Blade commença à s'interroger sur ses chances de franchir l'espèce de pont-levis fermé à mi-hauteur par une herse d'acier et gardé par une poignée de soldats en uniforme rouge.

Comme il s'en ouvrait à sa compagne, cette dernière l'invita simplement à lui emboîter le pas.

En gagnant le pont-levis, Blade aperçut la barque des Agukos à un autre appontement. Mais il eut beau se dévisser la tête, il ne vit nulle part trace de Draz et de sa garde particulière.

Franchir le poste de garde se révéla enfantin. Un des gradés jeta un regard un peu appuyé sur Blade, mais le fait qu'il fût en compagnie de la fille Bannock semblait le meilleur laissez-passer.

Finalement, Amos avait vu juste en tablant sur la notoriété de la jeune femme...

Les remparts franchis, Blade fut surpris de l'importance de la superficie qui s'étendait entre les hautes murailles.

Guidé par sa compagne, ils s'enfoncèrent dans un dédale de ruelles basses éclairées la nuit comme le jour par des torches résineuses et parcourues de loin en loin par des patrouilles de soldats galaniens armés de longs fusils à baïonnette.

— Nous sommes dans la ville basse, le royaume de la maraudaille, prévint la jeune femme. C'est quelquefois plus dangereux de traîner ici que sur les territoires des tribus les plus féroces. Mais en plein jour, il

y a moins de risques. Et puis nous en sortirons bientôt.

Ils n'avaient pas parcouru dix mètres qu'un bruit de course effrénée les figea. Une silhouette surgit brusquement devant eux qui les télescopa avant de s'affaler sur le pavé rond et gras. Il s'agissait d'une fille plus jeune qu'Emory. Une très jolie brune. Dans sa chute, une bourse lui avait échappé qui collait au mocassin droit de Blade. Sa poitrine haletante témoignait d'un violent effort.

Ses poursuivants s'annoncèrent si vite qu'elle n'eut que le temps de se relever pour se fondre dans l'encoignure d'une porte cochère proche.

— Elle a filé par là ! s'écria Blade en désignant le départ d'une autre ruelle aux soldats galaniens tandis qu'il couvrait la bourse de sa semelle.

Habités à obéir, les membres de la patrouille se dirigèrent comme un seul homme dans la direction indiquée et l'on entendit bientôt plus d'eux que le son décroissant de leurs bottes.

— Je ne sais comment vous remercier, monseigneur, dit la jolie brune en s'adressant à Blade. J'ai bien une idée, mais je doute que ça plaise à votre dame !

Cela ne l'empêcha nullement de se coller contre lui et de l'embrasser à pleine bouche en lui glissant la main sur le sexe. Puis, rompant l'étreinte, elle se baissa pour récupérer le fruit de son larcin.

— Si tu as besoin de moi, demande Faustine ! souffla-t-elle avant de disparaître à son tour. Je paie toujours mes dettes.

Tout s'était passé si vite que Blade se demandait s'il n'avait été victime d'une hallucination. La voix cinglante de sa compagne le ramena à la réalité.

— Alors, il suffit d'un baiser pour que « monseigneur » tombe en pâmoison ? siffla-t-elle.

— Drôle de fille, non ?

— Une traînée, oui ! Doublée d'une voleuse. Tu ferais bien de compter tes dents !

— Une belle traînée, alors.

— Tu me dégoûtes !

— Je n'aimerais pas être à la place d'Anuka...

— Et pourquoi ça ?

— Parce que tu es plus jalouse qu'une tigresse.

La jeune femme eut un haussement d'épaules.

— C'est simplement que je n'aime pas qu'on se serve de mes affaires ! À présent on y va !

Blade dut courir pour la rattraper.

Chemin faisant, ils croisèrent des bâtiments austères et une place où se dressait une vaste estrade hérissée d'une demi-douzaine de gibets.

— Voilà où elle finira, ta conquête ! renauda Emory Bannock.

— On pend les femmes, ici ?

— On pend tous les gibiers de potence et les indépendantistes... et ceux qui œuvrent pour eux !

— Tu ne voudrais tout de même pas me voir pendu ?

— Je me le demande...

Heureusement, le décor se modifia soudain, changeant le comportement de la jeune femme.

À la ville basse succéda ce qu'on peut appeler un quartier résidentiel fait de larges avenues bordées de maisons bourgeoises qui n'étaient pas sans rappeler à Blade certaines demeures bostoniennes. Celle des Bannock n'était pas la moins cossue avec sa façade flanquée de bow-windows et son parc parfaitement entretenu. En franchissant la grille, Blade se demanda s'il ne venait pas de changer brusquement de dimension. L'intérieur conforta son dépaysement. Une nuée de domestiques visiblement occupés à préparer une réception s'abattirent sur eux, des autochtones pour la plupart, mais parfaitement intégrés si l'on songe que la mise de Blade amena dans leurs regards des lueurs de réprobation contenue.

Blade n'en finissait plus de tourner sur lui-même, admirant les tableaux, les boiseries, les lustres à pampilles, les sols marbrés, les tentures, les meubles, les bibelots, lorsque Morvil Bannock et son épouse apparurent au sommet de l'escalier de pierre qui menait à l'étage.

*

* *

Morvil et sa femme formaient un couple parfaitement assorti.

Lui était grand, bien découplé, le visage carré, les traits marqués par les épreuves, le soleil et le vent ; une chevelure blanche et léonine

lui conférait l'allure d'un patriarche, ou de l'idée que l'on se fait d'un meneur de population en quête d'un havre.

En le voyant, Blade sut immédiatement que cet homme-là devait exercer un grand ascendant sur les autres. Il avait en outre le regard délavé de ceux qui en ont trop vu mais il savait vous fixer de telle façon que son authenticité ne pouvait être mise en doute. La main qu'il tendit à Blade, chaude, ferme, épaisse, vint confirmer les apparences.

Sa femme, bien qu'elle fût de moindre stature, et d'un physique moins remarquable, était le parfait complément de son époux. Elle était certainement tout aussi brillante que lui mais on sentait très vite qu'elle avait pris le parti de toujours demeurer une marche en dessous de lui, afin de le laisser seul dans la lumière. Pourtant à la voir si soignée, si élégamment vêtue, on comprenait très vite que la maison était le reflet de son âme. Et que finalement, c'était peut-être elle la véritable directrice du couple. La fameuse main de fer dans le gant de velours...

Les présentations faites, les différents faits relatés, le couple remercia chaudement Blade pour son intervention en faveur de leur fille.

Puis, pris par le temps, car il se préparait effectivement une soirée, le couple délégua à Emory le devoir de se préoccuper de Blade, lequel, en tant qu'invité, était évidemment convié à la réception.

Vaguement impressionné, Blade se retrouva dans une vaste chambre avec lit à baldaquin, tentures épaisses, tapis du même métal. Une pièce attenante faisait fonction de salle d'eau. Un domestique, émigré celui-là, que Blade n'avait pas encore vu, se chargea à l'aide de brocs de remplir une baignoire zinguée en forme de cygne.

Il s'y prélassait depuis quelques minutes, réfléchissant à la suite des événements, lorsqu'Emory le rejoignit seulement vêtue d'un peignoir dont elle se débarrassa prestement avant de se glisser à son tour dans l'eau chaude, face à lui.

— Tu es folle, protesta Blade, si ton père nous surprenait !

— Pourquoi pas ma mère ? releva la jeune femme.

— Les deux, bien sûr.

— Ils sont occupés. Et puis il ne leur viendrait pas à l'idée de pénétrer à l'improviste dans la chambre de leur hôte.

— On pourrait te voir entrer ou sortir.

— Qu'est-ce qui t'inquiète vraiment ? La bienséance, ou la peur de déplaire à mon père ? Il veut te voir, d'ailleurs...

— Maintenant ?

— Seulement quand tu seras présentable... et lorsque nous en aurons fini, dit en souriant finement la jeune femme tandis que ses deux pieds se refermaient autour du membre de Blade.

*

* *

Le bureau de Morvil Bannock ne ressemblait en rien à celui du général Amos.

La vaste pièce, dans laquelle Blade venait de pénétrer après une séance amoureuse nautique particulièrement gratinée, était imprégnée de solennité.

On sentait que chaque objet avait son histoire, qu'il marquait une étape dans la saga des Bannock. Des bibliothèques couvraient les murs, alternant avec des armoires dans lesquelles étaient exposés des maquettes navales, des armes, et toutes sortes de bricoles hétéroclites tels que des animaux naturalisés.

Quelques tableaux étaient accrochés aux rares places libres, des portraits de famille, manifestement, qui laissaient mal augurer de l'union Emory-Anuka.

— L'habit ne vous va pas si mal, fit Morvil Bannock en se levant pour accueillir son visiteur.

— J'ai entendu dire que vous n'étiez pas homme à juger sur la couleur ou les apparences.

— Vous n'obtiendrez rien de moi par la flatterie, dit le maître des céans avec un sourire que démentait son regard quasi minéral. Il paraît que vous avez un message à me transmettre ?

Comme Blade portait la main à la poche de sa veste, son interlocuteur l'invita à patienter.

— J'ai quelque chose à vous montrer avant que nous abordions un domaine où nos points de vue risquent de diverger. Approchez et dites-moi ce que vous pensez de cette pièce...

Morvil venait de tirer à lui un coffret de bois verni. Le couvercle relevé révéla un magnifique couteau de chasse à lame incurvée nanti d'un manche en os serti de fils d'argent figurant un trident traversé

par un éclair.

— C'est une arme magnifique, fit Blade, sincère.

— Unique. Elle vient des Fonderies de Cléomidès. La lame est du même acier que celui de la Foudroyante...

— Une épée ?

Morvil eut cette fois un franc sourire.

— Non. Il s'agissait d'une canonnière. Ou plutôt du canon d'où elle tirait son nom. Le Foudroyant. Le roi des canons. La fierté de la Céranie. Une pièce d'artillerie capable de pulvériser n'importe quoi à une distance maximale d'un kilomètre.

— Dommage que ce couteau n'ait pas les mêmes vertus... fit remarquer Blade.

— Son propriétaire se serait senti invincible et il en aurait fatalement abusé. Il faut de la mesure en tout. Le courage sans le risque c'est la victoire sans l'âpreté du combat. Vous couchez avec ma fille ?

Blade eut un sursaut.

— En voilà une question ?

Morvil toisa son interlocuteur.

— Emory est imprévisible et j'aime savoir ce qui peut germer dans son ventre. J'ai une image à défendre.

— Je crois qu'elle en est consciente.

— La conscience n'a jamais empêché les dérives.

— Elles mènent toujours quelque part...

— Vous avez toujours réponse à tout, on dirait. Vous savez quoi ? Je m'étonne que vous ayez pu aussi facilement vous introduire dans Kodiak.

— C'est certainement dû à votre renommée.

Morvil Bannock secoua longuement la tête.

— Les Galaniens se méfient de nous. Sans être une menace, nous représentons un danger potentiel pour eux. Tenez, c'est pour vous...

Incrédule, Blade contempla le coffret que le Cérarien venait de pousser vers lui.

— Prenez-le, puisque je vous dis que c'est pour vous ! insista ce dernier.

— Je ne peux pas accepter.

— C'est une insulte de refuser un présent. D'autant que c'est peu de chose en rapport de ce que vous avez fait pour Emory. Prenez, je vous dis, et tachez de vous montrer digne d'une telle arme : ne la dégainiez que pour la bonne cause !

« À présent, si vous le voulez bien, venons-en à ce qui vous amène !

Géné, ne sachant que bafouiller des remerciements, Blade finit par se débarrasser de l'enveloppe dont il avait la charge depuis Fort Gull.

Récupérant de petites lunettes dans un tiroir, Morvil Bannock prit rapidement connaissance des différents feuillets avant de s'adresser à Blade.

— J'aime bien Amos, mais je crains de ne pouvoir m'engager d'aucune façon que ce soit. Votre guerre d'indépendance ne mènera à rien. Jamais les Galaniens ne renonceront. Vous êtes des rêveurs !

— C'est dans l'espoir que germe l'accomplissement, dit Blade.

Morvil poussa un profond soupir.

— Il faut plus qu'une formule pour prendre des citadelles. Maintenant, j'ai besoin de réfléchir et je vous donnerai ma réponse après notre soirée. En attendant, amusez-vous, les distractions sont rares. Et n'oubliez pas votre cadeau !

S'emparant du coffret, Blade gagna la sortie.

CHAPITRE X

La réception donnée par les Bannock était un modèle du genre.

Leurs soirées devaient être très courues car le monde ne cessait d'arriver et le personnel faisait des prodiges pour alimenter les tables en denrées nouvelles et distribuer des alcools et autres boissons aux innombrables invités.

Noyé dans cette marée humaine, Blade commençait à trouver le temps long. Il ne savait pas s'il s'agissait d'une simple coïncidence due à une trop rapide absorption de nourriture, mais il ressentait de sourdes douleurs au niveau de l'abdomen. Amos lui avait parlé de six jours de délai mais il avait pu se tromper.

Avisant un plateau chargé de verres pleins d'une boisson qu'il avait déjà goûtée, Blade tendit la main. Le breuvage, de couleur rouge, était tellement alcoolisé qu'il pouvait peut-être estourbir les hôtes indésirables de son estomac...

Il s'apprêtait à vider son verre d'un trait lorsqu'une désagréable sensation le figea. Une intense impression de malaise. Se retournant d'un bloc, il comprit en découvrant, à quelques groupes de là, la haute stature de Draz.

L'autre le regardait fixement et Blade éprouva le même sentiment que quelques heures plus tôt. Comme une brûlure. Et un défi, aussi.

Le prenant dans ce sens, Blade soutint son regard. Un combat s'engagea alors que nul alentour ne pouvait soupçonner.

Un sourire décripsa une seconde le visage famélique de Draz, puis ce dernier se détourna en prenant tout son temps, montrant clairement qu'il ne mettait fin au duel que de son propre chef et que l'affaire pourrait se reproduire lorsqu'il le désirerait.

Blade, qui avait pourtant affronté d'autres adversaires, fut content de la rupture. Ce type était pourvu d'un magnétisme rare.

Le suivant des yeux, Blade nota que l'autre n'avait pas fait d'efforts vestimentaires. Il était là comme sur le fleuve Onslow, vêtu de son long manteau composé de pièces de différentes textures et personne

ne semblait s'en offusquer.

Prenant son sillage, Blade découvrit que Draz faisait en général le vide autour de lui. On s'écartait sur son passage et on se retournait sur lui.

Quelques femmes se poussaient du coude en l'apercevant mais jamais pour se moquer de lui. Des lueurs dans leurs regards laissaient plutôt penser qu'elles se seraient volontiers laissées bousculer par cet homme hors du commun. Conscient, lui s'amusait quelquefois à les dévisager avec ostentation, jouissant alors de leur trouble.

— J'avoue qu'un moment, il m'a fascinée...

Blade sursauta, surpris par l'arrivée d'Emory à son côté. Les cheveux remontés et surmontés d'un diadème garni de perles, vêtue d'une longue robe de velours au décolleté pigeonnant, elle était la reine de la soirée.

— Mais j'étais adolescente, précisa cette dernière.

— J'ai l'impression qu'il m'en veut, fit Blade. Je me demande bien pourquoi ?

— Il en veut au monde entier.

— C'est drôle que ton père, qui semble à cheval sur l'étiquette, l'ait laissé entrer malgré son accoutrement...

— On prétend que Draz dort tel quel... Qu'il ne se déshabillera que le jour où Terra Nova sera sous dominance galanienne.

— Charmant garçon !

— Et tu sais en quoi est son manteau ?

Blade gonfla les joues.

— En vessies de porcs ?

— En peau humaine.

Blade faillit lâcher son verre de saisissement.

— Tu plaisantes ?

— Pas le moins du monde. Draz est le seul émigré à pouvoir pénétrer sur le territoire des Écorcheurs, les Socorros. Mieux, il commerce avec eux. Et il a de nombreux clients parmi la société galanienne... On ne compte plus les couples qui ont chez eux de ses abat-jour, ni les élégantes qui se protègent du soleil avec ses ombrelles. C'est le fin du fin, le sommet du raffinement.

— Comment ton père et toi pouvez supporter un tel personnage ? Une telle barbarie ?

— Notre statut est fragile.

— Alors c'est juste pour ne pas déplaire et conserver vos acquis ?

— C'est juste pour ne pas voir toute une vie de travail réduite à rien. Tu peux comprendre ça ? Tous nos avoirs sont liés à l'économie galanienne.

— Les indépendantistes n'ont l'intention de spolier personne.

— Non mais ils n'auront aucun débouché sur le Vieux Monde.

— Les choses finiront par rentrer dans l'ordre. Vous créerez vous-mêmes vos compagnies d'exportation. Le commerce est la clé de voûte des relations internationales.

— Encore faudrait-il que ceux de l'Alliance aient une chance de l'emporter...

— Il suffit de leur donner des moyens.

— La Colonie Céranienne du Katptak s'est engagée à demeurer neutre.

— On ne lui demande rien d'autre.

— Je pense que c'est beaucoup plus complexe que ça, fit Emory visiblement agacée par la teneur de la conversation. Et puis, de toute façon, c'est mon père qu'il faut convaincre, pas moi.

— Je croyais que tu rêvais d'un autre monde, d'une voie nouvelle...

— Il faut que je fasse honneur à mon rôle de fille de la maison. À plus tard !

Ce disant, Blade la vit s'éloigner entre les différents groupes, distribuant un sourire par ci, un mot aimable par là. Il paria qu'elle se retournerait, il en fut pour ses frais.

Resté seul, il tenta de s'intéresser à son entourage. L'assistance comportait beaucoup de militaires, principalement des officiers de haut rang arborant d'impressionnantes rangées de décorations qui valaient le meilleur des blindages. Certains racontaient leurs exploits passés et futurs, évoquaient leurs conquêtes féminines sur un ton suffisant à des femmes qui acquiesçaient poliment ou roulaient des yeux admiratifs, selon.

Les civils, certainement des Céraniens, étaient bien moins exubérants et un sentiment de lassitude transpirait dans leur attitude. On les devinait opprimés, rentrés en eux-mêmes, l'âme courbée.

En les observant, Blade pensa qu'il suffirait d'une étincelle pour que ce peuple retrouve une identité que la domination galanienne érôdait insensiblement.

Une étincelle qu'il pourrait peut-être provoquer en manœuvrant intelligemment...

L'éclair d'une lame attira soudain son attention. À quelques mètres de là, un officier venait de dégainer un sabre avec lequel il avait entrepris de décapiter alentour les bougies qui garnissaient les candélabres. La flamme de l'une d'elles s'en vint griller le col en dentelle d'une femme d'un âge respectable. L'incendie étouffé sans trop de dommage, l'époux, un Céraniens replet fut repoussé alors qu'il exigeait des excuses par le bretteur éméché, lequel proposa de régler l'incident sur-le-champ, non par le choix des armes mais par une bourse qu'il lui jeta en lançant à la cantonade qu'il ne croisait jamais le fer avec des boutiquiers.

L'affaire prit un tour intéressant lorsque Draz, rompant le cercle qui venait de se former, se matérialisa soudain, bras croisés devant l'officier matamore.

— Avec moi, vous ne refuserez pas de vous battre, j'espère ? fit-il d'une voix glaciale. Je sors des mêmes écoles que vous et, a priori, nous servons le même idéal...

L'autre fut instantanément désenivré. Son visage vira au gris tandis que sa pomme d'Adam, folle, courait sur la longueur de son cou, marquant son désarroi.

— Alors ? insista Draz droit dans son long manteau en cuir humain.

— Je... Je crois que j'ai tout bonnement perdu la tête, parvint à éructer l'officier. Cette chaleur, la fatigue d'une longue marche d'exploration... Je vous prie d'accepter mes excuses pour cette blague de collégien. Madame, je vous ferai porter une robe neuve dès demain ; quant à vous, monsieur, s'il vous plaît de me demander des comptes sur l'herbe ou dans tout autre lieu de votre choix, je serai votre homme. Voilà, je pense que vous êtes satisfait, ajouta-t-il en s'adressant à Draz.

— Pas tout à fait, siffla ce dernier. Votre arme !

Subjugué, l'autre la tendit sans hésiter à Draz qui s'en saisit en grimaçant avant d'en casser la lame sur son genou.

— Vous l'aviez déshonorée, dit-il en jetant les morceaux sur le sol.

Tâchez de vous montrer digne de la prochaine !

Puis, se retournant, Draz s'arrêta devant la femme insultée, se plia en deux devant elle.

— Serviteur, madame ! fit-il avant de s'éloigner sous les regards écarquillés de ceux qui avaient été témoins de la scène.

Bien qu'il ne portât pas Draz dans son cœur, Blade dut reconnaître que l'autre ne manquait pas de panache. L'affaire avait été rondement menée et d'une manière fort habile. On ne pouvait en effet manquer de s'interroger sur la part de stratégie qui avait dicté sa conduite à l'homme au manteau de cuir humain. Son intervention n'était certainement pas gratuite. Elle lui avait permis de se rallier des sympathies et cela dans les deux clans, ce qui n'était pas négligeable dans les perspectives d'un proche conflit.

Blade en était là de ses considérations lorsqu'il fut abordé par un des nombreux domestiques de la maisonnée, un homme doté d'une fine cicatrice en travers de l'œil gauche qui n'avait guère le physique de l'emploi, qu'on avait certainement engagé en extra pour assurer un service sans faille. Comme ce dernier se promenait avec un plateau chargé de verres, Blade commença par refuser poliment d'un signe de tête jusqu'à ce que l'autre se penche vers lui.

— Monsieur Bannock m'a chargé de vous dire qu'il vous attendait, lui murmura-t-il alors à l'oreille avant de disparaître, happé par les mouvements de l'assistance.

Tout s'était passé si vite que Blade se demanda un instant s'il n'avait pas rêvé.

Puis, ne tenant pas à indisposer son hôte, et peut-être aller à l'encontre des intérêts de sa mission, il chercha vainement la silhouette d'Emory dans les remous de la foule avant de s'engager dans l'escalier qui menait au bureau du maître des céans.

Arrivé au seuil du bureau de Morvil Bannock, Blade respira un grand coup et croisa les doigts avant de frapper. Ce n'était pas qu'il fût superstitieux mais il avait conscience que la naissance d'une nation était en jeu et il n'y avait aucun mal à vouloir mettre toutes les chances dans le berceau. Il pensait également à son propre sort, aux bestioles qui tapissaient ses entrailles, se disait que tout était lié et qu'un concordat serait un bon présage.

Il dut cependant s'y reprendre à deux fois avant qu'on l'invite à entrer. Un grognement lui répondit enfin qu'il prit pour un assentiment.

La porte franchie, il fut surpris du peu de clarté qui baignait l'endroit. La pièce était en effet tout juste éclairée par une lampe à huile posée sur une desserte à l'écart du bureau.

Se raclant la gorge, Blade s'approcha de la table de travail derrière laquelle, bien calé dans son fauteuil, Morvil Bannock semblait en proie à une intense réflexion.

Dans un premier temps, voulant éviter de jouer les importuns, Blade s'arrêta. Puis un son lui parvint alors, une espèce de râle qui lui fit froncer les sourcils.

Intrigué, Blade mit quelques secondes avant de comprendre qu'il s'agissait de la respiration de son hôte.

Puis, son regard accrocha soudain une saillie au niveau du thorax du père d'Emory. Un trait clair qui lui sortait de la poitrine.

Avant de s'approcher plus avant, Blade sut de quoi il s'agissait et il se sentit glacé jusqu'à la moelle des os.

Contournant vivement le bureau, il se pencha sur le fauteuil pour découvrir Morvil Bannock un couteau planté à hauteur du cœur.

Blade ne put retenir un juron en constatant que l'arme n'était autre que celle que Bannock lui avait offerte quelques heures plus tôt et qu'il avait soigneusement rangée dans sa chambre après l'avoir montrée à Emory.

Instantanément, Blade comprit qu'il s'était fait piéger.

Il le sut d'autant mieux que des cris éclatèrent dans le couloir, accompagnés d'un tumulte, d'une cavalcade qui ne présageait rien de bon.

Il eut alors un regard vers la porte-fenêtre ouverte. Il lui aurait été facile de sauter par-dessus le balcon et de se recevoir quelques mètres plus bas sur le sol meuble du parc qui entourait la maison. Facile également de s'enfuir et de tenter de quitter la forteresse.

Mais il n'avait jusqu'ici jamais reculé, ne s'était non plus jamais dérobé, alors il n'allait pas commencer à présent ; d'autant moins que Morvil Bannock vivait encore et qu'il ne pouvait faire ça à Emory.

Il venait juste de prendre la main de Morvil lorsque la porte s'ouvrit à la volée sur Emory et Draz.

— J'étais sûr d'avoir entendu crier ! s'exclama ce dernier. Qu'est-ce qui se passe ici ?

Emory se précipita en poussant un hurlement qui se planta comme un fer rouge dans le cœur de Blade.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? fit-elle, blanche comme une morte, en arrivant sur lui et en le martelant de coups de poing alors qu'il tentait de la raisonner.

— Il n'est pas mort, lui souffla Blade à l'oreille. Alors fais en sorte que personne ne l'approche et ne le confie pas à n'importe quel docteur si tu veux avoir une chance de le voir s'en sortir...

Interdite, la jeune femme le fixa, cherchant à donner un sens à ce qu'il venait de lui susurrer.

— Ce n'est pas moi, je n'aurais jamais fait une chose pareille, tu le sais bien ! fit-il en haussant le ton pour achever de la convaincre.

— Mais c'est ton arme, Richard !

— Bien sûr que c'est son arme et il est pris sur le fait ! s'exclama Draz. Attrapez-le avant qu'il ne s'échappe, ce gibier de potence !

On n'attendait que ça. Ce fut la ruée. Une multitude de mains s'abattirent sur Blade. Il sentit ses vêtements se déchirer. On le tira à hue et à dia. Bousculé, il perdit l'équilibre. Les coups se mirent à pleuvoir, le précipitant au sol. Les pieds remplacèrent alors les poings. Assailli de toutes parts, il tenta de se recroqueviller dans le but de donner moins de prise à ses adversaires. Il entendit ses os craquer. Une botte lui arriva en pleine face. La douleur le tétanisa. Du sang gicla dans sa bouche. Sa tête explosa et il glissa dans un néant protecteur.

CHAPITRE XI

Ce fut une odeur familière qui présida à la reprise de conscience de Blade.

Il dut cependant fouiller dans sa mémoire olfactive pour en cerner l'origine. De l'embrocation ! Il comprit alors qu'il était dans un vestiaire. Un vestiaire de stade. Il avait dû s'assoupir après une séance d'entraînement un peu poussé. Ou alors il avait pris un mauvais coup dans une mêlée... Peu importait. Il était bien. Il aimait cette senteur un peu forte de Uniment.

Une amorce de mouvement lui arracha une grimace. Eh bien, on ne l'avait pas raté ! Terminé pour lui, le rugby. Désormais, il allait se diriger vers le tennis. Là au moins, il ne risquait pas de se retrouver laminé. Et puis pour peu qu'il soit un peu doué, une carrière l'attendait. À lui Wimbledon, les tournois avantageux, et tout le reste... pourvu qu'il puisse encore se remettre sur pieds !

— Eh bien, j'ai bien cru que je m'escrimais pour rien ! lança soudain une voix rocailleuse qui fit sursauter Blade.

Se relevant à demi, il découvrit à la fois une grande salle aux murs suintants d'humidité et penché au-dessus de lui, un homme vêtu d'une robe à capuche qui tenait dans ses mains un pot de faïence.

— Je m'appelle Rufus, se présenta-t-il, et je suis le docteur de la prison. Je n'ai pas le diplôme mais j'ai la pratique. Je sais palper, réduire les fractures, établir des diagnostics, soigner les brûlures, les coliques, administrer les bouillons pointus, faire les saignées et aussi...

Blade décrocha, laissant l'autre bourdonner la liste de ses qualités. Le mot « prison » avait agi sur lui comme le plus efficace des électrochocs. Il se souvenait à présent de tout ce qui avait précédé et sa situation lui apparut comme plutôt compromise.

— Ce baume de ma fabrication est souverain pour tous les maux, poursuivait Rufus sur sa lancée. Il prévient les hématomes, dégonfle les œdèmes, retend les ligaments, répare les coupures, les brûlures, revitalise le tissu humain, va même jusqu'à effacer les rides mais je

doute que ça te concerne car tes jours sont comptés. Je n'ai pas à juger, remarque bien, mais quand on assassine un homme de la trempe de Morvil Bannock, faut pas s'étonner de se retrouver sous les fourches patibulaires.

— Il est mort ? s'inquiéta Blade.

— Pas encore mais ça vaut guère mieux ! Enfin pour ce que j'en sais parce que dans ces profondeurs, on est toujours les derniers à savoir ce qui se trame en surface.

— On est si bas que ça ?

L'autre renifla en tordant le nez.

— Sous le niveau du fleuve. Ça se voit à ce qui coule sur les murs. C'est la pression. Un jour, les pierres gicleront et tout ce coin sera plus qu'un vaste puits. Bon, c'est pas tout ça, faut que je continue ma tournée dans les étages supérieurs.

— Il y a beaucoup d'autres prisonniers ?

— Pas de ton rang. Le reste, c'est de la gueusaille, des tire-goussets, des entôleuses. Que du menu fretin. Remarque, ça empêche pas d'en pendre de temps en temps, pour l'exemple. Et puis il y a ceux avec qui on s'arrange, qu'on loge contre une participation de leur choix, et les autres, ceux qui viennent à ma consultation. Faut pas croire, j'ai du renom ! Bon, c'est pas tout ça : maintenant, faut que j'y aille. Pour toi, je repasserai demain mais j'ai fait le nécessaire pour que tu puisses monter au gibet sans trop de courbatures et sous ton meilleur jour. Pendant que j'y étais, j'ai aussi traité la blessure de ton épaule gauche. Foi de Rufus, tu seras plein de revif au moment d'être pendu.

Comme le drôle de médecin, après avoir appelé, attendait près de la grille de la salle qu'un gardien veuille bien lui ouvrir, Blade en profita pour l'interpeller :

— Vous connaissez les bikars ? demanda-t-il.

— C'est une tribu dont j'ai jamais entendu parler mais je suis pas bien branché sur l'extérieur. Pourquoi ?

— Pour rien, fit Blade.

Et il se rallongea dans la paille humide qui recouvrait le sol de sa geôle.

Lorsque Blade se réveilla, rien n'avait changé si ce n'est qu'on y voyait un peu moins clair, la torche du couloir donnant des signes de fatigue.

Le corps parcouru de frissons, entêté par l'odeur du baume dont Rufus lui avait enduit ses innombrables hématomes, Blade demeura dans la semi obscurité à fixer les voûtes du plafond constellées de mini stalactites dégouttantes.

Soudain assoiffé, il se releva, rajusta ses vêtements, surpris de pouvoir se mouvoir avec tant de facilité, c'est-à-dire sans ressentir plus de gêne que s'il venait de dormir sur un matelas mal rembourré.

Se dirigeant vers la grille, il se demanda comment il allait sortir de là... Une panique le saisit brutalement lorsqu'il réalisa qu'il ne savait pas combien de temps il avait sombré dans le sommeil.

Il fut rassuré en passant ses doigts sur son visage. Sa barbe n'avait pas poussé exagérément, donc...

Il dut appeler à plusieurs reprises avant qu'un gardien aux cheveux longs et sales daigne quitter son lieu d'élection pour venir en bâillant s'inquiéter de ce qu'il voulait.

Il fallut dix fois plus de temps encore avant qu'il revienne nanti d'une écuelle à demi pleine d'une espèce de soupe claire dans laquelle trempait son pouce noir de crasse.

Comme Blade l'accusait d'avoir oublié de lui amener à boire, l'autre lui fit comprendre avec verveur qu'il disposait là d'un repas complet, et que s'il continuait à lui chercher des poux dans la tête, il pourrait bien la prochaine fois entrouvrir son haut de chausse et pisser tout droit dans son consommé.

Resté seul, Blade hésita longuement devant l'assiette de fer. Puis, comprenant qu'il n'avait pas le choix, sinon celui d'aller lécher les murs, il inspira profondément et avala d'un trait tout le contenu de la gamelle en réprimant tant bien que mal les nausées qui accompagnaient sa pénible déglutition.

Ensuite, il s'efforça de faire le point. Il lui apparut très vite que sa situation n'était guère brillante. Coincé dans ce cul-de-basse-fosse avec des parasites accrochés à ses entrailles et le gibet pour toute perspective, il avait connu des jours meilleurs.

Il évoqua alors à nouveau la possibilité d'un repêchage par les ordinateurs du Projet DX, se demanda si cela ne constituait pas pour l'heure sa seule porte de sortie... Comme ces derniers n'étaient en

mesure de ne ramener que ce qu'ils avaient expédié, on pouvait raisonnablement penser qu'ils rejetteraient les bikars lors du transfert de retour. C'était probable. Mais on pouvait tout aussi bien imaginer que ne retrouvant pas précisément leurs marques, ils soient dans l'incapacité d'intervenir...

Blade se secoua, entreprit de parcourir sa vaste cellule, tournant en rond au propre comme au figuré.

En réfléchissant, il comprit qu'il s'était fait piéger comme un débutant, ce qui renforça sa mauvaise humeur. En allant un peu plus loin dans ses cogitations, il réalisa qu'il n'avait en fait qu'une petite part de responsabilité dans l'affaire.

À la lueur de ce qui venait de se tramer, il était en effet clair qu'il y avait une fuite quelque part. Comment sinon expliquer cette tortueuse machination ?

Il en était là de ses opérations mentales lorsqu'un bruit de pas attira son attention. Une silhouette encapuchonnée se profila derrière la grille qu'il prit tout d'abord pour celle de Rufus.

Puis, une différence dans les proportions lui apparut, qui lui fit froncer les sourcils.

Il n'eut guère à s'interroger car le gardien se manifesta à son tour, faisant tinter son trousseau de clés contre les barreaux de la grille.

— Une visite pour le condamné à la cravate de chanvre ! s'exclama-t-il. Une visite galante, précisa-t-il en manœuvrant la serrure.

Ce disant, il s'effaça et récupéra habilement une bourse de la main de la mystérieuse visiteuse sur laquelle il referma la porte grinçante.

— Je vous donne un quart d'heure, renifla-t-il avant de s'éloigner. Profitez-en car c'est à coup sûr votre dernière fête galante !

Pris de court, Blade, figé, ne put que laisser la silhouette toute de noire vêtue s'avancer vers lui.

Lorsqu'elle fut toute proche, mais toujours dissimulée par sa capuche, il crut reconnaître son parfum.

— Emory ? fit-il. C'est toi ?

La visiteuse releva alors le bonnet de tissu qui cachait ses traits, releva la tête.

— Quand ce n'est pas la blonde, c'est forcément la brune, monseigneur, sourit-elle. C'est une règle universelle.

Stupéfait, Blade identifia alors la nouvelle venue : il s'agissait de Faustine, la jolie voleuse dont il s'était fait le complice.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'étonna Blade le premier moment de surprise écoulé.

Pour toute réponse, la jeune femme se débarrassa de son vêtement et Blade eut un coup en cœur en la découvrant alors nue comme la main, si l'on songe qu'elle ne portait plus alors qu'une longue paire de bottes, des cuissardes qui lui montaient au-dessus des genoux.

— Mais... fit Blade tandis qu'elle se collait contre lui tout en laissant l'une de ses mains se positionner sur son membre déjà soubresautant malgré la soudaineté des faits et le contexte peu engageant.

— Laisse-toi aller, lui murmura alors la jeune femme à l'oreille. C'est le seul moyen que j'avais de t'approcher : le gardien est un voyeur et il ne perd pas une miette du spectacle.

Relevant les yeux, Blade aperçut effectivement son geôlier. La tête entre les barreaux, il ne se cachait pas.

— J'ai peu de goût pour ce genre d'étreintes, se défendit Blade.

— Tu n'en auras plus pour rien s'il vient à se douter que je suis venue pour te tirer de là, dit Faustine. Et je serai du voyage. Je ne te plais pas ?

— Il ne s'agit pas de ça.

— Tu as raison : il s'agit de nos vies !

— Pourquoi es-tu venue ?

— Je te l'ai dit : je paie toujours mes dettes. Allez, détends-toi...

— Il faudrait savoir !

— C'est malin ! Laisse-toi aller, ne pense plus à rien d'autre qu'à te sortir de cette prison. Si ce qu'on m'a dit est vrai, le gardien va finir par entrer pour voir de plus près. Tu n'auras plus alors qu'à l'assommer...

— Il y avait certainement un autre moyen.

— Non car je ne veux pas passer pour complice. Je crierai et tu m'assommeras aussi.

— Ça ne marchera jamais.

— À toi d'y mettre de la fougue !

— Et comment je m'y retrouverai dans ce labyrinthe ? D'autant qu'il doit y avoir d'autres portes à franchir avant d'atteindre la

surface...

— Aucune jusqu'à l'étage supérieur. Là, sur la gauche tu trouveras une galerie dans laquelle il y a une fosse reliée à un conduit d'évacuation qui donne directement dans le fleuve.

— Quelle genre de fosse ?

— La pire.

— Charmant ! grogna Blade en imaginant la nature du bain dans lequel il allait devoir patauger.

Passant outre ses récriminations, la jeune femme se laissa tomber à genoux et s'affaira à déboutonner le pantalon de son partenaire qui tirebouchonna bientôt sur ses chevilles.

Alors, elle emboucha le sexe tendu, effectua, joues creusées, quelques allers et retours sur la tige de chair, se coucha cuisses écartées et attira sur elle son compagnon, s'apprêtait à le diriger dans son vagin béant, lorsqu'un hurlement remit tout en question.

— Richard ! Espèce de salaud ! Non !

Figés dans une posture fatalement grotesque eu égard à la situation, Faustine et Blade se tournèrent vers l'origine de ces exclamations pour le moins intempestives, et Blade, qui avait cru reconnaître la voix qui proféraient ces vociférations, ne fut pas autrement surpris de découvrir Emory.

La jeune femme se tenait près du gardien, les mains accrochées aux barreaux. Son visage trahissait colère et désarroi. Si ces yeux avaient été des pistolets, nul doute que Faustine et Blade eurent été lestés de leur poids de plomb.

— Quelle emmerdeuse ! souffla Faustine doublement frustrée. Elle va tout faire rater !

— Emory, quelle surprise ! chevrota Blade en se libérant et avant de remonter son pantalon.

— Comment as-tu pu me faire une chose pareille ? cracha la jeune femme visiblement hors d'elle. Je venais t'annoncer que mon père n'était pas mort et qu'il t'avait innocenté ! Et toi, pendant ce temps-là, tu ne pensais qu'à te vautrer dans la fange avec cette traînée !

— En tout cas, moi, je ne couche pas avec des sauvages, renvoya Faustine relevée en repassant son manteau à capuche.

— Ce n'est pas ce que tu crois, je pourrais tout t'expliquer lorsque nous serons sortis d'ici, dit Blade en s'efforçant de calmer le jeu.

— Les Galaniens t'accusent d'espionnage et ils veulent te pendre, révéla Emory. Mon père voulait intercéder en ta faveur et te donner le meilleur avocat du Katptak. Eh bien, je vais de ce pas lui conseiller de ne rien faire pour un goujat de ton espèce ! Adieu donc... et bonne pendaison !

Se détachant alors de la grille, la jeune femme secoua alors le gardien également abasourdi.

— Et vous, sortez-moi immédiatement cette catin de là si vous ne voulez pas que j'en réfère à vos supérieurs et qu'ils vous fassent pendre avec ce débauché ! ordonna-t-elle avant de disparaître.

Le geôlier mit un moment à se pénétrer des menaces de la fille de Morvil Bannock. Puis il imprima enfin et se dépêcha alors d'enfiler une énorme clé dans la serrure.

— Tu vas sortir de là et plus vite que ça ! grasseya-t-il lorsque la porte fut ouverte. Et toi, tu restes au fond ! ajouta-t-il comme Blade s'avavançait également. Tu ne bouges plus sinon j'appelle la garde !

Blade obtempéra tandis que sa compagne s'éloignait en lui jetant un regard accompagné d'un clin d'œil.

Comme elle arrivait à la porte, fine mouche, elle s'arrangea pour que son manteau s'accroche à la grille et, pour faire bon poids, elle trébucha et se rattrapa au cou du gardien.

Il est bien rare qu'un homme normalement constitué ne perde pas ses moyens lorsqu'une femme belle et dévêtue lui tombe dans les bras.

La tradition se perpétua une fois encore et le geôlier, tout d'abord surpris, mais ravi de l'aubaine, ne put que se réjouir d'avoir tout contre lui ce corps souple et chaud.

La nature prenant le dessus, il ne sut refréner ses instincts et ses mains se firent inquisitrices tandis qu'il cherchait une bouche qui, sans s'offrir, ne se refusait pas vraiment.

Subjugué par un désir incoercible, le gardien n'aperçut le danger, c'est-à-dire Blade, qu'au moment où ce dernier fondait sur lui.

Repoussant Faustine, il tenta de claquer la porte mais, rejetée par son assaillant, elle lui revint en pleine face, le propulsant alors contre le mur glauque du couloir où il s'écrasa en hurlant.

Un savant coup de pied sous le menton de Blade mit fin à ses débordements sonores mais ses cris avaient ameuté l'entourage et nos fuyards avaient à peine gagné l'étage supérieur qu'ils se trouvèrent face à deux soldats habillés de rouge qui pointaient sur eux des fusils à

baïonnettes.

— Tu crois que je peux leur refaire le coup du manteau ? souffla Faustine.

— Ce n'est pas que ton pouvoir séduction soit en cause mais je doute que ça marche cette fois, fit Blade en observant les visages sans expression des deux hommes qui leur barraient le chemin. Ils ont des têtes à tuer père et mère...

Ayant estimé ses chances, Blade s'apprêtait à renoncer lorsqu'un coup de tonnerre lointain ébranla soudain le silence, figeant les comportements, mobilisant les attentions.

Le phénomène n'aurait certes pas été suffisant pour créer une diversion s'il n'avait été suivi lui-même d'un bruit assourdissant qui résonna tout au long des murs, générant une pluie de bribes de liant arraché au jointolement des pierres.

— Le canon ! On tire sur Kodiak au canon ! lâcha Faustine, incrédule.

Les deux soldats n'étaient pas moins médusés.

De se trouver confrontés à l'inconcevable les rendit à ce point vulnérables que Blade n'eut aucun mal à se saisir du canon de leurs armes et à les jeter contre le mur où ils finirent de s'assommer.

Ensuite, sous la conduite de la jeune femme, ils enfilèrent un boyau tapissé de salpêtre dont le diamètre allait en se rétrécissant. Ils durent parcourir les derniers mètres en rampant, effrayant quelquefois des rats qui filaient en couinant avant de revenir, curieux, prenant de l'assurance.

Au ras du sol, l'odeur était épouvantable et il valait mieux respirer par la bouche sous peine de faire demi-tour.

Un nouveau coup de canon fit trembler la muraille, détournant Faustine et Blade de leurs préoccupations.

— On dirait que c'est une attaque en règle, non ? fit Blade.

— Une piqûre de moustique sur un lézard des marais, siffla Faustine. Kodiak est imprenable.

— Et ça te réjouit ?

— Pour moi et ceux de ma condition, rien ne bougera jamais ; nous sommes à jamais hors système.

— Tout peut changer, ce pays est vaste, il reste d'immenses étendues à découvrir.

— On n’a jamais donné à ceux qui ne possédaient rien.

— Ceux de l’Alliance se battent pour conserver ce qu’ils ont arraché à la nature à force de travail, ils n’avaient rien au départ.

— Une fois nantis, ils seront comme les autres.

— Terra Nova, c’était tout de même un phare, la promesse d’une vie nouvelle, non ?

— Il y a des horizons qu’on n’atteint jamais.

— Surtout lorsqu’on reste assis.

Faustine, qui rampait en tête, s’arrêta net.

— C’est facile de critiquer quand on est né dans la pourpre et qu’on fréquente les édiles !

— C’est encore plus facile d’accepter sa condition et de toujours regarder plus bas que soi.

Il y eut une plage de silence seulement troublé par un nouveau coup de canon.

— Tu crois que les Indépendantistes peuvent gagner ? rauqua soudain la jeune femme.

— Eux le pensent en tout cas.

— Tu fais bien partie des leurs, non ?

— Je suis avec tous ceux qui luttent pour la justice et la liberté, éluda Blade.

— Les Galaniens veulent faire de Terra Nova leur second royaume. Draz pactisent avec les Natifs pour mieux annexer leurs territoires le moment venu.

— Tu en sais des choses.

— Les hommes parlent souvent trop sur l’oreiller...

Une série de détonations résonna alors, qui amena une nouvelle plage de silence.

— Cette fois, ce sont les canons de Kodiak, commenta Faustine. Ils sont puissants et nombreux... Le combat va être inégal...

— David est tout de même venu à bout de Goliath.

— Qui ?

— Rien, c’est juste une histoire qui parle d’un géant terrassé par un enfant, dit Blade.

— Je pourrais peut-être retourner parmi les miens et les mobiliser contre les Galaniens ? proposa soudain la jeune femme. On n’est pas

très disciplinés mais avec un peu de bonne volonté on formerait une troupe acceptable.

— Tu serais arrêtée et pendue sans autre forme de procès.

— Et ça t'ennuierait ?

— Tu crois que c'est bien le moment de poser ce genre de questions ?

— Il n'y a pas d'heure pour s'assurer de sa séduction. Eh ! mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je te pousse. Avance !

— Arrête, je suis au bord de la fosse ! Bon sang, qu'est-ce que ça pue ! Ça y est, j'aperçois le haut de la conduite d'évacuation sur la droite...

— Tu penses qu'elle est assez large ?

— Pour moi, oui.

— Alors vas-y parce que je crois qu'on a du monde aux trousses !

— On se retrouve dehors ! lança Faustine.

Blade entendit un clapotis, puis plus rien. Progressant difficilement, il parvint à son tour au-dessus de la fosse. Ses yeux habitués à l'obscurité, il découvrit une réserve de liquide fangeux dont la surface tremblotait comme une couche de gelée mal prise. L'odeur qui régnait là était abominable. Des gaz délétères montaient de ce cloaque qui s'annonçaient plus dangereux que n'importe quelle arme chimique.

Se sentant brusquement défaillir, son horizon s'emplissant de milliers de phosphènes rouges, Blade plongea à son tour dans la sinistre fosse.

Son contenu était si dense qu'il eut l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants. Il perdit alors toute référence et ne sut plus très bien où situer la surface. Se retournant dans l'infâme cuvier, il heurta soudain quelque chose de dur, fut pris de panique en imaginant la présence proche d'une bête de cauchemar.

Touchant enfin le fond de l'immense regard, il donna un violent coup de talon qui le propulsa lentement en direction de la surface.

Il émergeait lorsque, entrant une nouvelle fois en contact avec ce que son subconscient lui désignait comme un prédateur, il hurla de peur et de répulsion.

Il redoubla bientôt en identifiant, flottant près de lui, le corps

inanimé de Faustine.

*

* *

Son sang-froid recouvré, Blade comprit en un clin d'œil ce qui s'était passé. La jeune femme avait été victime du seul vêtement qu'elle portait : son manteau. Attaché sous son cou, elle n'avait pu s'en dépêtrer lorsqu'il s'était déployé autour d'elle, la freinant dans tous ses mouvements.

Étouffé à son tour par l'irrespirable atmosphère qui noyait l'endroit, Blade arracha le bouton du vêtement avant de se saisir du corps nu de Faustine et de l'engager dans le boyau d'évacuation.

L'ayant poussée de toutes les forces dont il était encore capable, il se hissa à son tour dans la conduite, fut tout d'abord surpris de la trouver vide, puis comprit rapidement que, tapissée de toutes sortes de déjections humides, et très en pente, elle offrait toutes les qualités d'un toboggan.

Immédiatement emporté, Blade eut l'impression de s'enfoncer dans l'appareil digestif d'un improbable monstre.

Puis il aperçut une lueur grise qui venait vers lui en même temps qu'une bouffée d'air frais lui fouettait le visage.

Il déboucha soudain dans le vide, remarqua qu'il faisait nuit avant de plonger dans l'eau du fleuve.

Sa trajectoire l'amena si près du corps de Faustine qu'il tint du miracle qu'il ne la percutât point. Se saisissant d'elle toujours inanimée, il commença à nager vers la rive droite du fleuve, là où s'activaient les canonnières de l'Alliance.

CHAPITRE XII

Assis sur un seau renversé, tenant dans ses mains un bol ébréché rempli d'un breuvage chaud et alcoolisé qu'il buvait à petites gorgées sans même y penser, Blade surveillait Faustine qui gisait allongée dans un lit de camp près de lui.

— Alors, comment ça se passe ?

Blade sursauta en découvrant derrière lui un homme d'une cinquantaine d'années à la chevelure grise ébouriffée, à la figure ronde et au nez exagérément épaté. Il s'agissait du médecin-major Kyle. En bretelles, un tee-shirt déboutonné jusqu'au milieu de la poitrine, s'essuyant les mains avec une serviette maculée de sang, il n'avait rien d'un chirurgien traditionnel. C'était lui qui s'était occupé de Faustine lors de leur arrivée dans le campement des Indépendantistes.

Impressionné par la beauté de la jeune femme, surpris surtout car il n'avait pas l'habitude de soigner des femmes, il avait laissé à son assistant le soin de recoudre une joue ouverte du nez jusqu'à l'oreille par un méchant coup de sabre et s'était immédiatement penché sur son cas.

— C'est stationnaire, répondit Blade.

— Elle va refaire surface, c'est juste une question de temps, affirma le praticien. Vous avez vu comme moi qu'elle n'avait rien ingéré. Elle est juste choquée. Il faut dire que vous fréquentez de drôles d'établissements de bains !

— C'était ça ou le gibet, rappela Blade. Et comment ça se passe à l'extérieur ?

Kyle eut une grimace.

— Pas trop bien si j'en crois ce que me racontent mes clients. L'effet de surprise n'a pas duré. Cette attaque de nuit était une fausse bonne idée. Les différents groupes ont du mal à coordonner leurs assauts. Trop de précipitation, d'improvisation. Il faut dire qu'on n'avait pas vraiment le choix car les renforts Galaniens ont été aperçus

à quelques jours d'ici. Il fallait faire vite car nous ne sommes pas capables de les arrêter en haute mer. Je crains même que nous ne soyons en mesure de les stopper nulle part... Bon, je vais y retourner, j'ai une amputation sur le feu !

De nouveau seul, Blade se perdit dans l'observation de Faustine. La jeune femme semblait dormir. De temps à autre cependant, son joli visage se crispait comme si elle se trouvait sous l'emprise d'une terrible douleur.

Blade laissa passer un moment, puis il se leva et quitta le vaste chapiteau qui faisait office d'infirmierie et d'hôpital.

Dehors, c'était l'aube. Un jour gris se levait lentement. On entendait au loin les échos de la canonnade, les rumeurs des assauts, les galops et les hennissements des chevaux employés aux différentes tâches d'intendance telles que ravitaillement en hommes et munitions ou transport de blessés.

Noyé au cœur de cette tourmente, Blade ne savait plus très bien où il en était. Tout était allé vite, trop vite. Pour tout le monde si l'on s'en remettait à cette attaque brutale des Indépendantistes.

Il fit quelques pas, s'en revint en soupirant. Il avait l'impression de piétiner, de ne servir à rien. C'était ça le problème avec ces voyages au cœur de l'Inconnu. Le temps d'adaptation et le sentiment de n'être qu'un voyageur. Quelqu'un de passage qui n'avait pas le loisir de s'intégrer, de participer pleinement. De s'impliquer. Quelquefois, il parvenait à donner le coup de pouce qui faisait la différence. Là, il se sentait plutôt inutile. Tout se déroulait sans qu'il puisse vraiment intervenir ou peser sur les événements.

— Ça va, je ne me suis pas trop éloigné ? lança-t-il à un soldat qui s'intéressait visiblement à ses faits et gestes.

L'autre eut un sourire gêné et Blade s'en voulut de son acidité. Le malheureux ne faisait qu'obéir aux ordres.

En arrivant sur la berge du fleuve Onslow, Blade avait dû donner des explications et les siennes n'avaient guère convaincu. On l'avait tout de même écouté lorsqu'il avait avancé le nom du général Amos mais comme l'officier menait les troupes engagées sur la rive opposée, on avait pris Faustine et Blade en charge tout en gardant ce dernier sous étroite surveillance.

Un chariot rempli de blessés s'annonça soudain duquel descendit Amos. Il marchait en titubant et son bras droit pendant, mort, le long de son corps. Il repoussa un infirmier qui entendait l'accompagner

jusqu'au chapiteau, poussa de brefs coups de gueule afin d'inciter le personnel médical à un peu plus de rapidité et de douceur, s'assura que tout se passait selon ses ordres avant de se diriger à son tour vers l'hôpital de campagne. Son regard glissa alors sur Blade, y revint.

— Blade, fit-il en fronçant les sourcils. Blade, c'est ça, hein ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis venu rendre compte de la mission que vous m'aviez confiée, mon général.

S'ensuivit un entretien plutôt bref durant lequel Blade raconta dans les grands traits ce qui s'était passé à son interlocuteur.

— Vous avez fait de votre mieux mais la conjoncture n'était guère favorable, estima Amos. D'abord parce qu'il a fallu précipiter les choses, et ensuite parce qu'il y a des espions partout... Terra Nova est appelée à connaître une formidable expansion, alors chacun essaie de tirer la couverture dans sa direction.

— Vous vous êtes servi de moi.

Amos poussa un profond soupir.

— Tout le monde utilise tout le monde. Avec vous, j'ai essayé de faire d'une pierre deux coups en demandant à Bannock de rester neutre...

— Vous espériez son concours et en même temps vous laissiez à penser que l'attaque de Kodiak n'était pas pour tout de suite.

Le regard du général s'agrandit.

— Eh ! vous n'êtes pas si bête, pour un civil, sourit-il. N'oubliez pas que je ne savais même pas d'où vous tombiez... et que je ne le sais toujours pas !

— Et votre fameux instinct, mon général ?

— Pour l'heure, il est en sommeil. Je ne sais plus rien. Sinon que le sort des armes ne nous est guère favorable. Voilà ce qui arrive quand on a plus d'appétit que de dents !

— Votre bras ?

— Un méchant coup de sabre. On avait réussi à prendre pied sur l'embarcadère et on allait s'attaquer à l'espèce de pont-levis avec des tonneaux de poudre lorsque des Natifs menés par Draz ont surgi des fossés où ils se tenaient en embuscade. Il faisait tellement noir qu'on ne savait plus contre qui on se battait. On a tenu un moment, puis des renforts galaniens sont arrivés et nous avons dû abandonner le terrain. Deux de mes hommes m'ont aidé à regagner la berge, sinon je me

serais noyé.

Amos laissa passer un moment avant de reprendre :

— Si seulement on avait du temps. Un blocus en règle et le tour serait joué ! Mais là...

— Vous disposez de combien de jours ?

— Trois, peut-être quatre si les vents sont avec nous, mais il nous faudrait cent fois plus. Ils ont des réserves, des canons mieux placés qui portent davantage, une situation idéale... Bref, ce n'est pas demain que notre sceau ne comportera plus qu'un seul aigle. Bon, à présent je vais aller voir si on peut me réparer ce bras qui me fait un mal de chien !

Le général n'avait pas fait trois pas que Blade le rappelait.

— Mon général, je suis désolé de vous ennuyer avec ça en ce moment mais si on réparait des bikars...

Amos partit d'un grand rire.

— Vous y avez cru ?

— Pourquoi, il ne fallait pas ?

— C'était juste pour vous motiver. Et on dira après que les militaires n'ont pas d'imagination !

De nouveau seul, Blade se sentit moins oppressé. D'autant moins que la venue du général avait à ce qu'il semblait mis fin à la surveillance dont il était l'objet.

Il retourna au chevet de Faustine, la trouva plutôt mieux. Elle respirait plus librement et n'était plus affligée de ces tics qui lui ravageaient le visage.

Nerveux, inutile, ayant du mal à supporter le concert de plaintes et de gémissements qui emplissaient le chapiteau, Blade décida de se rapprocher de la citadelle. Il avait parcouru environ la moitié du chemin, croisant sans cesse des attelages lancés dans des cavalcades folles, lorsqu'il s'entendit soudain interpellé.

Son cœur fit un bond lorsqu'il reconnut la voix et la silhouette d'Emory au beau milieu d'un groupe de cavaliers. Glissant de sa selle, elle courut vers lui et se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Richard, je suis si contente de te retrouver !

— Arrête de pleurer, je suis bien vivant.

— Si... Si tu savais... Les Galaniens ont parqué tous les Céraniens, ils les ont enfermés dans les souterrains de la citadelle, j'ai réussi à

leur échapper de justesse !

— Ils ne veulent pas prendre le moindre risque.

— Mais nous avons un accord de neutralité !

— Les accords sont faits pour être dénoncés.

— Et cette fille, Faustine ?

— Elle a failli se noyer mais elle va s'en sortir.

— Elle a bien fait de filer : tous ceux qu'elle fréquentait ont été ramassés et pendus !

— C'est dans l'ordre des choses : on supprime tout ce qui peut nuire. C'est comme ça dans toutes les dictatures.

— Tu crois qu'ils oseront s'en prendre aux Céraniens ?

— Quand on commence à parquer les gens selon un critère de race, ce n'est jamais bon signe, dit Blade. D'autant qu'il y a des intérêts en jeu. Les convoitises endorment souvent les scrupules. Et puis dans une logique de guerre, il est facile de justifier les actes les plus odieux.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda la jeune femme en fixant ses yeux dans ceux de Blade.

— Il doit bien y avoir une solution...

— C'est de la faute des Indépendantistes. Mon père avait raison lorsqu'il les prenait pour des rêveurs !

— Il faut de l'espoir pour changer les choses. Toi-même en ce moment tu ne fais que rêver en pensant à tirer ta mère, ton père et peut-être d'autres de ce cul-de-basse-fosse qu'est devenu Kodiak.

Relevant la tête, Blade observa le groupe de cavaliers. Ils étaient une dizaine, des hommes à cheveux longs, à la peau mate, seulement vêtus de pagnes et de mocassins. On les sentait fiers, courageux, déterminés.

L'un d'eux portait un bandeau en peau de serpent qui ceignait son front. Il observait Emory d'un regard tranquille mais avec suffisamment d'éloquence pour qu'on sente qu'un lien existait entre ces deux-là.

Blade n'eut pas besoin de plus d'éclaircissement pour comprendre qu'il s'agissait d'Anuka.

— Et ta « voie nouvelle », tu ne l'as pas rêvée avant de la mettre en œuvre ?

— C'est Anuka, confirma Emory en surprenant le regard de Blade. Je lui ai parlé de toi, enfin de nous...

— Un conseil, ne joue pas trop avec sa fierté.

— Il aime que je sois heureuse.

— Alors tâche de réduire ton champ d'expérience.

— Toi aussi tu représentes une voie nouvelle : je ne sais même pas qui tu es ni d'où tu viens.

— Ne choisis qu'un chemin et emprunte-le jusqu'au bout, c'est la seule façon d'être en accord avec soi-même.

— Tu parles comme mon père, lui reprocha la jeune femme. Au fait...

Se fouillant, elle tendit à Blade le couteau qui avait failli coûter la vie à Morvil Bannock.

— Il tient à ce que tu le conserves.

Blade prit l'arme, la regarda longuement avant de la lancer en direction d'Anuka qui l'attrapa adroitement en souriant.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Parce que je suis un voyageur sans bagages, répondit Blade. Par contre, ce couteau m'a donné une idée : qu'est-ce que tu sais de la Foudroyante ?

— La canonnière ? Elle est envasée dans un bras du fleuve Onslow, son capitaine ayant mal estimé son potentiel de navigabilité.

— Et le Foudroyant, son canon ?

— Il est toujours dedans, arrimé au pont. Tu penses à quoi ?

— Ton père prétend que c'est une arme capable de tirer à un kilomètre de distance en réduisant son objectif en miettes...

— C'est la vérité. Seulement il est loin d'ici et il pèse des milliers de kilos ; il faudrait des semaines pour le tirer de la vase et le ramener jusqu'ici. Et des centaines d'hommes, aussi.

— Combien de temps pour aller sur place ?

Emory lança un regard interrogateur à Anuka.

— Une journée, répondit ce dernier.

— Alors on va tenter le coup, dit Blade.

— Mais tu es devenu fou, nous n'aurons jamais le temps !

Blade balaya l'argument de la main.

— Il me faut des cordages, beaucoup de cordages, poursuivit-il. Et du tissu imperméable, en masse, et de quoi l'assembler... Et un vaste chaudron. Et plusieurs paniers. Et du personnel, mais ça, je sais où le

trouver...

— La flotte galanienne sera là dans quatre jours, rappela Emory.

— Alors il nous reste quatre jours pour rêver ! dit Blade.

CHAPITRE XIII

Le bras droit en écharpe, tête en l'air, le général Amos ne tarissait pas d'éloges.

— Je me demande encore d'où vous venez, répéta-t-il à Blade, mais je suis content bougrement que vous soyez venu ! Jamais je n'aurai cru qu'une chose pareille soit possible : faire voler un canon ! Et un engin de cette taille, surtout ! J'avoue que je n'y croyais pas et que j'ai bien failli vous faire enfermer...

— Heureusement qu'il y avait votre instinct, sourit Blade. Vous pensez qu'on peut le positionner ici ?

— D'après mon chef de pièce et mon meilleur pointeur, c'est l'endroit idéal...

Les deux hommes se trouvaient sur l'une des berges du fleuve Onslow, dans le dernier méandre avant Kodiak.

— De là, on a la citadelle en enfilade avec ce foutu pont-levis droit devant. Il faudrait être fichtrement maladroit pour ne pas tirer au but... et mes artilleurs sont tout sauf maladroits ! Le plus long à présent, ça va être de bien l'amarrer car il faut compter avec le recul...

— Il a la réputation de ne pas bouger d'un millimètre, rappela Blade.

— C'est vrai, reconnut Amos. C'est vrai qu'il a été conçu dans ce sens. C'est de le voir se balader au-dessus de nos têtes qui me fait douter. Bon sang, si j'avais pu imaginer ça !

— C'est un peu plus extravagant que les bikars, sourit Blade.

— Comment vous appelez ça, déjà ?

— Une montgolfière.

— C'est fou !

— C'est juste basé sur le principe du moins lourd que l'air...

— Gardez vos boniments pour vous, grogna Amos.

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il s'agit de magie ou de sorcellerie ? Pas vous, mon général.

— Je sais juste que je vois un bloc d'acier qu'un bataillon pourrait à peine décoller de terre se promener à dix mètres du sol !

— C'est un phénomène tout à fait naturel, expliqua Blade. La chaleur du foyer dilate l'air qui gonfle l'enveloppe pour faire monter l'ensemble...

— C'est tout ?

— Je me tue à vous le répéter, soupira Blade. Au départ, je me suis demandé comment on pourrait bien pénétrer dans Kodiak en passant par-dessus ses murailles. Et puis j'ai pensé à ce canon mythique et je me suis dit qu'il serait finalement plus intelligent à long terme de nous en occuper car une fois la citadelle tombée, il servirait à défendre l'estuaire et à repousser la flotte galanienne...

— Vous auriez pu être militaire, fit Amos.

— On l'est tous un peu... comme on est également poète, ironisa Blade.

Puis ils se turent car la manœuvre de descente s'amorçait sous le commandement des deux spécialistes de l'artillerie qui avaient déterminé l'emplacement de la monstrueuse pièce.

En le contemplant, et malgré l'assurance qu'il ne cessait d'afficher, Blade doutait encore de ce qu'il voyait. Il avait cru à son idée, l'avait défendue auprès d'Amos car il lui fallait du personnel et pas mal de matériel, mais avait tout de même connu une « saute de foi » en découvrant le canon enfoui dans la vase.

Cachant alors son scepticisme, il avait dirigé les travaux de dégagement. L'affaire n'avait pas été simple car il avait d'abord fallu arrimer le Foudroyant avant de le désolidariser du pont de la canonnière.

L'affaire avait été d'autant plus ardue que le principe de la montgolfière qu'il défendait ne trouvait aucun adepte. Il avait dû batailler, payer de sa personne, s'entretenir plusieurs fois en aparté avec Amos, afin d'emporter la décision et de vaincre les ultimes résistances.

La préparation avait demandé une journée et une nuit, l'incrédulité allongeant les heures.

Puis, lorsque tout avait été en place, et qu'on avait commencé à faire brûler du bois dans le cuvier qui servait d'âtre, il y avait eu le moment magique où l'air chaud gonfle l'enveloppe qui finit par s'élever doucement et Blade avait été soulagé en voyant la défiance

quitter les regards.

Le remplissage avait néanmoins pris du temps et il avait encore fallu régler la longueur des cordages, obliger des hommes à demeurer dans la nacelle pour alimenter le foyer malgré la peur que leur inspirait le fait de quitter le sol.

Puis, enfin, les cordages s'étaient tendus et le moment de vérité était arrivé.

Blade avait alors craint de s'être fourvoyé dans l'ampleur de l'enveloppe. Et il avait également paniqué à l'idée de la voir se déchirer. Heureusement, il n'y avait pas eu d'accroc de ce côté-là et une clameur avait fusé de toutes les poitrines lorsque le canon avait commencé à s'élever, dégoulinant de vase.

Dès lors, la partie avait été gagnée. Il y avait bien eu des contretemps mais le voyage du Foudroyant avait pu commencer et se poursuivre, au-dessus et tout au long du fleuve, dirigé par des hommes qui le manœuvraient à l'aide de cordages auxquels il était relié, équipage protégé par les Apatakis d'Anuka.

Avançant jour et nuit, grâce à une lune complice, le Foudroyant avait rejoint son point d'ancrage provisoire en deux jours et on procédait pour l'heure aux ultimes préparatifs avant l'attaque.

Ses munitions n'ayant pu être récupérées, on avait durant ce temps fondu des boulets au bon diamètre que l'on s'occupait à entretenir dans un feu rougeoyant afin qu'ils produisent plus d'effets lors de leur impact.

— Je crois qu'il est temps pour moi d'y aller, émit soudain Amos.

— Avec votre bras ? s'étonna Blade.

— Je pourfends tout aussi bien du gauche et je ne voudrais pour rien au monde qu'on entre dans la citadelle sans moi ! À plus tard ; et si je ne revenais pas, sachez que vous avez toute ma reconnaissance pour votre... ingéniosité.

— Vous reviendrez, mon général, vous reviendrez...

— Mais c'est vous qui ne serez peut-être plus là... Je me trompe ?

Blade prit la main que son interlocuteur lui tendait.

— Quelle importance, les hommes sont faits pour passer ; le principal, c'est qu'ils laissent un bon souvenir. Au sceau à une seule tête, mon général !

— Au sceau à une seule tête ! sourit Amos avant de sauter dans une barque qui devait l'emporter vers l'autre rive du fleuve. Et merci

encore !

Ils échangèrent un salut de la main tandis que l'embarcation s'éloignait puis Blade s'intéressa alors au canon que l'on terminait de mettre en place.

*
* * *

— C'est le moment, fit le chef de pièce en recevant le signal transmis à l'aide d'un miroir renvoyant un rai de soleil.

Dix chargeurs amenèrent alors un boulet rougeoyant transporté par le biais d'une grille de forme creuse qu'ils hissèrent à bonne hauteur avant de le faire glisser dans l'interminable canon dans lequel il roula en chuintant.

Le pointeur procéda alors à un ultime réglage puis ce fut la mise à feu et les hommes présents se bouchèrent les oreilles.

Bien leur en prit si l'on songe qu'un bruit assourdissant se répandit alentour, ridant l'eau du fleuve, faisant trembler les ramures proches, provoquant l'envol de nuées de volatiles.

Blade, qui surveillait les opérations avec une attention soutenue, suspendit sa respiration en voyant le boulet traverser l'air dans un panache blanc, pour fondre sur le centre du pont-levis qu'il enfonça sans difficulté avant de le désagréger dans une formidable explosion qui gomma littéralement tout le pourtour de l'entrée de la citadelle sur plus de dix mètres de largeur.

Un formidable cri d'allégresse fusa alors de toutes les poitrines indépendantistes. Une fantastique clameur qui accompagna une ruée de silhouettes en uniformes verts déferlant sur l'embarcadère avant de s'engouffrer dans Kodiak la citadelle imprenable.

Déjà, on s'affairait à dévier la ligne de tir du Foudroyant pour créer un autre point d'assaut sur le flanc droit de la forteresse.

C'est alors que Blade s'entendit appeler.

— Richard ! C'est nous !

Se retournant, il découvrit Emory et Faustine. La blonde et la brune. Elles voulaient le rejoindre mais un cordon de soldats les retenaient loin du canon que l'on rechargeait déjà. Tout était basé sur la rapidité d'exécution et aussi sur des assauts quasiment simultanés qui devaient empêcher les Galaniens de se ressaisir.

L'emploi du Foudroyant aurait pu être plus déterminant mais il avait été décidé de ne pas trop endommager la forteresse et aussi et surtout de ne rien entreprendre qui risquerait de nuire à la survie des Céranien parqués dans les souterrains.

Blade fit signe aux deux femmes de se boucher les oreilles. Elles assistèrent, le regard écarquillé, à cette deuxième salve. Touchant au but, le boulet tailla une méchante balafre dans la muraille avant d'exploser, générant une faille de l'ampleur du pont-levis dans la façade sud. Des embarcations pleines de soldats de l'Alliance se dirigèrent immédiatement vers cette nouvelle brèche.

Jugeant leur mission accomplie, les artilleurs s'éloignèrent du canon qui devait être, le plus tôt possible, emporté vers l'estuaire afin de stopper la flotte galanienne.

Le champ libre, les deux femmes rejoignirent bientôt Blade. Il y eut un moment d'hésitation auquel il mit fin en les prenant chacune par le cou.

— Je suis content de voir que vous allez bien toutes les deux et que vous semblez avoir fait la paix.

— C'était ridicule, ce sentiment de jalousie, convint Emory. Ce doit être mon côté enfant gâté qui me rend possessive. Mais c'est fini. J'ai décidé de me consacrer à Anuka et à notre enfant. Il ne me reste qu'à convaincre mon père...

— C'est un homme intelligent, dit Blade. Il comprendra d'autant mieux que votre union peut lui ouvrir d'autres horizons professionnels.

— Tu crois que... qu'ils sont encore vivants ?

— Tout a été fait dans ce sens.

— Je sais. Et je te remercie.

— Moi aussi, intervint Faustine. Tu m'as sauvé la vie.

— Parce que tu avais décidé de sauver la mienne. Ça va, tu as complètement récupéré ?

— Complètement. Tu ne trouves pas qu'elle n'a jamais été si belle ? fit Emory. Je suis sûre qu'elle va plaire à Anuka !

Blade eut un sourire.

— Ah ! parce que vous envisagez...

— Tu nous as rapprochées, on ne se quitte plus ! décréta Emory. Et c'est pareil pour ce qui te concerne. On ne te lâche plus d'une

semelle !

Une douleur fulgura brusquement le long de la colonne vertébrale de Blade, annonciatrice d'un phénomène qu'il ne connaissait que trop.

— Je crois que ça ne va pas être si facile, dit-il en s'efforçant de ne pas grimacer.

— C'est ce qu'on va voir ! plaisantèrent les deux femmes en le prenant entre elles.

Leur rire cristallin se brisa lorsqu'elles réalisèrent qu'elles venaient de refermer les bras sur le vide.

CHAPITRE XIV

— Alors vous avez changé leur destin en réinventant la montgolfière ? fit le professeur Leighton tandis que Blade se rhabillait derrière le paravent.

— C'est à peu près ça, convint ce dernier.

— Et vous évidemment, vous n'avez rien ramené de là-bas ?

Silencieux jusque-là, J jugea bon de tempérer l'ardeur du père du Projet DX.

— Vous savez mieux que quiconque que ce mode de translation ne permet pas de faire voyager des objets, rappela-t-il.

— Pas encore, rectifia le vieux savant. Mais vous savez que j'y travaille avec acharnement, alors n'essayez pas de me diminuer.

— Loin de moi cette idée ! se défendit le responsable du MI6. Et vous le savez bien.

— Je sais surtout que vous faites bloc avec Blade comme s'il s'agissait de votre propre fils.

— Je le ménage, simplement. Nous avons besoin de lui, non ?

Lord Leighton fit faire quelques arabesques à son fauteuil roulant avant de répondre.

— Soit, reconnut-il, mais ça ne lui donne pas tous les droits. Et surtout pas celui de prendre des risques inconsidérés, rappela-t-il. Faites-lui bien entrer cette notion dans la tête, à votre poulain. Et lorsque je lui demandais s'il n'avait rien ramené de son voyage, je parlais évidemment d'un concept.

Fin prêt, Blade sortit de derrière le paravent.

— J'ai peut-être quelque chose qui pourrait vous intéresser en guise de concept, dit-il en rangeant le portable qu'il venait de consulter dans la poche intérieure de sa veste.

— Ah bon ? fit le vieux savant, les yeux brillants. De quoi s'agit-il ?

— De la voie nouvelle. Il faudra que nous en discussions lorsque je reviendrais.

— Vous allez où ? Sur la Côte d’Azur évidemment, comme tout le monde...

Blade secoua négativement la tête.

— Non, je vais à Luc-sur-Mer, dans le Calvados. C’est là que je devais retrouver une amie si ma mission prenait trop de temps.

— Vous avez de singulières fréquentations.

— Le casino de Luc organise chaque année un important festival de voltige aérienne. Mon amie va sauter de deux mille mètres pour se poser sur une table de black-jack fixée sur un radeau libre...

Le vieux savant fit faire un bond à son fauteuil.

— Ah ça non, alors ! Vous n’allez pas recommencer vos acrobaties.

— Pas celles auxquelles vous pensez, mais d’autres qui font également planer, dit Blade.

Le visage de Lord Leighton se ferma.

— Vous m’écœurez, avec vos turpitudes. Vous le savez ?

— Je le sais, monsieur, mais ça ne m’empêchera jamais de continuer.

Les portes de l’ascenseur se refermèrent sur Richard Blade, le dispensant d’entendre la réplique acide du vieux savant.

*Achevé d'imprimer en octobre 1998
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

Vauvenargues – 14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

N° d'imp. 2363.
Dépôt légal : novembre 1998.

Imprimé en France